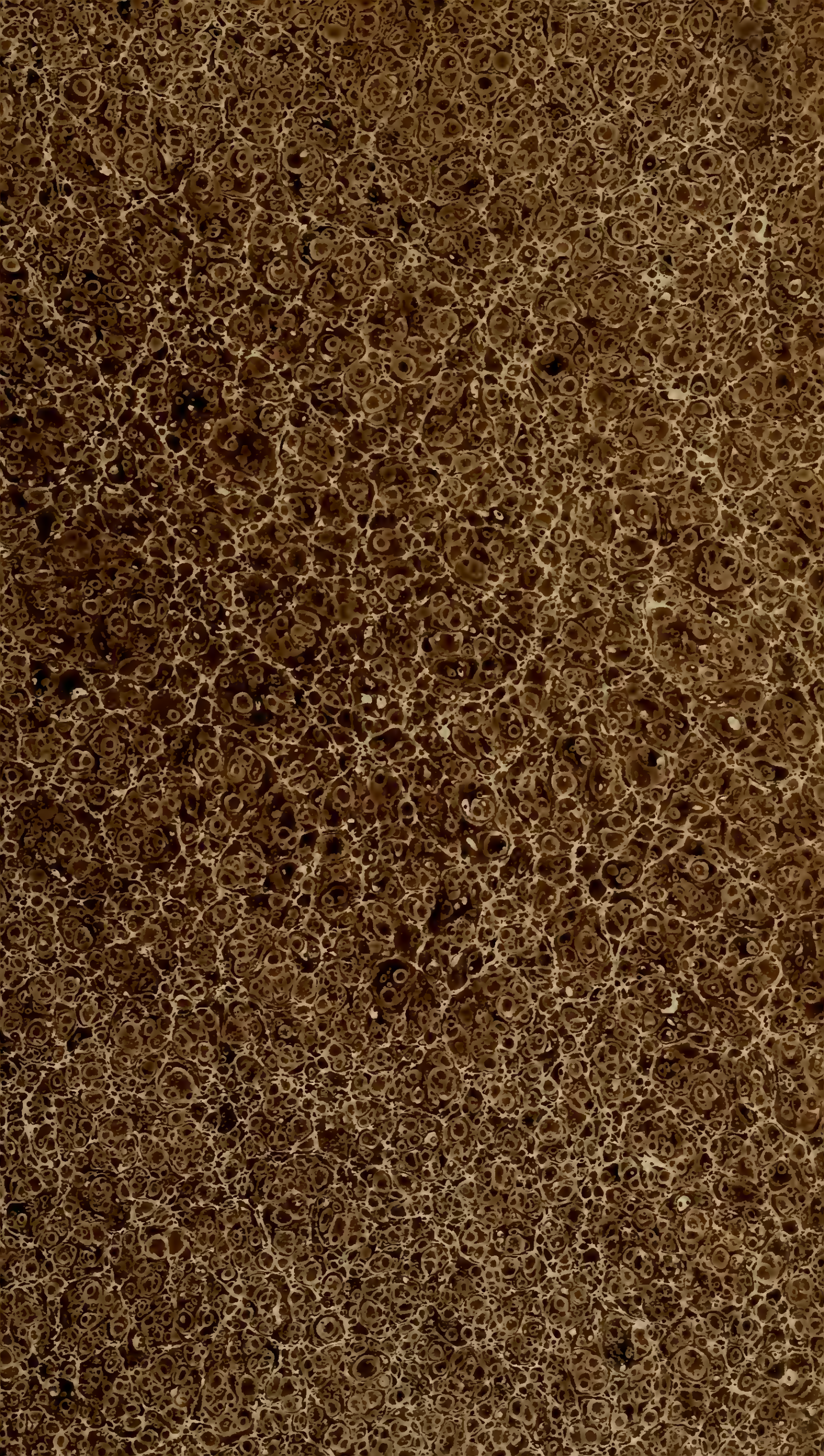




VOYAGE

DU

DUC DE RAGUSE.

II

PARIS. — IMPRIMERIE DE POMMERET ET GUÉNOT,
2, rue Mignon.

VOYAGE

DU MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE

EN HONGRIE, EN TRANSYLVANIE,
DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE,
EN CRIMÉE, ET SUR LES BORDS DE LA MER D'AZOFF,
A CONSTANTINOPLE,
DANS QUELQUES PARTIES DE L'ASIE-MINEURE, EN SYRIE,
EN PALESTINE ET EN ÉGYPTE.

TOME DEUXIÈME.



PARIS.
LIBRAIRIE HISTORIQUE
DE LADVOCAT ET Cie,
LIBRAIRE DU PRINCE ROYAL.

M DCCC XXXIX.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE.

En cinquante-deux heures, j'avais fait la traversée de Kosloff à Constantinople. Nous arrivâmes sur la côte avant le jour, et j'ordonnai au capitaine de ne pas pénétrer tout de suite dans le canal, voulant voir son embouchure, et jouir du spectacle qu'il offre de ce côté.

La largeur du canal, qui à l'entrée ne dépasse pas six cents toises, se réduit bientôt à quatre cent cinquante, et va encore en se rétrécissant, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus que

de trois cent trente toises. Des batteries nombreuses, élevées sur ses bords, dans des emplacements convenablement choisis, rendent sa défense aussi puissante qu'elle est facile : ce passage ne saurait donc être forcé, et le retour d'une escadre qui s'y serait engagée, en venant de la mer Noire, serait même très-difficile; car si les courants et les vents qui règnent habituellement dans ces parages, l'avaient favorisée à son entrée, ils opposeraient de grands obstacles à sa sortie.

Aux premiers rayons du soleil, nous entrâmes dans le Bosphore. La réputation de ces lieux est bien grande, et ils ont été si souvent décrits, qu'on peut facilement les reconnaître; mais il est impossible de se faire, par la pensée, une véritable idée de leur magnificence, et de l'impression qu'ils produisent sur celui qui les voit pour la première fois. C'est que la faculté de sentir est, pour ainsi dire, sans limite chez les hommes, tandis que celle d'exprimer ce qu'on éprouve, et de transmettre ses sensations, est restreinte dans les bornes étroites du langage. A chaque pas, depuis

l'entrée du Bosphore jusqu'à Constantinople, le spectacle change, le paysage se modifie, mille points de vue différents s'offrent successivement aux yeux. Une population immense répandue sur les rives; des maisons légèrement bâties, il est vrai, mais d'une architecture pittoresque et jolie, bizarre quelquefois, toujours élégante; une végétation qui montre ce que la nature produirait si la main de l'homme venait diriger ses efforts; un soleil brillant, dont les rayons ont un éclat extraordinaire; un mouvement de barques prodigieux : voilà ce qu'on ne peut se lasser de contempler.

A peine entré dans le Bosphore, on se trouve en face de Buyuckdéré. Ce village est situé à la partie orientale d'un petit golfe intérieur, dont Thérapia occupe la partie opposée. Ces deux villages, semés de maisons de campagne, sont le séjour d'été de tout le corps diplomatique. A partir de ce point, la population riveraine va toujours en augmentant, et les bords du canal ne cessent de s'embellir.

En continuant à parcourir le Bosphore, on

parvient au point le plus étroit : c'est là que, jadis, était concentrée la défense maritime. Deux châteaux, celui d'Europe et celui d'Asie, s'élèvent en regard l'un de l'autre, et formaient cette défense. Ils ne comptent plus maintenant parmi les moyens de sûreté. Ce n'est point là qu'est préparée la résistance : si elle y était placée, elle serait beaucoup trop intérieure, car elle abandonnerait à l'ennemi l'excellent mouillage de Buyuckdéré; mais ces châteaux sont des monuments des temps anciens et l'ornement du plus magnifique paysage.

Après les châteaux, une suite de maisons garnit les deux rives. Sur la côte d'Europe, il n'y a presque point d'interruption, et au milieu d'elles quelques palais du grand-seigneur et de sa famille attirent les regards. Sur la côte d'Asie, d'assez grands intervalles séparent les habitations, et les palais semblent recevoir, de leur isolement, un encadrement plus avantageux. De ce côté, se trouve le palais de Beilonbey-Stavros, que le grand-seigneur occupe habituellement depuis quelques années. Enfin, on arrive à la hauteur de Tophana, de Galata,

et en face de la ville de Constantinople. On voit l'entrée du port, connu, du temps de l'empire grec, sous le nom célèbre de Corne-d'Or; on contemple l'entrée de la mer de Marmara, qui est une eau captive, une mer intérieure, une propriété turque. On aperçoit cette côte d'Asie, si vénérée des musulmans et si riche en tombeaux; ce village de Chalcédoine, jadis une grande ville, que les anciens appelèrent la ville des Aveugles; le mont Olympe, qui se dresse dans les nuages, et qu'on dirait le trône de l'Éternel. Enfin, de quelque côté que l'on porte les yeux, les plus belles choses, les plus grands noms, les plus illustres souvenirs parlent à l'esprit.

Le bateau à vapeur jeta l'ancre devant Tophana, et je pris terre pour aller habiter la maison qui avait été disposée à Péra pour me recevoir.

Si l'aspect du Bosphore, à Constantinople, dépasse toutes les facultés de l'imagination; si l'on croit arriver dans la ville capitale du monde, que l'illusion disparaît vite devant la réalité! Une population misérable; des rues

étroites, infectes, à moitié dépavées ; des maisons de bois, petites et basses ; des cafés nombreux, où une multitude de fainéants passent leur vie à fumer et à dormir ; des tombeaux accumulés dans les intervalles qui séparent les quartiers ; d'autres placés dans les endroits mêmes les plus habités, et où la population est le plus pressée ; des morts associés aux vivants ; une foule d'animaux immondes, rebut de la création, n'appartenant à personne, et qu'on prendrait pour les maîtres des lieux : voilà le spectacle qui partout vous afflige. Entré dans la maison que l'on doit habiter, d'autres sensations pénibles viennent vous assaillir. On vous avertit que si, la nuit, le feu prend dans le quartier, il y a un refuge dans tel couvent voisin, ou dans telle maison bâtie en pierre : ainsi l'incendie est habituel, il doit être prévu, il est une des conditions de la vie à Constantinople. La population est constamment soumise aux dangers de cet horrible fléau ; jamais il n'est permis de fermer les yeux avec sécurité : le riche, qui dort sur ses trésors, est constamment exposé à les perdre

avec la vie, ou au moins à risquer sa vie pour les conserver. Tout est précaire, incertain, et tant de circonstances peuvent abréger les jours de celui qui demeure à Constantinople, qu'il doit se considérer comme un voyageur, dont mille chances menacent sans cesse l'existence et la fortune.

Le 14 juillet, à peine avais-je pris possession de mon logement, que déjà j'étais en course pour visiter Constantinople. Je commençai par le port : il est admirable , et le plus beau du monde sans doute. Le nombre des vaisseaux qu'il peut recevoir est sans limite, et partout le mouillage est également bon et sûr. Une forêt de mâts, et la longueur du port, retracent l'image de la Tamise à Londres. Le mouvement extraordinaire d'une multitude de barques d'une forme particulière, qui sillonnent rapidement les eaux du port dans tous les sens, mais beaucoup plus nombreuses qu'à Venise, rappelle cette ville à l'entrée du grand canal. Tout ici a un caractère de grandeur imposante, et même une apparence de prospérité. L'on ne croirait pas que c'est la capitale

d'un empire qui tombe et se meurt, qui n'a plus qu'une existence municipale. C'est que la mort commence toujours aux extrémités du corps, et que les derniers mouvements de la vie se montrent au cœur.

Je débarquai dans le faubourg, où je vis, sans y entrer, la mosquée d'Ajoub. C'est là que le grand-seigneur vient ceindre le sabre d'Othman, lorsqu'il monte sur le trône; vaine cérémonie, qui ne rappelle la puissance et l'énergie des ancêtres, que pour mieux faire sentir la faiblesse de leurs descendants.

De là nous nous rendîmes à la promenade dite des Eaux-Douces d'Europe. Elle est située au-dessus du port, à l'endroit où un ruisseau va se jeter dans la mer. Le grand-seigneur y possède un palais d'assez peu d'importance; il y va quelquefois, mais il n'y demeure jamais. Un canal, garni de marbre, borde cette belle promenade, qu'une population considérable anime et vivifie à des jours déterminés. Ici les voitures sont en général des charrettes couvertes, non suspendues, décorées avec plus ou moins de goût, et attelées de bœufs, d'autres

suspendues et conduites par des chevaux, se rapprochent davantage de la forme européenne; mais les bœufs composent le plus grand nombre des attelages, et il faut convenir qu'ils valent mieux que les chevaux pour traîner des voitures dans les rues montueuses et difficiles de Constantinople. Des femmes voilées les remplissent, des enfants s'y trouvent aussi avec leurs mères. Arrivées à la promenade, ces femmes descendent de voiture, s'assoient sous un arbre, et font un léger repas sur l'herbe : leur voile laisse voir les yeux, souvent le nez, et ne cache guère que la bouche. Quelques musiciens, quelques danseurs ou danseuses, et des jongleurs, animent le paysage, et donnent à ces femmes, qui sortent assez rarement de leur harem, un divertissement dont elles sont fort curieuses et fort avides.

Le tableau que présentent les Eaux-Douces d'Europe se reproduit aux Eaux-Douces d'Asie. Une sœur du sultan, sur laquelle on fait des récits fort graves, s'y promenait alors à pied, suivie d'une femme et d'un eunuque. On s'é-

loignait d'elle par respect; peut-être aussi pour n'être pas exposé à ses préférences funestes. Plusieurs individus, assure-t-on, ont péri par ordre du sultan pour avoir été l'objet de son choix. Si des succès auprès des femmes turques, qu'ordinairement celles-ci provoquent, ne sont pas impossibles, ils sont toujours accompagnés de fort grands dangers: on peut juger combien le péril augmente auprès de princesses qu'une surveillance continuelle environne.

Je montai le 15 juillet sur la tour de Galata: c'est de là qu'on embrasse le mieux le vaste ensemble de Constantinople. On a sous les yeux la ville et presque toute la presqu'île qu'elle occupe. On aperçoit les îles des Princes et Scutari; le regard se promène sur la plus grande partie du canal du Bosphore; et l'on a à ses pieds les faubourgs de Tophana, Galata, Péra et le port. Aucun point du monde ne présente un spectacle semblable: s'il est maintenant si merveilleux, on se demande ce qu'il fut autrefois, alors que de beaux édifices, des palais vastes et somptueux, couvraient

cette terre! Aujourd'hui il n'en reste pas vestige : non-seulement les palais n'ont pas résisté à l'action des siècles et de la main des hommes, mais les ruines mêmes ont succombé à leurs efforts réunis; et le peu qui reste debout, le peu qui atteste la puissance ancienne et les splendeurs passées, est dérobé aux rayons du soleil; c'est sous la terre qu'il faut l'aller chercher. Tout ce qui est à la surface, tout ce que l'on voit, de quelque côté que l'on tourne les yeux, est construit en bois; c'est une immense réunion de baraques, qu'une étincelle peut détruire. Ces maisons, peintes et ornées, ne sont que des abris momentanés et provisoires : on a donc eu raison de dire que « les Turcs ne sont que campés Europe. »

En descendant de la tour de Galata, je me rendis à Buyukdéré, chez le baron de Sturmer, internonce d'Autriche, qui, plein d'amitié et d'obligeance pour moi, m'avait offert de me recevoir chez lui. J'y trouvai dans madame la baronne de Sturmer une aimable et spirituelle compatriote. J'allai ensuite à Thérapia,

où je vis l'amiral Roussin, ambassadeur de France; son accueil empressé, ainsi que celui de madame l'ambassadrice, m'ont vivement touché. Enfin je disposai tout pour visiter, en partant de Buyukdéré, le pays qui environne Constantinople de ce côté. C'est là que se trouvent les constructions qui amènent les eaux à cette grande capitale, et forment le système de leur distribution.

Le 16 au matin, je partis de Buyukdéré, accompagné du baron Testa, attaché à la mission d'Autriche, et du capitaine Folze, aide-de-camp de l'amiral Roussin, tous deux jeunes gens fort distingués. En entrant dans le vallon de Thérapia, je m'arrêtai au pied du platane de Godefroi de Bouillon. La tradition veut que ce grand homme, avant de passer en Asie, se soit reposé sous son ombrage. Ce platane, évidemment très-ancien, est, de plus, fort extraordinaire; il se compose de la réunion de sept arbres, sortant tous des mêmes racines, qui ont tracé en terre, et qui ne forment ainsi qu'un seul individu. Les troncs de plusieurs se touchent, ou se tiennent de très-

près ; d'autres sont un peu plus distants. Ces arbres ont chacun sept ou huit pieds de diamètre ; mais deux sont creux, et réduits à moins de moitié : ils embrassent, dans leur ensemble, un cercle de trente-cinq à quarante pieds de diamètre.

Nous remontâmes le vallon de Buyukdéré, et, à assez peu de distance, nous entrâmes dans des bois. C'est le commencement de ceux que l'on appelle, fort improprement, la forêt de Belgrad. D'abord on ne trouve que des arbres d'une mauvaise croissance ; ensuite on en voit de très-beaux : ce sont des futaies de châtaigniers et de chênes. Nous arrivâmes à l'aqueduc de Bachikoug, puis au réservoir Validé. Ce dernier tire son nom de celui de la mère d'un sultan, qui le fit construire ; il est magnifique et revêtu en marbre blanc. La digue qui retient les eaux est fort élevée ; elle traverse la partie inférieure du vallon, où se rassemblent les eaux des pluies, et celles qu'amène un petit ruisseau. De là nous nous rendîmes au petit et misérable village de Belgrad, qui donne son nom à la prétendue forêt. Nous nous

y reposâmes sous un arbre, et nous fîmes un déjeuner délicieux, qu'un chariot attelé de bœufs, et expédié de Buyukdéré par l'obligeance du baron de Sturmer, y avait apporté. Quelques maisons propres et bien bâties contrastent avec le plus grand nombre des habitations. Les terres qui entourent le village ne sont qu'en partie cultivées, et le sont fort mal. On pressent quel doit être l'état des choses dans les provinces, quand on le trouve tel à la porte de la capitale; mais on s'étonne que les premiers symptômes s'en montrent si promptement.

Près de Belgrad est un second réservoir, connu sous le nom de petit réservoir, et un bassin circulaire, où toutes les eaux viennent se rassembler. De là elles se partagent pour se rendre, soit par les aqueducs, soit par des souterrains, à Péra ou à Constantinople. Plus loin est le village de Bourgas; dans son voisinage est situé l'aqueduc dit le Long-Aqueduc: c'est un grand monument sans beauté, qui suffit toutefois à sa destination. Je visitai, après, celui qui porte le nom de Justi-

nien, mais dont on doit attribuer l'érection à Constantin. Ici on retrouve la grandeur romaine : la maçonnerie est la même que celle des anciens amphithéâtres romains, et la hauteur de l'édifice est de quatre-vingts pieds environ. Trois autres aqueducs, de moindre dimension, qui sont établis sur de petits vallons, complètent le système des eaux, qui mérite d'être étudié et admiré. Nous revînmes sur nos pas et visitâmes un autre beau réservoir, dont la digue est revêtue en marbre blanc; il a été construit par le sultan Mahmoud, actuellement régnant. D'autres travaux ont encore été exécutés dans le même but.

En général, le système consiste à profiter des nombreux vallons, qui composent un pays fort tourmenté, et qui tous ont leur pente vers Constantinople ou vers le Bosphore, et à y rassembler les eaux, pour les mener ensuite à leur destination. L'exécution de ces travaux et l'administration des eaux est dévolue, d'une manière héréditaire, à des fontainiers musulmans qui s'en acquittent parfaitement bien. Cet en-

semble de réservoirs vastes et magnifiques, ces digues revêtues en marbre, ces nombreux aqueducs qui s'aperçoivent dans toutes les directions, présentent un coup d'œil imposant. Quoique placées dans un pays presque désert et inculte, toutes ces constructions sont cependant bien entretenues. Cette opposition frappe l'observateur; mais l'on voit que ces soins sont indispensables pour que la grande population de Constantinople puisse vivre réunie. Cette course de neuf heures, pendant lesquelles je fis quinze lieues, fut remplie du plus grand intérêt pour moi.

Le 17 juillet, je commençai mes courses régulières dans la ville de Constantinople. Je traversai le port, et j'allai voir un monument appelé le Bachapoucon, ou la porte des jardins. C'est une construction grecque fort médiocre. Nous allâmes ensuite au bazar égyptien, bâtiment très-ancien, séparé du grand bazar. C'est là que se vendent les épices, les médicaments, les baumes, les résines, et toutes les marchandises d'Orient. Ce bazar, comme tous ceux de Constantinople, est fort beau et très-

vaste; mais le grand bazar est immense. L'ensemble de ces marchés formerait une ville entière, dont toutes les rues seraient couvertes; les hommes, les chevaux et les voitures y circulent facilement. Les bazars sont une spécialité de l'Orient; on ne voit rien de semblable ailleurs : ce sont des villes uniquement consacrées au commerce, où les marchandises sont réunies par espèce. Le grand bazar en contient de presque toutes les sortes, mais particulièrement de celles auxquelles n'est point affecté un établissement particulier.

En quittant le marché égyptien, nous nous dirigeâmes vers la Porte. Sur mon chemin je vis le tombeau du sultan Abdulhamid, père du sultan régnant : il n'offre rien de remarquable, et consiste dans une rotonde de petite dimension, éclairée par un assez grand nombre de fenêtres, et au milieu de laquelle se trouve le tombeau. Ce bâtiment est entouré d'un petit espace planté de cyprès. Tous les tombeaux des sultans ou des sultanes mères, qui sont placés dans ces quartiers, se ressemblent. Quelques-uns renferment plusieurs in-

dividus, et ont à l'entrée une fontaine. L'eau a tant de prix dans ces climats chauds, elle est si rare naturellement dans ces pays secs et dépouillés, que c'est une grande charité, et une grande munificence, que d'en procurer partout au peuple.

Ce qu'on nomme la Porte est un vaste bâtiment situé en face de la grande entrée du sérail. Le grand-visir y réside, et tous les autres ministres y ont leurs bureaux et leur chambre de travail. L'étymologie de ce nom vient sans doute du temps où toutes les affaires se traitaient en plein air, à la porte du palais ou de la maison; comme chez nous l'étymologie du mot cour vient de l'usage où l'on était d'employer l'espace vide et non couvert de l'enceinte d'une maison. A Constantinople, la Porte est le palais du gouvernement proprement dit.

C'est une chose assez remarquable que ce soit l'empire le plus absolu qui ait, le premier, fait la division établie aujourd'hui, dans les gouvernements représentatifs, entre le souverain qui règne, et les ministres qui gou-

vernent. Ce principe est consacré de tout temps en Turquie. Le souverain est là seulement pour occuper le sommet de l'édifice : il choisit ses ministres, il les punit lorsque le gouvernement va mal, et que l'opinion les condamne; mais il n'est pas censé prendre part à la direction des affaires : et c'est au point que, lorsque le grand-visir commande l'armée, c'est son caïmacan, c'est-à-dire son lieutenant, qui gouverne à sa place et en son nom, et c'est à lui qu'il rend compte. Les sultans ont été quelquefois victimes de la fureur populaire; mais c'est un événement qui est dans l'exception : il est en dehors des principes, et tout à fait indépendant du jeu de la machine gouvernementale. C'est une révolution, et nous savons que les révolutions, quand elles arrivent, n'y regardent pas de si près.

Après avoir parcouru le palais de la Porte, nous entrâmes dans le sérail. Le sérail, ou palais, occupe toute la pointe de la presqu'île sur laquelle Constantinople est bâtie. Sa forme est celle d'un triangle; ses murs, construits sur les deux côtés qui regardent la mer, se lient

avec les murs de la ville, et en sont la continuation : le troisième côté, qui est intérieur, sépare le sérail de la ville. L'entrée principale est au milieu, en face de la sublime Porte, et tout près de Sainte-Sophie. Nous la franchîmes. Une première enceinte, assez vaste, renferme une très-grande cour, ainsi que le bâtiment de la monnaie. C'est sous les yeux du sultan, que, depuis cinquante ans, on altère chaque jour le titre de l'or et de l'argent ; que l'administration ruine le pays, se ruine elle-même, et rend incertaines toutes les transactions par une cupidité ignorante, qui, loin d'atteindre le but qu'elle se propose, en rencontre un tout opposé. Il y a cinquante ans, la piastre valait cinquante sous de France ; plus anciennement, elle était de la même valeur que la piastre d'Espagne ; aujourd'hui elle ne vaut plus que cinq sols, et elle ne restera pas à ce taux. La fabrication annuelle produit un bénéfice frauduleux de quelques millions, attendu que le gouvernement paie avec une quantité d'or et d'argent inférieure à celle qu'il lui faudrait pour acquitter ce

qu'il doit. Mais aussi il est lésé dans ce qu'il reçoit; car la quotité des droits et des impôts ne changeant pas, chaque année le trésor se trouve recevoir une somme inférieure à celle qu'on aurait dû lui verser, et son avidité est ainsi trompée et punie.

Cet état de choses a produit un effet pire encore : il a ruiné tous ceux qui avaient d'anciennes créances; chaque jour il fait de nouvelles victimes, et jette une confusion et une incertitude extrême dans les transactions. La seule manière de s'en garantir, et les Européens l'ont prise, c'est de stipuler tous les marchés dans une monnaie étrangère, dont la valeur est fixe; ces marchés se soldent alors en piastres au cours du jour. Les Turcs n'ont pas cette intelligence, et leurs fortunes ont été bouleversées.

Le matériel de l'établissement de la monnaie est assez bien ordonné : on peut le comparer à ce qui existait partout autrefois. Les balanciers se meuvent à la main ; les pièces sont assez bien frappées. On fabrique des pièces d'or de vingt, de dix et de quatre piastres; des pièces

d'argent de cinq, de trois, de deux, d'une et d'une demi-piastre ; et des pièces de cuivre, soufflées d'argent, d'un para, c'est-à-dire de la quarantième partie d'une piastre, ce qui équivaut à vingt-cinq quarantièmes d'un centime. On conçoit que ces pièces soient assez légères pour que le vent les emporte.

Nous ne pûmes traverser la seconde cour : un vieil et misérable eunuque s'y opposa, en jetant les hauts cris ; mais, de l'entrée, nous vîmes tout son développement, et la colonnade, d'une dimension fort mesquine, qui est sur la gauche. C'est là que les ambassadeurs des puissances chrétiennes sont admis d'abord, le jour de leur audience solennelle, et que le grand-visir les reçoit. On sait quelle est l'extravagante pensée d'orgueil qu'attachent les Turcs à cette cérémonie, et l'idée qu'elle représente à leurs yeux. Voici comment les choses se passaient encore il y a quelques années. L'ambassadeur introduit, mais encore dans la seconde cour, s'arrêtait. On allait dire au sultan : « Un pauvre chrétien, » nu et mourant de faim, demande à être

» admis à l'audience de votre hautesse. — » Qu'on l'habille, et qu'on le fasse manger, » répondait le sultan : là-dessus une pelisse était donnée au pauvre chrétien, et on l'introduisait dans la salle du banquet. Du point où nous étions, on voit la troisième porte, qui conduit immédiatement aux appartements du grand-seigneur. Dans cette troisième enceinte sont deux belles coupoles, destinées, l'une à recevoir le dépôt de l'étendard sacré, l'autre à couvrir la salle du trône.

Ne pouvant pas pénétrer plus avant dans l'intérieur, nous revînmes sur nos pas, et nous nous présentâmes à une porte, qui, de la première cour, donne issue dans les jardins, et sur la place des Bombes, et mène à la pointe du sérail. Un factionnaire nous refusa le passage ; mais j'entrai en conversation avec lui, au moyen de mon interprète. C'était un pauvre soldat de recrue, bien naïf et bien innocent. Je lui demandai s'il savait faire l'exercice, et sur la réponse affirmative, je me mis à lui en commander les mouvements. Il s'y prêta avec beaucoup de bonhommie, et nous devînmes

si bons amis, qu'il nous laissa passer. Les premiers jardins que l'on traverse se composent de quelques plates-bandes de fleurs, et n'ont rien que de très-vulgaire : sur la place des Bombes, on voit de beaux cyprès; et c'est à cela que se réduit la parure de ces lieux. Nous pénétrâmes ensuite dans une autre enceinte, dite la place de la Colonne. La colonne, encore debout, est antique et de belle proportion : elle porte à sa base cette inscription : « Fortunæ « reduci ob devictos Gothos, » et elle est pour les Turcs l'objet d'une superstition particulière. De là une rampe nous conduisit dans un jardin, ou plutôt un parterre, garni d'assez belles fleurs. On me dit que c'était le jardin du trésorier.

Notre promenade nous avait donné une idée générale de ce sérail, si célèbre et si vanté sans motifs : il n'y a de beau que sa position. Le massif de la maison, dont nous avions fait le tour, nous restait interdit; mais il piquait faiblement notre curiosité. Nous sortîmes par une autre issue que celle qui nous avait donné entrée dans le palais, et nous allâmes à la place de l'Hippodrome.

Aucune ruine n'y rappelle l'ancienne destination de ce lieu. Les seules antiquités qu'on y remarque sont un obélisque égyptien, de granit rouge, connu sous Théodose; une colonne composée de plusieurs tronçons, sans beauté et sans grandeur; enfin une colonne torse en bronze, dont il n'existe qu'une partie, et qui est d'un faible module.

Ces débris ne font aucune impression sur l'esprit; mais il n'en est pas de même de plusieurs citernes que nous visitâmes ensuite. Les restes de ces édifices souterrains portent seuls, dans ce que l'on voit encore aujourd'hui à Constantinople, le cachet de la grandeur romaine. La première renfermait de l'eau; des colonnes, grandes et belles, en soutiennent les voûtes; j'ignore quel est leur nombre, l'eau m'ayant empêché de parcourir la citerne. Jadis un palais s'élevait au-dessus; mais ses ruines mêmes ont disparu, à peine en reste-t-il quelque trace.

La citerne dite des trente-deux colonnes est à sec, et sert d'atelier aux ouvriers qui filent pour l'usage des cordonniers. Ses colonnes,

également belles et hautes, appartiennent à l'ordre dorique; comme l'autre citerne, elle servait sans doute de fondation à un palais, mais on n'en retrouve aucun indice. Enfin nous nous rendîmes à celle dite des mille colonnes; il y en a trois cents qui soutiennent des voûtes, et l'espace qu'elles occupent est immense. C'est dans ce local que travaillent les fileurs de soie. On croit qu'au-dessus était jadis le palais de Constantin; et la grandeur des ouvrages souterrains dont je viens de parler autorise cette opinion. Mais le palais du maître, pas plus que ceux de ses sujets, n'a pu résister aux efforts du temps, réunis à ceux de la passion et de la cupidité des hommes.

L'action du temps sur les édifices de l'antiquité se comprend : elle laisse encore un caractère de grandeur à leurs débris, et l'imagination s'en emparant, reconstruit le passé avec son éclat et sa magnificence; mais la destruction des ruines! Il n'y a que les hommes qui soient capables de l'opérer, d'anéantir ce que les siècles mêmes avaient respecté, et de poursuivre ainsi jusqu'aux souvenirs. Encore si les dé-

bris des palais et des édifices de Constantinople avaient servi, comme à Rome, à la réédification d'une foule de monuments! Mais, excepté quelques parties des murs, et quelques mosquées, où ils ont été employés comme matériaux, on n'en aperçoit rien nulle part.

Nous vîmes la colonne brûlée, dite de Constantin ; elle est de plusieurs morceaux, et n'a aucune beauté. Nous retournâmes au grand bazar, et nous le parcourûmes en détail dans toutes ses parties. La quantité de marchandises qu'il renferme est prodigieuse et d'une grande valeur.

Je désirai voir le marché des esclaves. C'est un bien triste spectacle : il n'y a aucune différence entre la vente d'un cheval et celle d'un homme. Ces malheureux sont exposés dans des loges qui donnent sur une galerie couverte; chacun circule, examine, compare, choisit, marchande et achète, suivant son caprice et son goût. Le bon docteur Seng, véritable philanthrope, plein d'humanité et de vertu, fut d'abord atterré et ensuite furieux de ce tableau : il doit être odieux en effet

aux regards du moraliste et du chrétien. Vu comme état momentané de l'individu, il inspire une grande pitié ; mais, considéré comme sort définitif, l'esclavage en Orient n'a rien de douloureux, de pénible, d'abject. Il est au contraire entouré de considération : c'est une manière d'adoption, qui incorpore l'esclave dans la famille du maître, l'associe à la destinée de celui-ci, et le met sur le chemin de la fortune. Il sait que le maître peut tout sur lui, mais immédiatement et sans intermédiaire. L'esclave le plus docile rejette avec indignation tout ordre que son maître ne lui a pas donné lui-même, et il se place bien au-dessus, à une distance immense, de l'homme libre, à gages. C'est un enfant de la maison. Il n'est pas rare de voir un Turc éprouver un sentiment de prédilection décidée pour l'esclave qu'il a acheté, le préférer au fils que la nature lui a donné. Souvent il le comble de biens, lui accorde sa confiance, l'élève dans ses fonctions, et, quand il est puissant, lui ouvre la porte des honneurs et le lance dans la carrière des fonctions publiques. Que l'on regarde autour

du sultan; que l'on examine quels sont les hommes les plus marquants de l'empire turc, et l'on verra l'application de ce que je viens de dire. Cosrew-Pacha, l'ancien séraskier, l'homme qui a gouverné et disposé de tout à Constantinople, est un esclave venu du Caucase, acheté par un capitan-pacha, et que la protection de son maître a fait parvenir aux plus hauts emplois. Halil-Pacha, gendre du sultan, est un ancien esclave du séraskier, que le sultan a distingué, et devant qui s'ouvre le plus vaste avenir.

Emus du sentiment d'une profonde pitié, au moment où nous entrâmes au marché, lorsque la première impression fut amortie, et que l'état de nos esprits nous permit d'observer, nous remarquâmes sur les figures de ces esclaves un calme extraordinaire. Ils savent que c'est un état de transition, les conditions d'un acheminement à un état nouveau, qui peut être brillant ou obscur, selon que la volonté de Dieu l'a décrété. A leurs yeux la destinée est fixée d'avance, et ils l'at-

tendent avec confiance et résignation. Suivant son caprice, le hasard nous fait naître, nous autres Européens, dans une condition plus ou moins élevée, plus ou moins fortunée; les Orientaux qui sont vendus ont, pour ainsi dire, une double naissance, et leur vie est soumise deux fois aux caprices du sort.

Non-seulement les mœurs protégent les esclaves, en Orient, et leur permettent une existence assez douce; mais les lois la leur garantissent d'une manière efficace. L'esclave dont le maître abuse de son pouvoir, va se plaindre au cadi; celui-ci, après vérification, ordonne que l'esclave soit vendu dans un espace de temps déterminé et très-court, et le soustrait ainsi aux passions d'un mauvais maître. Enfin les punitions corporelles ne peuvent pas être infligées par les maîtres d'une manière directe; c'est au bazar, et par l'entremise de l'autorité publique, que le coupable subit ces corrections.

Ordinairement il n'y a que les esclaves noirs ou Abyssiniens qui soient exposés dans

le bazar public; les blancs et les blanches sont tenus à part; les musulmans, qui seuls peuvent les acheter, sont seuls admis à les voir.

Parmi les esclaves, je remarquai une négresse qui gémissait beaucoup. A côté d'elle était une femme turque, assez belle, autant que je pus en juger ;mais qui avait un air méchant et irrité. Je demandai à la première la cause de sa douleur, et à l'instant même sa maîtresse, la femme turque, répondit à sa place que cette esclave allait être battue, pour avoir levé la main sur elle. La coupable niait son crime et implorait son pardon. J'adressai des observations suppliantes à celle de qui son sort dépendait, j'invoquai sa commisération : elle parut d'abord étonnée de mon langage, et finit par céder à mes prières et par accorder la grâce que je sollicitais.

En sortant du bazar, nous passâmes devant le palais du séraskier. Il est situé sur le point le plus élevé de la presqu'île, et a une tour, du haut de laquelle on découvre toute la ville. Ce palais a servi autrefois de prison aux princes de la famille ottomane qui avaient des droits

au trône. On prétend que les empereurs grecs l'ont habité dans les derniers temps de leur puissance.

Nous visitâmes ensuite la maison des aliénés. C'est partout, et dans toutes les circonstances, un spectable pénible; mais il est horrible ici. Tout ce qu'une stupidité barbare peut inventer de plus monstrueux vient aggraver l'état de ces infortunés : garrottés, enchaînés, battus, leur vie se passe dans des convulsions et des angoisses; il n'y a pas un seul exemple qu'un aliéné ait recouvré la raison, et celui qui ne l'avait perdue qu'imparfaitement doit y renoncer pour toujours. L'âme sensible du docteur Seng, s'enflamma de la plus énergique indignation qui jamais, et avec de plus justes motifs, soit entrée dans le cœur d'un honnête homme. Je voudrais, pour sa consolation et pour effacer ce cruel souvenir, que, comme moi, il eût vu depuis l'établissement des aliénés de Palerme. Aucun ne lui est comparable en Europe; c'est le plus bel ouvrage d'une philanthropie éclairée. Il est administré, d'après les principes du docteur Gall,

par un homme que l'on peut dire doué d'un génie supérieur, comme d'une douceur et d'une patience sans bornes. M. Pesani, directeur de cette maison, n'emploie aucun moyen violent : son influence morale est établie sur les malheureux confiés à ses soins, d'une manière irrésistible. Ils obéissent tous à sa voix, ont une vie occupée, se livrent pour la plupart à des travaux utiles, et sont enfin aussi heureux que leur maladie cruelle leur permet. La guérison des deux cinquièmes est constamment le résultat de ce régime, de ce système et de ces soins.

De la maison des fous, nous allâmes voir l'emplacement de la caserne des janissaires, qui fut brûlée lors de la révolution de 1826. On laisse cette solitude vivante, si je puis m'exprimer ainsi, pour conserver dans la mémoire du peuple la répression de la révolte, et le châtiment infligé aux rebelles, châtiment dont l'opinion exagéra beaucoup la sévérité. Dix-huit ou vingt mille janissaires se trouvaient réunis à Constantinople, et depuis longtemps cette troupe indisciplinée était en

possession de donner des lois à ses maîtres. Un mécontentement éclata soudainement chez elle. Le sultan était sans défenseurs, sa vie paraissait compromise ; il en appela à ses droits et à son peuple, et sa voix fut entendue. Depuis longtemps il avait eu soin de nommer un muphti sur lequel il pût compter, et il le trouva, au jour du danger, tel qu'il l'avait espéré. Un fetva du muphti ordonna la sortie du sandjak-chérif, l'étendard sacré, et prescrivit aux bons musulmans de s'armer pour la défense de la religion et du trône. On se réunit sur l'Atmeïdan, où les grands officiers de l'empire et les ulémas vinrent dresser leurs tentes : on marcha aux révoltés ; ceux-ci se retranchèrent dans l'immense caserne qu'ils occupaient près de l'Atméïdan. Trois pièces de canon tirèrent pour en faire tomber les portes, et un combat s'engagea ; mais il fut de peu de durée. Un horrible incendie embrasa bientôt tous les bâtiments, construits seulement en bois, et la terreur se mit parmi les révoltés : ils se dispersèrent de toutes parts. Trois cents avaient péri dans le combat. On

poursuivit ceux qui furent considérés comme ayant exercé une influence coupable, et ils furent mis à mort. Des personnes en situation d'être bien informées, capables de juger sainement, et sans intérêt pour déguiser la vérité, m'ont donné l'assurance qu'à peine cinq cents hommes avaient perdu la vie, soit dans le combat, soit par les supplices. On a dit et répété que leur nombre s'était élevé à huit ou dix mille, et cette opinion s'est accréditée ; mais les Orientaux en général, et les Turcs en particulier, n'ont aucune idée des nombres : ils les emploient sans discernement comme sans exactitude, et ils sont par caractère portés à l'exagération. D'un autre côté, le gouvernement a dû favoriser cette opinion populaire, pour frapper l'imagination et inspirer une plus grande terreur.

Il y eut de la résolution de la part du sultan ; mais il y allait de sa vie, et il ne paraît pas qu'il eût un choix à faire dans la conduite à tenir. Ses dangers se présentaient sans doute très-grands, parce que d'abord il n'était entouré de personne ; mais un souverain

trouve bientôt des défenseurs quand l'opinion le soutient, et qu'il appelle le peuple à son secours : c'est ce qui arriva ici. La résistance fut nulle, parce que les janissaires, si arrogants, comme toutes les troupes sans discipline et factieuses, avaient abdiqué depuis longtemps leur ancien courage. C'est à peine si les assaillants eurent cent hommes hors de combat, et cette puissance des janissaires, si redoutée, et qui avait miné l'empire ottoman, disparut en un moment.

A peu de distance de la caserne brûlée, et dans l'enceinte de la ville, s'élève l'aqueduc de Valeur; cet ouvrage manque de grandeur et de magnificence. Je me rendis ensuite à la colonne de Martial, qui est d'une belle proportion, mais composée de deux morceaux. A côté est l'emplacement d'une autre caserne des janissaires, encore couvert des cendres de l'incendie. Le bâtiment qui l'occupait équivalait seul, par son étendue, à une ville entière. Enfin de là nous allâmes au tombeau dit de Constantin, en passant par la mosquée de Mahomet II, et ensuite

dans l'ancienne mosquée du même nom, qui est détruite aujourd'hui, et qui paraît avoir été primitivement une église grecque. De faibles restes indiquent, d'une manière incertaine, le lieu où le fondateur de Constantinople fut enterré. Nous prîmes le chemin de Zevreck, ancienne église, et nous terminâmes cette immense course en nous rendant à l'échelle de Natkapu, pour rentrer à Péra, en traversant Tophana.

Le lendemain 18 était un vendredi. Chaque semaine, à pareil jour, le sultan se rend à la mosquée. J'appris que ce jour-là il irait à celle de Concailès, située sur la côte d'Asie; je me hâtai de m'embarquer pour m'y faire transporter. C'est une chose singulière que la pompe et l'éclat avec lesquels le sultan fait cet acte de piété. Lorsqu'il va par mer à la mosquée, il monte sur une magnifique barque dorée, conduite par vingt-huit rameurs élegamment vêtus: cette barque est suivie d'une seconde aussi riche, et la poupe de chacune d'elles est couverte d'un superbe dais de couleur cramoisie. Au moment où elles quittent

le rivage, l'escadre salue le sultan; chaque bâtiment de guerre tire vingt et un coups de canon, et cela se répète tous les huit jours. Lorsque les dynasties tombent, l'étiquette remplace l'exercice du pouvoir : il est dans les dispositions du cœur humain de se réfugier derrière une apparence de grandeur, pour cacher la réalité de sa faiblesse. A mesure qu'un souverain sent davantage qu'il lui est interdit de montrer, par des faits, une puissance qu'il n'a pas, il est plus exigeant sur les hommages qu'on lui rend. Le même pays, à l'époque du Bas-Empire, a déjà présenté le même spectacle.

Ces deux barques fendaient la mer avec la vitesse d'une flèche, et en un moment le sultan fut arrivé au point de la côte sur lequel il se dirigeait; il débarqua et entra à la mosquée. Trop éloigné pour le voir de près à son entrée, je me plaçai convenablement pour le regarder tout à mon aise au moment où il sortirait. Une partie d'un régiment de troupes à cheval de sa garde, dont la caserne est voisine, était placée en bataille, à pied, en face

de la mosquée, et un nombreux corps d'officiers, d'une tenue peu régulière, s'y trouvait réuni.

Après être resté dans la mosquée pendant vingt minutes, le sultan sortit et monta à cheval : il était informé de ma présence, et il me regarda attentivement à plusieurs reprises. Sa figure me parut belle, et elle l'est en effet, quoiqu'elle n'ait ni beaucoup de noblesse ni une grande expression. Ses traits prononcés n'ont pas la dureté que l'on m'avait dite. Le cortége se composait de plusieurs officiers-géraux, parmi lesquels étaient le séraskier, le capitan-pacha, Halil-Pacha, gendre du sultan, et selon l'usage, on brûlait des parfums devant lui. De là il se rendit à la caserne pour voir exercer le régiment qui l'occupait. Je partis alors et je me rendis à Scutari, faubourg de Constantinople, situé en Asie.

Scutari est fort considérable ; les rues sont plus larges que celles de Constantinople, de Péra et de Galata ; mais le quartier le plus beau sans contredit, le plus vaste, et qui mérite d'être visité tout exprès, c'est le quartier

des Morts. Ce cimetière est immense, et les cyprès qui y sont plantés sont si nombreux et si grands, qu'ils forment un bois magnifique. Cette vue est imposante, et l'on ne peut pas traverser ce bois sans éprouver un recueillement involontaire. Le respect pour les morts, la religion des tombeaux, sont une vertu des peuples ; mais chez les Turcs, elle est portée si loin, qu'ils s'occupent beaucoup plus des morts que des vivants : il semble pourtant que les derniers mériteraient la préférence. On voit constamment dans ce cimetière des femmes qui viennent pleurer sur la tombe de leurs maris ou de leurs enfants ; le vendredi est plus particulièrement consacré à ce devoir de piété. Ce cimetière ne sert pas seulement aux habitants de Scutari, mais encore à ceux de Constantinople. Les Turcs zélés s'y font enterrer. Une tradition leur fait croire qu'ils doivent un jour évacuer la partie de l'Europe qu'ils occupent, et ils ne veulent pas que leurs cendres cessent de reposer sous la loi du prophète. Ils ne songent point que, lorsqu'un prince chrétien régnera à Constantinople,

il ne se bornera pas à la possession de la ville et de la côte d'Europe, et que son autorité s'étendra aussi sur une partie plus ou moins grande de l'Asie.

J'allai jeter un coup d'œil sur la caserne de Scutari, que je devais examiner en détail quelques jours plus tard. C'est un immense bâtiment carré, qui peut loger dix mille hommes. De là nous allâmes voir l'ancienne ville de Chalcédoine, dont il ne reste plus que quelques ruines, et où s'est tenu un concile célèbre. C'est là que les croisés, conduits par le doge Dandolo, abordèrent avant de descendre sur la terre d'Europe, et d'entreprendre le siége sacrilége d'une place, qu'il était dans leur devoir de traiter en amie et en alliée, et non en ennemie. De la pointe de Chalcédoine qui avance dans la mer, on jouit d'un magnifique coup d'œil : on voit dans son entier le développement de la ville de Constantinople et du château des Sept-Tours. Ce lieu est habituellement un but de promenade, comme les eaux douces, et il est aussi le théâtre des parties de plaisir. Non loin est une

maison de plaisance, appartenant au grand-seigneur, qui vient s'y promener quelquefois. Je gravis la montagne de Bourguelon : un voyageur ne peut omettre de s'y rendre. Du sommet de cette montagne, la vue embrasse le pays, à une très-grande distance, et dans toutes les directions; je ne crois pas qu'il soit possible de promener ses regards sur un plus admirable panorama.

En revenant à Scutari, je passai devant une autre maison de campagne du sultan, et qu'il habite de temps en temps; je la visitai. La disposition intérieure en est fort simple; beaucoup d'eau et une fontaine dans chaque chambre, luxe qui, aux yeux des Orientaux, est le premier de tous. Une vaste pièce, formant le divan, et quatre autres chambres à chacun des angles, voilà tout l'appartement. Je remarquai que dans l'ameublement on avait introduit des usages européens; indépendamment des canapés garnis de coussins, qui s'y trouvent toujours, l'appartement contenait un grand nombre de chaises. Nous revînmes nous embarquer en passant par le

nouveau Scutari, qui n'est habité que par des Grecs et des Arméniens. Toutes leurs maisons enveloppent de ce côté l'ancien Scutari, elles sont tournées vers la campagne, et semblent offrir des habitations agréables.

Le 19 juillet était l'anniversaire de la naissance de Mahomet, grande fête chez les musulmans. Je me rappelai que lorsque nous étions en Égypte, le général Bonaparte l'avait fait célébrer par de nombreuses réjouissances et de brillantes illuminations. Le général Kléber commandait alors à Alexandrie; il fit placer devant sa porte un transparent où était écrit : « La naissance d'un grand homme est un bienfait de Dieu. » S'il y a bienfait toutes les fois qu'un grand homme vient sur la terre, ce n'est pas toujours un bienfait gratuit pour les peuples, et souvent même ils l'achètent bien cher.

Tout était préparé à Constantinople pour la pompe du jour, et avait été disposé dans la mosquée du sultan Achmet : elle a une réputation de sainteté qui la fait choisir pour cette cérémonie. Je me rendis de bonne heure sur

la place de l'Atmeïdan pour être témoin de l'arrivée du sultan. Les troupes formaient la haie, depuis l'échelle de Tophana jusqu'à la porte de la mosquée; tous les pachas des provinces, venus pour assister aux fêtes du mariage de la fille du grand-seigneur, et qui se trouvaient encore à Constantinople, se rendirent de bonne heure à la mosquée, avec leurs officiers et leurs cavaches. Les officiers de la Porte arrivèrent successivement. Enfin le sultan, annoncé d'abord par de nombreuses salves d'artillerie tirées par l'escadre et ensuite par les batteries de Tophana, parut avec un cortége de trois ou quatre cents personnes. Les chambellans, les officiers de son service personnelle précédaient, ainsi que douze chevaux magnifiquement harnachés : il était suivi de pages à cheval, coiffés de bonnets couverts de plumes, et d'un autre groupe de pages à pied, armés de haches d'armes, et portant des casques surmontés de plumes énormes, en forme de cimier. Le sultan était sur un très-beau cheval bai-brun. Il avait un costume d'une médiocre richesse, un manteau brun qu'il porte toujours, et qui a

une broderie au collet; des diamants à son bonnet, avec une aigrette jaune très-belle. Il montait à la manière européenne, et se tenait à cheval avec aisance et grâce.

Nous pûmes juger de la différence des costumes nouveaux avec les costumes anciens, en les voyant réunis sous nos yeux. Avec l'adoption des premiers toute dignité a disparu. De misérables redingotes sans grâce, des bonnets sans turban, qui éteignent la physionomie; des pantalons étroits, au lieu de culottes amples, ont défiguré complétement les Turcs. Porter l'ancien costume est un privilége réservé uniquement aux hommes de la loi : eux seuls ainsi représentent le passé. Ils vinrent à la cérémonie, et toute la grandeur musulmane, toute la beauté qui distinguait autrefois cette race, semblaient réfugiées chez eux. Les autres avaient un air chétif et misérable; ils n'offraient à la vue que des êtres déchus. Le prestige oriental a disparu avec le changement de costume. Une foule de peuple et un grand nombre de voitures de toute espèce couvraient la place.

A peu de distance de moi, un arabas, rempli de femmes voilées plus ou moins complétement, était stationné; des enfants s'y trouvaient aussi. Une petite fille de sept à huit ans, parée avec soin, et d'une beauté ravissante, attira mon attention : je la regardai et la fis remarquer à un de mes voisins. Sa mère s'en aperçut : et la prenant dans ses bras, elle la caressa, l'éleva en l'air comme pour me la présenter, et ensuite me fit des gestes de satisfaction et de remercîment. Cette femme était heureuse des succès de son enfant. La tendresse et l'amour-propre des mères sont de tous les pays.

Nous allâmes ensuite visiter le château des Sept-Tours, si célèbre autrefois par sa destination spéciale. C'est là que la Porte tenait prisonniers les ambassadeurs, ministres ou chargés d'affaires des puissances avec lesquelles elle était en guerre. Je crois que nous lui avons fourni son dernier hôte, et que M. Ruffin, chargé d'affaires de France à l'époque de l'expédition d'Égypte, qui y fut détenu et y séjourna longtemps, n'a eu de successeur d'aucune nation : aussi ce fort, qui était habitable

anciennement, est-il aujourd'hui en ruine. Son nom indique la nature de ses fortifications : il est composé de sept tours, unies par des courtines, et forme ainsi un triangle. Placé à l'extrémité méridionale de l'enceinte de terre, et au lieu même où elle vient aboutir à la mer de Marmara, l'enceinte de la ville en fait partie. On s'occupait à y faire quelques réparations.

Après avoir visité ce fort, nous sortîmes par la porte dite des Sept Tours. A l'extérieur se trouve le tombeau de Mustapha-Baïractar. C'était un homme doué d'un grand caractère. Il entreprit de rendre le pouvoir au sultan Sélim, l'un des souverains les plus éclairés qu'ait eus la Turquie; mais il ne fit que précipiter sa mort. On lui jeta le corps inanimé de son maître, au moment où il forçait la porte du sérail, pour le délivrer. Il renversa du trône Mustapha, par l'ordre de qui Sélim, oncle de celui-ci, avait été assassiné, et il fit monter à sa place, le sultan qui règne aujourd'hui. Peu de temps après, les janissaires se révoltèrent contre lui : il se défendit

longtemps et vaillamment; mais enfin, voyant sa maison envahie, il s'ensevelit sous ses ruines, et avec lui un grand nombre de ses ennemis, en faisant jouer une mine qu'il avait prépareé d'avance. J'avais été en rapport d'affaires et en correspondance avec lui; je lui avais envoyé, par ordre de Napoléon, des officiers de mon état-major, lorsqu'il était à Viddin, sur le Danube, et que je commandais en Dalmatie. C'était assurément un homme d'énergie, de courage et d'une grande fierté; mais son esprit était peu étendu, et, comme tous lesTurcs, son ignorance était si complète, qu'il demanda à l'un des officiers que je lui avais envoyés, s'il avait traversé la mer pour venir de la Dalmatie. Il refusa tous les secours que je lui avais fait offrir.

En suivant les remparts par l'extérieur, nous passâmes devant l'hôpital des Grecs, situé hors de la ville, et qui était rempli de pestiférés; car déjà depuis quinze jours la peste commençait à s'étendre. Nous allâmes visiter l'église des Poissons, ainsi nommée parce qu'elle renferme une fontaine souterraine où vivent des

poissons. Cette source est l'objet d'une foi particulière et de récits miraculeux.

Nous nous rendîmes à la porte de Sylvestre, où l'on conserve les têtes d'Ali, Pacha de Janina, de ses enfants, Véli et Muctar-Pacha, et de ses petits enfants. En 1806 et 1807, j'avais eu des rapports fréquents et journaliers avec Ali-Pacha, qui, de voleur de grand chemin, était devenu visir et une espèce de souverain. Son énergie, sa finesse, sa cruauté sont connues, et l'ont rendu aussi célèbre que la catastrophe qui a terminé ses jours. Celui-là n'avait pas la dignité de Mustapha-Baïractar : il demandait sans cesse et ne refusait jamais rien. Lors de la paix de Tilsitt, il imagina de solliciter Napoléon de lui faire cadeau de Corfou et des îles Ioniennes, et à cet effet, aussitôt qu'il eut appris que les hostilités étaient suspendues sur le Niémen, il envoya un agent de confiance près de l'empereur. Cet agent passa chez moi en Dalmatie, et me fit part de l'objet de sa mission. Le choix de l'ambassadeur était aussi singulier que l'argument qu'il employait, par ordre de son maître, pour motiver sa de-

mande. Cet homme était un Romain, que nous avions trouvé à Malte, où il exerçait les fonctions d'inquisiteur. Il nous avait suivis en Égypte. Dégoûté de ce séjour, il s'était embarqué pour revenir en Europe avec deux officiers français, dont un vit encore, les colonels Poitevin et Charbonnel. Pris par un corsaire, ils furent conduits à Janina et jetés dans un cachot. Notre Romain n'hésita pas au bout de quelque temps à abjurer sa religion pour recouvrer la liberté. Il devint peu après un homme de la loi, le confident et le serviteur dévoué d'Ali-Pacha. L'argument dont il devait se servir auprès de Napoléon, et dont il fit usage en effet, était celui-ci : « Ali-Pacha » est ami des Français : l'empereur va posséder Corfou et envoyer un général pour y » commander; le général aura des démêlés avec » Ali-Pacha, se brouillera avec lui, et l'on dira: » Ali-Pacha est ennemi des Français, ce qui » est faux. Pour empêcher une chose semblable, il faut lui donner Corfou ». Cette logique ne méritait pas que Napoléon fît de grands efforts d'imagination pour répondre.

Sans contester la bonté de l'argument, il se borna à dire : « Mais je n'ai pas Corfou, et comment le prendre? — Votre majesté l'aura.— » Mais je ne l'ai pas, et comment le prendre?» Il répéta une troisième fois cette réponse, congédia le négociateur, et Ali-Pacha en fut pour les frais de voyage de son émissaire.

J'examinai avec soin cette enceinte de la ville. Elle est composée d'un rempart flanqué de tours, avec un bon fossé, où quelquefois se trouve une espèce de fausse braie. La porte d'Andrinople vient ensuite et puis la porte dite des Canons. Toute cette partie de l'enceinte est triple, mais elle est en ruine. C'est sur ce front qu'une partie des attaques des croisés, et plus tard celle des Turcs, se sont faites : les choses sont restées telles que l'entrée de Mahomet II les a laissées.

Après la porte des Canons, vient celle dite de Travers, nommée ainsi à cause de sa position, qui est oblique par rapport à la muraille. Nous entrâmes pour voir les ruines du palais de Constantin, de ce séjour du dernier empereur grec, dont la mort fut si magnanime

et si généreuse. Ces ruines font partie de l'enceinte. Nous en ressortîmes, et en longeant la muraille nous arrivâmes près de la mer, sur la rive droite du port. C'est là, dans l'enceinte, qu'était le palais de Blaquerne.

Le court intervalle qui sépare le mur d'enceinte du port est occupé par des maisons dont la réunion s'appelle le faubourg du Fanal, quoiqu'il n'y ait plus de fanal. Dans ce faubourg demeurent ces grandes familles grecques qui jouent un rôle si important dans toutes les intrigues politiques. Les emplois de drogman de la Porte leur sont dévolus, ainsi que les dignités d'hospodars de Valachie et de Moldavie. Au milieu de ce côté du triangle qui renferme Constantinople, il n'y a qu'une seule enceinte, et le mur en est fort bas; il est en outre très-rapproché du bord de la mer, c'est-à-dire du port. C'est probablement sur ce point que le doge Dandolo a dirigé ses attaques et par là que la place fut emportée et conquise. Le côté opposé du port, la rive septentrionale, n'était point couverte d'habitations comme aujourd'hui. La ville ne s'étendait pas de ce

côté, car ce fut à la côte de Galata et de Tophana, alors entièrement découvertes, que la flotte vénitienne aborda, et que les chevaliers qui la montaient prirent terre.

Après avoir parcouru Constantinople dans tous les sens, je fis la même remarque que déjà la vue de Scutari m'avait inspirée, c'est que, dans l'intérieur de la ville, aussi bien qu'à Péra, et dans les autres faubourgs, on vit autant avec les morts qu'avec les vivants. Il semble même que les premiers soient l'objet d'une sollicitude exclusive, il est certain que, grâce aux magnifiques et nombreux cyprès qui les ornent, les tombeaux offrent un coup d'œil plus agréable, et leur ombre semble promettre un meilleur abri, que les barraques confuses et infectes qui servent d'asile aux vivants. En renfermant en peu de mots le sort des habitants de Constantinople, on pourrait mettre dans leur bouche ces paroles : « Nous logeons sur » des ruines, nous nous promenons au milieu » des tombeaux, et nous vivons avec la peste. » Car telle est leur existence de tous les jours.

Le 20 juillet, je continuai mes courses. Le docteur Seng ne m'accompagna pas ; il satisfit l'ambition, qui le dévorait depuis longtemps, de voir de près des pestiférés, et d'étudier sur place les circonstances de cette maladie. L'hôpital des Grecs, qui était rempli de ces malheureux, lui en donna les moyens. Pour moi qui avais eu autrefois, pendant cinq mois, ce triste avantage, à Alexandrie en Égypte, je me rendis de bonne heure à Buyukdéré. La baronne de Sturmer donnait un bal, et je pus juger de ce que sont les sociétés en Orient, et particulièrement à Constantinople. Elles se réduisent aux membres du corps diplomatique et aux familles de quelques négociants. Plusieurs femmes, qui s'y trouvaient, étaient agréables ; mais, en général, ceux qui ont contracté les habitudes sociales de l'Europe, et qui en éprouvent le besoin, sont fort à plaindre à Constantinople, quelle que soit la position élevée qu'ils occupent. Il n'y a que les charmes d'une vie de famille qui puissent en rendre le séjour supportable.

Le 21, je parcourus une partie de la côte d'Asie, sur le Bosphore. Je vis l'emplacement du camp qu'avait occupé la division russe qui, en 1833, fut envoyée au secours du grand-seigneur et l'empêcha de tomber du trône. Un monument, avec une inscription, rappelle cet événement, un des plus importants de notre époque. De là j'allai voir la montagne du Géant. De ce point l'œil embrasse les deux mers ; la vue est d'une étendue immense; mais elle est beaucoup moins belle que celle dont on jouit sur la montagne de Bourguelon. On raconte la fable ridicule qu'un géant de cinquante pieds est enterré sur cette montagne, et l'on y montre l'emplacement que l'on dit qu'il occupe : beaucoup d'ex-voto, qui y sont suspendus, attestent combien cette croyance est populaire.

Je descendis à mi-côte pour visiter un château en ruine, jadis bâti par les Génois, et qui ne présente rien de curieux. On est étonné de toutes les traces de possession et de puissance que ce petit état maritime a laissées en Orient. Sa puissance, dans le moyen âge, ré-

sultait, tout à la fois, d'une civilisation plus avancée, de la navigation, du commerce et de ses richesses. Ce fort doit être du treizième siècle ou du quatorzième. De ces deux points je vis les îles Syanés; ce sont deux rochers que l'on pourrait armer pour la défense du canal; mais ses propres bords offrent à chaque pas des points également avantageux, et qui doivent être préférés. Après avoir passé le reste de ma journée agréablement à Buyukdéré et à Thérapia, je rentrai à Péra. Mon compagnon de voyage, le docteur Seng, qui avait visité plusieurs hôpitaux, m'apprit que la peste prenait un développement inquiétant. A en juger par le tableau qu'il me traça, ces différents asiles offraient la réunion la plus épouvantable de toutes les misères qui peuvent affliger l'humanité.

Le 23, je rendis visite au séraskier Cosrew: nous nous connaissions beaucoup, quoique nous ne nous fussions jamais vus. En 1806 et 1807, il était pacha de Bosnie. La guerre existait alors entre la Porte et les Serviens. Napoléon m'avait donné l'ordre de lui fournir

tous les secours dont il pourrait avoir besoin. J'envoyai à Cosrew des armes et des munitions : il en résulta des relations fréquentes et de très-bons rapports de voisinage. Il me reçut avec des attentions extraordinaires, m'embrassa à plusieurs reprises et me serra dans ses bras à m'étouffer. Je ne pouvais prévoir un accueil aussi tendre. Nous parlâmes du temps passé, de nos relations anciennes, des guerres de ma jeunesse et particulièrement des campagnes d'Italie. Il fit apporter un ouvrage relatif à ces immortelles campagnes, et, pour preuve que je les àvais faites, je lui montrai mon nom cité dans le récit de la bataille de Castiglione, où, quoique bien jeune encore, je commandais toute l'artillerie à cheval réunie de l'armée. Il me dit qu'il voulait se faire traduire ce chapitre en turc et le garder précieusement. Le séraskier m'exprima le regret que mon séjour à Constantinople dût être très-court, et me dit que, nonobstant mon prochain départ, le grand-seigneur voulait me voir, et qu'il me ferait avertir. Effectivement, peu de jours après, cette audience

me fut donnée, sans que j'en eusse fait la demande formelle.

Le séraskier Cosrew a joué un rôle trop important dans l'empire ottoman pour ne pas dire quelques mots qui le fassent connaître. Il est né dans le Caucase, au pays des Abbas. Acheté dans son enfance par le célèbre capitan-pacha, Kutchuk-Hussein, il fut élevé dans sa maison, et bientôt son maître lui ouvrit la porte de la fortune et des honneurs. Nommé pacha du Caire, après la retraite de l'armée française, il gouverna quelque temps l'Égypte. Mais Méhémet-Ali, qui servait alors dans l'armée turque comme simple bimbachi, ou chef de bataillon, ayant trouvé le moyen de se rendre nécessaire et de grouper autour de lui, avec habileté, une grande masse d'intérêts, se révolta, chassa Cosrew du Caire et le poursuivit jusqu'à Damiette, où il le força de s'embarquer. Telle est l'origine de la haine que le séraskier porte à Méhémet-Ali, et qui ne s'est jamais éteinte.

Revenu à Constantinople, Cosrew fut nommé pacha de Bosnie, et chargé de combattre les

Serviens, ce qu'il fit sans peine; puis il fut élevé à la dignité de capitan-pacha. Envoyé plus tard à Trébisonde, il eut ordre de marcher contre les Persans; mais il n'éprouva que des revers. Redevenu capitan-pacha, il commanda les escadres pendant la guerre contre les Grecs. On sait quel fut, malgré les grands moyens dont il disposait, le résultat de ses efforts et les étranges accidents qu'il eut à subir. Il aida puissamment le sultan dans la destruction des janissaires, et il adopta avec passion l'idée de la création des nouvelles troupes. Il s'y livra tout entier; mais dépourvu des connaissances nécessaires il ne sut pas donner une bonne direction à cette œuvre, et jamais la nouvelle milice, dont il est devenu le chef, n'a pu prendre de consistance et acquérir quelque valeur. Depuis ce temps, il a commandé constamment à Constantinople et maintenu avec habileté la tranquillité dans cette grande ville.

Cosrew est d'un âge très-avancé, et qui approche, dit-on, de quatre-vingts ans. Petit et trapu, il est d'une complexion forte et vi-

goureuse : son activité est extrême, son regard perçant. Son esprit est vif, fin, rusé, et personne ne sait conduire aussi habilement les intrigues les plus compliquées. Il a opéré le prodige de traverser une longue suite d'années au milieu de changements de règnes, et de révolutions sanglantes de toute nature, en ajoutant constamment à son pouvoir et à son crédit, et cela sans faire aucune de ces actions qui éveillent l'admiration et appellent la reconnaissance publique. Pour arriver à ses fins, ce ne sont pas les ressorts nobles du cœur humain qu'il fait mouvoir de préférence. On le dit bien plus occupé de ses intérêts propres que de ceux de l'empire, et il faut convenir qu'il a mieux conduit ses affaires que celles de son maître et de l'état.

Cosrew a perdu récemment la dignité de séraskier ; mais la confiance et d'immenses bienfaits du sultan l'ont accompagné dans sa retraite.

En sortant de chez le séraskier, j'allai à la caserne de Scutari pour voir une brigade de la garde qui y est logée, et Namük-Pacha qui

commandé la brigade, et demeure également dans la caserne. Placée sur une hauteur, cette caserne est parfaitement saine. Elle est vaste et magnifique, et peut contenir dix mille hommes. C'est un carré long, entièrement fermé, de manière qu'une seule porte en donne l'entrée.

En attendant l'arrivée d'Achmet-Pacha Mouschir, qui commande en chef la garde, j'examinai l'intérieur de la caserne et tout ce qui tient au régime du soldat. Namük-Pacha m'en fit les honneurs. C'est un jeune homme très-distingué, instruit, actif, poli, parlant français très-purement : il est rempli du désir de voir son pays se relever de son abaissement; ses idées sont justes et sages, et son esprit est éclairé. C'est un phénomène dans ce pays; aussi est-il l'objet de l'envie universelle.

Le sort des soldats turcs est très-heureux. Mieux nourris qu'aucuns soldats de l'Europe, ils ont en abondance des vivres d'une excellente qualité, et mangent tous les jours de la viande, et deux fois par jour la soupe. Leur

habillement est laid, d'une vilaine coupe et mal entendu, mais il suffit à leurs besoins. Une bonne administration a rempli d'effets les magasins, et les régiments ont de grandes réserves. La solde de chaque soldat est de vingt piastres par mois (cinq francs). Il n'est pas permis de lui faire de retenue sur cette somme, en sorte qu'il la touche en entier. On n'a négligé aucun soin pour le bien-être du soldat, et l'on doit reconnaître qu'il ne peut rien prétendre de plus.

Si, sous le rapport du matériel, il n'y a rien à dire, il y a beaucoup d'observations à faire sur le personnel. Achmet-Pacha étant arrivé, nous nous rendîmes au champ de manœuvre qui est à peu de distance. Quatre bataillons étaient en bataille. J'en passai la revue, et ils manœuvrèrent ensuite devant moi. Il est difficile de voir quelque chose de moins beau et de moins bon; ce ne sont pas des troupes, c'est une réunion d'hommes qui a pour caractère général de physionomie l'air misérable et humilié. On voit qu'ils ont le sentiment de leur faiblesse. Presque tous semblent

avoir de la bonne volonté, mais une sorte de honte de leur métier ; et, depuis le soldat jusqu'au colonel, personne ne sait rien de ce qu'il a à faire. Puis les hommes sont petits et chétifs : beaucoup sont trop jeunes, et on se demande ce qu'est devenue cette race turque si grande, si belle, si fière et si majestueuse ; on n'en trouve pas trace dans les troupes actuelles.

J'ai cherché à m'expliquer pourquoi on n'avait pas jusqu'à présent mieux réussi dans les nouvelles formations, et voici comment je m'en suis rendu compte. Le sultan a eu la volonté d'organiser des troupes à l'européenne, et son ambition a été d'avoir sur-le-champ une armée. Il a donc formé à la fois un grand nombre de régiments ; mais tous ses moyens d'exécution ont consisté en quelques subalternes, misérables instructeurs sans capacité et sans talent, que le caprice des révolutions lui a envoyés. De pareils éléments ne pouvaient rien produire. L'organisation a eu lieu dans tous les corps simultanément. C'étaient des hommes semblables qui se trou-

vaient répandus partout. Dans les grades les plus élevés, comme dans les grades inférieurs, personne n'avait le sentiment de sa capacité, ni foi en celle des autres. Personne n'avait donc le droit de commander; car ce droit est toujours la conséquence d'un titre vrai, ou du moins supposé tel, de supériorité quelconque. Ce n'est que par suite de ce principe qu'on trouve les hommes disposés à l'obéissance. Dans les troupes de toutes les puissances de l'Europe, il y a deux titres à faire valoir. L'un est appuyé sur une situation sociale plus élevée, et, par conséquent, sur une éducation meilleure, qui, en développant les facultés intellectuelles, a grandi l'intelligence. L'autre tient à des services anciens, à l'expérience et à l'instruction qui en sont les suites. En Turquie, il n'y a aucune classe supérieure: tout est peuple, chacun est l'égal de tous. Le fils d'un porteur d'eau marche de pair avec le fils d'un grand-visir, et souvent leur éducation a été la même. Il n'y a dès lors aucune présomption de faculté supérieure en faveur de celui que l'on investit d'un grade; et une éga-

lité, aussi absolue, aussi réelle, ne peut pas céder au moment même à une supériorité qui semble n'être que l'objet d'un caprice. Quant aux titres qui viennent du service et de l'expérience, lorsque tous les hommes sont de nouvelle formation, les titres sont les mêmes pour tous. On voit le vice radical qui a présidé à la création de l'armée turque. Le remède serait, en reprenant tout dans ses éléments, d'établir dans l'opinion une hiérarchie de capacité dont chacun aurait la conscience et la conviction, afin d'arriver à fonder l'obéissance, et à faire naître la confiance, qui est le lien nécessaire dans les troupes. Car la confiance est le complément de l'organisation proprement dite, de la discipline et de l'instruction : c'est la puissance morale qui rend tout intime, compacte et énergique.

Si le sultan, au lieu de penser à créer une armée tout d'abord, avait voulu seulement former un bataillon, qu'il eût fait en sorte de se procurer trente ou quarante individus véritablement bons officiers, et un homme capable de comprendre l'importance de sa

mission, il est probable qu'en deux ans il serait parvenu à avoir un bataillon modèle. Une fois ce résultat obtenu, il aurait eu entre les mains les éléments d'une armée. Six mois, ou tout au plus une année après, en dédoublant le bataillon, il aurait eu un régiment. Les hommes du bataillon les plus anciennement formés auraient été déjà d'anciens serviteurs aux yeux des nouveaux, et des gens instruits aux yeux de ceux qui, commençant à servir, n'auraient rien su. On conçoit qu'en dix ans il aurait eu une armée. Avec le système qu'on a pris, il est probable qu'on n'y arrivera pas, et que cette réunion d'hommes ne pourra jamais en mériter le nom.

Quand Pierre-le-Grand voulut former ses troupes en Russie, il fit l'application du principe que je viens d'établir, et il en poussa même les détails jusqu'à l'excès. Il fonda le droit de commander uniquement sur la capacité démontrée, ou au moins supposée, et le titre fut tout à la fois l'ancienneté et la succession des services dans tous les grades. Comme tous les hommes supérieurs, il comprit que c'était en

donnant l'exemple, qu'il ferait entrer la conviction dans les esprits. On sait qu'il se fit tambour, et que successivement il parcourut tous les grades. Il n'avait pas abdiqué le pouvoir politique; mais il se contentait, quant au pouvoir militaire, des fonctions dont il avait cru, par ses services réels, pouvoir justifier l'exercice aux yeux de ses soldats. A la bataille de Pultava il était général-major, et combattit en cette qualité.

Chez les puissances du nord de l'Europe, où l'on peut dire que les vraies doctrines militaires se sont conservées pures, où le métier de soldat est entouré de la considération à laquelle il a droit, le fils du souverain commence par les derniers grades de la milice. Il sert dans chacun un espace de temps positif et non imaginaire; il est en contact avec les soldats, connaît leur esprit et sait tout ce qui les concerne. Il ne surgit pas comme dans d'autres pays, pour commander les armées, avant d'avoir étudié et appris les éléments de cette fonction si difficile; fonction qui exige dans un temps donné, et au plus haut degré, l'emploi de toute l'intel-

ligence et de toutes les facultés que la providence accorda à l'homme.

Qu'y a-t-il de plus raisonnable et de plus utile, que d'inculquer au soldat, que l'on mène à une mort probable, la conviction que ce ne sera pas en pure perte, mais pour la gloire de la patrie que son sang sera répandu. C'est la seule manière d'obtenir de tous et de chacun tous les efforts dont ils sont capables. En France, plus qu'ailleurs, c'est une nécessité, parce que le soldat, intelligent, juge, calcule, raisonne et se conduit en conséquence du résultat qu'il prévoit, qu'il redoute ou qu'il espère. Je pourrais citer plus d'un fait, qui prouverait la vérité de ce que j'avance; mais ce serait sortir de mon sujet.

Après la manœuvre d'infanterie, je me rendis à Scutari avec Achmet-Pacha, pour voir la caserne de la cavalerie et le régiment qui s'y trouvait. Ce corps est également attaché à la garde, et fait partie d'une brigade qui est commandée par un eunuque, Reschid-Pacha. Un eunuque noir devenu général de brigade! On ne comprend pas en Turquie

que c'est un contre-sens de donner des fonctions militaires, qui exigent de la force, de l'énergie et du courage, à des êtres dégradés, dont l'état suppose la faiblesse et la pusillanimité, et qui ne peuvent exercer aucun ascendant sur les autres hommes. Dans ce régiment de cavalerie les hommes sont mieux que dans l'infanterie. Je ne les vis pas manœuvrer; mais ils n'étaient pas trop mal placés à cheval, et leurs chevaux, quoique fort petits, paraissaient assez bons. Les soldats de ce corps sont armés de sabres et de lances.

Achmet-Pacha-Mouschir, qui m'avait fait les honneurs de la garde, commandait en chef ce corps. Il ne manque pas d'esprit et de finesse : il est bienveillant et modeste; mais la faveur et le caprice du maître ont seuls motivé son élévation rapide. Aujourd'hui, comme autrefois, ce sont les seuls titres pour occuper les emplois les plus importants. Les prétendus progrès en civilisation du gouvernement turc n'ont pas encore consacré le principe qu'il faut apprendre ce que l'on veut savoir.

Achmet-Pacha, comme presque tous les Turcs, a commencé par exercer un métier. Il était cordonnier, et a été aussi batelier dans le port. On m'a raconté, qu'envoyé en ambassade à Saint-Pétersbourg, et traité avec considération, on le mena dans les casernes. Traversant les ateliers d'un régiment de la garde il ne put résister au désir de montrer ses talents : quittant le cortége qui l'accompagnait, il s'empara, au grand étonnement de chacun, d'un tire-pied et d'une alène, et fit voir qu'il n'avait rien perdu de son habileté d'autrefois (1).

Le 24 juillet j'allai à la Porte pour voir le grand-visir et les autres ministres. Le grand-visir me reçut avec le cérémonial d'usage. Nous nous fîmes réciproquement des compliments, nous échangeâmes divers lieux communs, et

(1) Le sultan a, depuis quelques mois, nommé Achmet capitan-pacha, c'est-à-dire grand-amiral. Il a arboré son pavillon sur le principal vaisseau, et le jour où l'escadre combattra il sera appelé à la commander. On peut deviner l'habile direction qu'elle recevra et quelle confiance intime animera ses équipages.

après le café, la pipe, les confitures et les parfums, je me retirai pour aller faire une autre visite, tout aussi peu intéressante. Le grand-visir a l'apparence d'un vieillard d'un âge avancé, et cependant il n'a que cinquante-huit ans. De la demeure du grand-visir je me rendis chez le kiaja-bey, ou ministre de l'intérieur. Les choses s'y passèrent de même. C'est un homme qui paraît austère.

Le reis-effendi, ou ministre des affaires-étrangères, étant malade, je ne le vis point, et j'allai à l'arsenal de la marine, où le capitan-pacha m'attendait. Cette visite-là fut pour moi du plus grand intérêt. Tahir-Pacha est un homme de cinquante ans, d'une belle physionomie, bien fait, leste et actif : son regard a de l'autorité, et on reconnaît en lui un homme de capacité et d'exécution. Il a beaucoup navigué, et l'on dit qu'il a fait toutes sortes de métiers à la mer. Il me reçut remarquablement bien, sans étiquette, comme il convient à un homme de guerre d'en recevoir un autre, quand d'avance ils se connaissent de réputation. Il me montra l'arsenal, qui est assez bien

tenu et dont les magasins sont bien remplis. Un vaisseau, d'une forme particulière, et d'une dimension extraordinaire, était en construction sous la direction d'un ingénieur américain. Les gens de métier n'avaient pas grande idée du résultat. Je vis une très-belle usine, pour laminer le cuivre, qui est mue par une machine à vapeur. Je visitai deux beaux bassins pour les réparations des vaisseaux. L'un a été construit sous le règne du sultan Sélim III, l'autre sous le règne actuel.

Après avoir parcouru l'arsenal, le capitan-pacha me proposa de visiter l'escadre, qui était forte alors de cinq vaisseaux armés. J'acceptai seulement d'aller voir le vaisseau amiral, le *Mahmoudié*, bâtiment à trois ponts, portant cent trente canons. Le capitan-pacha a mis son pavillon sur ce vaisseau, qui est magnifique, très-bien aménagé, et présente de grandes ressources pour le combat; on le trouve un peu court dans ses proportions. Son armement, comme celui de tous les vaisseaux turcs, est fait avec des pièces de bronze, et ce métal, prodigué dans l'intérieur, l'embellit beaucoup à

l'œil et lui donne apparence d'une richesse extraordinaire.

Je puis difficilement exprimer la surprise que j'éprouvai en voyant cet équipage, entièrement composé de Turcs : il est d'une agilité surprenante. Le capitan-pacha le fit exercer devant moi au maniement d'armes, à la manœuvre du canon; le fit monter sur les vergues et dans les manœuvres hautes, puis descendre par les étais: tout cela se fit avec une prestesse, une diligence, et une adresse extrêmes. Les matelots français les plus lestes ne feraient pas mieux; j'exprimai mon admiration au capitan-pacha; il me répondit: « C'est à force de soins et de punitions que « je suis arrivé là : il n'y a pas un seul de ces « braves gens qui n'ait reçu cinq cents coups « de bâton. » Il paraît que la rigueur des punitions corporelles convient aux Turcs, car cet équipage est parfaitement dressé à tous les exercices et paraît très-discipliné. Ce régime est apparemment aussi fort bon pour la santé, puisque, sur douze cents hommes, il n'y avait que huit malades. Au surplus le ca-

pitan-pacha est un homme dont on ne peut méconnaître l'énergie et la volonté ; et je puis dire que c'est le seul homme de cette trempe que j'aie remarqué à Constantinople. Si les punitions sévères et les moyens violents, jusqu'à la brutalité, réussissent si bien auprès des Turcs dans la marine, il en serait probablement de même dans les troupes de terre, et quelques chefs de l'armée ressemblant au capitan-pacha rendraient de grands services à leur pays.

En rentrant chez moi j'eus la visite de Namük-Pacha, qui me prévint que le grand-seigneur me recevrait le lendemain. Je me rendis le 25, à une heure et demie, au palais de Beilonbey-Stavros, demeure actuelle du sultan. Il y a très-peu de temps qu'il est construit. Cette habitation est délicieuse, les appartements sont vastes, frais et élégants ; le voisinage de la mer, et les terrasses qui s'élèvent à une assez grande hauteur dans la montagne, l'encadrent merveilleusement. L'architecture n'est d'aucun style régulier, mais elle est originale et agréable à l'œil. Le palais ne tient au harem que par un point élevé, qui forme

une galerie vitrée. Le harem composé de pavillons qui se touchent les uns les autres, et dont les pignons sont sur la même ligne, est immense, et plus grand que le palais proprement dit; de beaux kiosques, placés sur les terrasses à diverses hauteurs, forment des points de vue agréables pour le palais. Le sultan Mahmoud aime à bâtir, et il est entretenu, dit-on, dans ce goût, par son architecte qui lui a fait prédire qu'il ne mourrait jamais, tant qu'un palais nouveau serait en construction; sans doute parce que Dieu ne voudrait pas, en l'appelant à lui, laisser ses ouvrages imparfaits. Aussi, quand un palais est terminé, un autre est entrepris immédiatement.

A mon arrivée je fus conduit dans un appartement du rez-de-chaussée. J'y trouvai rassemblés le séraskier, le capitan-pacha, le Mouschir Achmet-Pacha, Osman-Pacha, Namük-Pacha, et cinq ou six autres qu'on me nomma. Une demi-heure fut employée à causer avec eux. Je m'entretins longtemps avec Osman-Pacha. C'est cet amiral de Méhémet-Ali, qui l'a quitté brusquement. On donne

pour cause de ce départ un acte de sévérité exercé à Candie, sur les Grecs, contre la parole formelle d'Osman-Pacha. D'autres disent que ce qui le décida ce fut particulièrement la haine d'Ibrahim-Pacha, haine motivée par la conduite faible d'Osman, à la tête de l'escadre, dans une circonstance où la supériorité de ses forces livrait l'escadre du sultan à sa discrétion. Son attitude était humble et embarrassée. Bien traité à la cour du sultan, il y jouissait de peu de crédit et de peu de confiance, comme il arrive à tous les transfuges. Il parlait très-bien français ; il avait demeuré en France pendant deux ans et ensuite voyagé en Italie et en Allemagne : c'était un homme de bon sens. Il connaissait plusieurs de mes amis de Paris, et m'en demanda des nouvelles : il conservait pour eux beaucoup d'attachement et de reconnaissance, particulièrement pour la mémoire du général Rapp. Osman-Pacha mourut de la peste peu de temps après mon départ.

Puisque je parle de la peste, je dirai que des mesures de précaution sont maintenant

adoptées assez généralement par les Turcs ; mais on conçoit que leur irrégularité ne donne pas des résultats bien favorables. A mon entrée dans le palais, on me fit passer dans le cabinet aux parfums, pour y subir une fumigation complète; mais j'appris que, la veille, un tapissier étant venu apporter des étoffes, on l'avait parfumé avec soin, puis renvoyé ; mais que les étoffes avaient été reçues sans difficulté et sans purification. Voilà comment les Turcs adoptent nos usages, suivent nos exemples et croient nous imiter.

Le sultan m'ayant fait appeler, je montai au premier étage, et, après avoir parcouru trois salles, je fus introduit dans une pièce à droite, où il se trouvait. Il s'assit sur un canapé, et je me tins debout devant lui, au milieu de sept ou huit des principaux pachas. Les autres, d'un rang inférieur, étaient près de la porte par laquelle j'étais entré. Je dis au Sultan que je me trouvais heureux d'être admis en la présence d'un prince qui marquait en Europe par les grandes choses qu'il a entreprises ou exécutées. Il me répondit qu'il avait

entendu parler de moi, et qu'il était bien aise aussi de faire ma connaissance. Alors le séraskier lui rapporta que nous étions d'anciens amis, ce que je confirmai : il lui avait parlé avec détail de nos relations de bon voisinage d'autrefois. Le sultan me demanda comment j'avais trouvé ses troupes. La réponse à faire était délicate : je m'en tirai de mon mieux, sans rien exprimer de désobligeant, et sans m'éloigner trop de la vérité, et je passai bien vite aux éloges que méritait l'équipage du vaisseau amiral, éloges qui étaient bien sincères de ma part. J'ajoutai que je me réjouissais de voir l'école de la garde, que Namük-Pacha m'avait promis de me montrer, et je saisis cette occasion pour faire comprendre toute l'importance, qu'en général, devaient avoir des écoles bien organisées et bien conduites, et quelle influence elles pouvaient exercer sur les destinées de la nouvelle armée. Le sultan me répondit qu'il y en avait d'autres encore, et qu'il en établirait de nouvelles; mais ici les résolutions n'ont pas beaucoup de durée, et le même système n'est pas

suivi longtemps. Dans ce pays, plus que dans aucun autre, ce sont les jalousies et les petites passions qui décident de tout. Je m'étais servi, en parlant de l'école de la garde, de cette expression : « L'école établie par Namük-Pacha. » J'ai appris, depuis, que ce mot avait choqué les amours propres, éveillé les rivalités et donné des armes contre Namük-Pacha auprès du sultan. Ces détails ne rappellent-ils pas le Bas-Empire ? Ne semble-t-il pas que les mêmes lieux doivent toujours inspirer les mêmes sentiments et faire naître les mêmes situations ?

Le sultan me parla du grand nombre d'années qui s'est écoulé depuis que mon nom est prononcé en Europe. Je lui dis que je devais ce triste avantage d'abord à ce que j'étais vieux, et ensuite à ce que, de bonne heure, j'étais sorti de la foule par une suite de circonstances heureuses, et qu'avant l'âge de vingt-quatre ans j'étais arrivé au grade d'officier-général. Il m'engagea à aller voir le régiment de cavalerie caserné à Coucoulès, et à assister aux manœuvres qu'on lui ferait

exécuter. Le grand-seigneur me congédia ensuite d'une manière bienveillante, et ajouta que l'on me montrerait tout ce que je désirerais visiter à Constantinople. Je fus reconduit par les personnages les plus considérables, et en particulier par Halil-Pacha, gendre de Mahmoud, qui me fit de grandes protestations de ses sentiments pour moi.

En sortant de cette audience, j'allai visiter les jardins du palais. Ils se composent de terrasses fort élevées, d'assez bon goût : des bassins et des jets d'eau les décorent, et des arbustes les embellissent. Une chose singulière, c'est que les terrasses les moins élevées, et les plus rapprochées du palais, sont abandonnées à une culture commune et vulgaire.

Le 26 juillet, je me rendis à l'école de la garde. Elle est située à peu de distance de la caserne de l'artillerie, et au-dessus de la manufacture d'armes portatives. Cette école, qui renferme cinq cents jeunes gens, me paraît bien organisée. Sa direction est l'objet des soins constants et de la sollicitude journalière de Namük-Pacha. Les jeunes gens montrent

du zèle et de l'émulation ; ils ont été choisis dans la garde parmi ceux qui faisaient preuve de plus d'intelligence : c'est le seul titre que l'on ait consulté. On a adopté la méthode de l'enseignement mutuel, d'après Lancaster, et les résultats que l'on obtient sont remarquables. Malgré la très-grande difficulté qu'il y a à lire et à écrire le turc, les élèves de l'école de la garde parviennent à le faire correctement en dix mois de temps, tandis que, par les autres méthodes, il faut six à sept ans. Les objets enseignés sont les suivants : lire, écrire et calculer, la géométrie, la géographie, l'algèbre, les ordonnances des manœuvres et les devoirs militaires. Il y a des instruments de physique et d'astronomie ; mais ils attendent des professeurs. Si cette école se maintient et se développe, elle pourra être d'un grand secours et devenir, pour ainsi dire, la base fondamentale de l'armée turque ; mais il est douteux qu'elle ait de la durée : elle végétera ou tombera par l'effet de la première intrigue. Au surplus, son succès, tout important qu'il soit, n'est pas la seule chose

indispensable pour donner un peu de vie à la puissance turque ; il faudrait que l'administration dans les provinces fût entièrement régénérée, et c'est ce qui paraît impossible à quiconque est de bonne foi, et connaît l'état des choses.

Le 27 juillet, nous allâmes parcourir l'enceinte maritime. Lorsque Constantinople était une place forte, cette enceinte était la partie la plus faible de la défense : il y a des points d'un accès facile ; et, puisque les croisés ont fait une attaque par mer, on s'étonne qu'ils n'aient dirigé aucune tentative de ce côté. Il est probable qu'ils auront redouté l'inconstance de la mer. Une portion des murailles a, à sa base, des colonnes de marbre qui sont couchées horizontalement, et employées comme simples matériaux de construction ; ainsi ces murailles ont mis à contribution les beaux édifices et les palais qui tombaient en ruine, probablement peu avant la dernière catastrophe qui enleva Constantinople aux chrétiens. Nous revînmes par les eaux douces d'Europe, que je visitai de nouveau. Je vis les danses de

jeunes garçons, plaisirs d'usage en Orient, exécutées par des gens de mœurs infâmes; c'est un spectacle si scandaleux, que je n'oserais le décrire.

Le grand-seigneur m'ayant fait donner un firman pour entrer dans les mosquées, j'en profitai; mais je ne pus les visiter toutes, et je me contentai de voir les principales. Frappés d'abord par la grandeur et la beauté de la mosquée de Sainte-Sophie, ce fut par elle que nous commençâmes. Autrefois église chrétienne, bâtie par Justinien, elle est située en face et à peu de distance du sérail.

C'est un magnifique monument. Son immense coupole est d'une majestueuse élégance; mais la réflexion en diminue beaucoup l'effet quand on se rappelle nos belles églises d'occident, leurs vastes dimensions, leur style gothique élancé, qui semble communiquer avec le ciel, et leur obscurité religieuse qui laisse l'homme avec lui-même et au milieu de ses réflexions. Bien plus encore quand on se rappelle l'église de Saint-Pierre de Rome, le plus admirable monument, sous le rapport

de l'art, que les hommes aient jamais exécuté.

Sainte-Sophie est une simple rotonde inscrite dans un carré; la coupole est à la fois d'une grande élévation et d'un grand diamètre. Comme ses côtés ne regardent pas les quatre points cardinaux, et qu'il faut que les musulmans se tournent vers l'orient quand ils font leurs prières, la ligne, servant à indiquer la position qu'ils doivent prendre, est tracée par une suite de nattes rayées, qui sont placées dans cette direction. La disposition de ces nattes, formant une ligne oblique avec celle qui part de la porte d'entrée, et divise la mosquée en deux parties égales, produit un désaccord tout à fait désagréable à l'œil. Nous montâmes au sommet de la coupole, et de cet endroit nous pûmes voir l'ensemble du sérail avec une grande facilité. Nous nous rendîmes ensuite à la mosquée du sultan Achmet, qui est l'objet d'une dévotion toute particulière. Elle est bâtie sur la place de l'At-Meïdan, et a six minarets; c'est la seule qui en compte un pareil nombre. De là nous allâmes voir

celle d'Osmaniiff. Elle est petite, mais d'une architecture élégante, et toute revêtue en marbre blanc; elle a une belle fontaine dans l'intérieur. Nous terminâmes nos courses par la visite de la mosquée de Soliman, qui est fort grande et très-belle, mais inférieure de toutes les manières à Sainte-Sophie. Quatre grands piliers, de vingt-cinq pieds de largeur, soutiennent seuls tout l'édifice. Les voûtes reposent sur les piliers, et sur les voûtes sont bâties les coupoles. Les piliers sont espacés dans un sens de quatre-vingts pieds et dans un autre de soixante-dix.

Dans toutes les mosquées, il y a au milieu, du côté de l'est, une espèce de niche vers laquelle les assistants se tournent lorsqu'ils font leurs prières. A la gauche est une grande tribune grillée et dorée, destinée au grand-seigneur, quand il lui convient de se rendre à la mosquée. A droite sont l'escalier et le siége de l'Iman, qui doit parler et faire l'enseignement religieux. Parallèlement au côté de l'est, et à quelque distance, il y a une plate-forme soutenue par des colonnes, sur laquelle monte,

quand il le veut, l'homme de la loi qui enseigne le coran, ou fait la prière. Les mosquées ont une enceinte extérieure, qui ordinairement est plantée d'arbres, et décorée d'une fontaine dont l'eau coule sans cesse. Aux dimensions près qui varient, voilà quelle est la disposition de toutes les mosquées, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le 30, nous allâmes voir les derviches tourneurs. On permet aux étrangers d'assister à leurs cérémonies. Nous fûmes introduits dans l'intérieur d'une salle assez vaste, dont le pourtour formait une espèce de galerie pour les spectateurs. Les derviches entrèrent processionnellement. Le chef commença à prier : des chants, accompagnés d'une mauvaise musique, se firent entendre de la partie supérieure de la salle. Alors les derviches se mirent à pirouetter avec un mouvement si rapide, que leur robe s'élevait presque horizontalement. Ils firent tous assaut d'agilité, et ne se retirèrent que lorsqu'ils furent épuisés de fatigue. Jamais rien de plus ridi-

cule ne provoqua le rire. Ce spectacle ne produisit cependant pas cet effet sur moi. Ce mélange de gravité et d'extravagance, chez des hommes d'une apparence respectable, qui croyaient ainsi honorer et prier la divinité, m'inspira une profonde tristesse : un sentiment de commisération s'empara de moi, comme il m'arrive toujours lorsque, dans une maison d'aliénés, je me trouve en face de la dégradation de l'intelligence humaine. Je sortis en m'étonnant des excès auxquels les hommes peuvent être conduits par la bizarrerie des conceptions de leur esprit.

Il est si fort dans le caractère humain de se livrer à des actions qui dépassent les limites de la raison, particulièrement quand des idées religieuses sont le principe de son exaltation, que la croyance des derviches tourneurs, si absurde qu'elle soit, peut encore s'expliquer. Mais, que ces malheureux, dignes au plus de pitié, soient un objet de vénération publique, voilà ce qui ne peut se comprendre. Cette vénération a beaucoup diminué : il faut qu'elle ait été bien grande autrefois, puisque ce corps

fut comblé de priviléges et d'honneurs éclatants, qu'il conserve aujourd'hui. C'est le chef des derviches tourneurs qui ceint le sabre d'Othman au sultan, lorsque celui-ci monte sur le trône, et qui joue ainsi le premier rôle dans la cérémonie solennelle qui représente le couronnement du grand-seigneur.

Avant de quitter Constantinople, je pourrais parler de l'organisation intérieure de l'empire; mais ces renseignements se trouvent partout, et chaque voyageur les a donnés. On sait que dans toutes les provinces, les pachas et, sous leurs ordres, des musselims dans les arrondissements, administrent, commandent et gouvernent sans contrôle; que, d'un autre côté, le corps des oulémas ou gens de la loi, qui consacrent leur vie à l'étude du coran, et des commentaires qui en ont été faits par des scheiks renommés pour leurs lumières et leur sainteté, fournit dans tout l'empire les hommes chargés de rendre la justice. Ce corps jouit d'une grande considération, tant par les fonctions qui lui sont attribuées, que par la

puissance de son chef, dont les actes sont quelquefois supérieurs à ceux du sultan, et vont jusqu'à légitimer la déposition du souverain.

Mais je dirai un mot sur les prétendues réformes opérées par Mahmoud. Le bruit en a retenti dans toute l'Europe, et il semblerait que ce sultan a créé un ordre de choses tout nouveau, et commencé une ère de civilisation pour la Turquie. En réalité tout ce grand ouvrage se réduit à peu près à la destruction des janissaires et à l'établissement de la milice nouvelle. La destruction des janissaires fut une chose utile, importante; elle mérite qu'on loue le sultan; mais les troupes nouvelles qui les ont remplacés sont loin de répondre aux espérances que l'on avait conçues. Pour le surplus, les réformes ne portent guère que sur des choses futiles; ce sont des changements de costumes, ou de titres. Ainsi on a déclaré une guerre opiniâtre aux turbans qui ont été proscrits. Le reis-effendi a échangé son nom contre celui de ministre des affaires étrangères : les attributions du grand-

visir ont subi quelques diminutions, et les circonscriptions de quelques provinces, des modifications. On a adopté pour l'armée un recrutement forcé; mais cette conscription, que l'arbitraire des pachas exécute souvent de la manière la plus injuste, ne fournit qu'une espèce d'hommes, que l'on a peine à reconnaître pour appartenir à cette belle race turque, qui semble avoir disparu. Un décret du sultan avait ordonné l'adjonction à chaque pacha d'un fonctionnaire, placé dans une sorte d'indépendance du pouvoir de celui-ci, et qui serait chargé de la perception des impôts: soit faute de sujets capables, soit par toute autre cause, cet ordre n'a point reçu son exécution; et l'avidité et l'injustice des pachas et des musselims n'ont jamais été pires qu'à présent. Les Turcs, aussi bien que les chrétiens, abandonnent la culture de leurs terres, parce qu'ils savent que ce ne sont pas eux qui recueilleront le fruit de leurs labeurs, et partout la population diminue ou disparaît. Quelques tyrans rebelles ont été détruits; Ali-Pacha, le célèbre oppresseur de Janina, et

ses enfants ont succombé ; mais l'anarchie règne à leur place, et le sultan n'en est ni plus riche ni plus fort. De grands timars ou fiefs, sagement gouvernés et régulièrement administrés, existaient en Asie, et, en temps de guerre, ils fournissaient à l'empire vingt mille hommes de bonne cavalerie : le sultan les a détruits, et, comme ses agents ne peuvent exercer sur la population l'autorité dont jouissaient les possesseurs des fiefs, il n'y a plus là pour lui ni revenus ni troupes, et, à la place, un désordre dévorant. Tout enfin est faiblesse, rien de vital ne se montre nulle part, partout surgissent des éléments de dissolution.

Le caractère des Turcs, dans ces derniers temps, s'est modifié d'une manière remarquable. Un sentiment d'éloignement pour un souverain qui imite les chrétiens, impose leurs usages et leurs mœurs, et qui souvent oublie les préceptes du coran, a remplacé le respect profond et religieux qu'ils portaient au sang d'Othman. Le fanatisme, ce second lien qui réunissait les Turcs, s'est calmé, et,

comme chez eux il n'y a aucune distinction sociale de castes, aucune classification procédant de la naissance, les liens une fois rompus, ou seulement relâchés, il ne reste plus que des individualités, partant plus de force réelle, plus de puissance morale. Le Turc est honnête homme, simple et vrai; mais il est orgueilleux et d'une intelligence peu étendue, et de plus il est apathique. Cette manière d'être n'a pas changé, parce qu'il n'y a aucun mobile qui agisse sur lui et le réveille. Des jouissances matérielles, qu'il demande au repos, à sa pipe, aux voluptés du Harem, composent, avec quelques prières, tout l'intérêt de sa journée. Son intelligence, naturellement médiocre, réclamerait une forte excitation pour se développer. On comprend qu'une telle existence, que viennent affadir encore le dégoût et le découragement, conduise la nation à une sorte de stupeur léthargique et d'affaissement complet. La seule chose importante qui soit résultée des changements opérés, c'est un grand adoucissement dans les mœurs : le pouvoir respecte davantage la vie des hommes; les supplices sont

plus rares, et une espèce de jugement, après l'examen d'une commission, précède presque toujours les condamnations.

Mais pour rendre plus claire la question de l'empire ottoman, tel qu'il est aujourd'hui, il faut entrer dans plus de détails et remonter aux éléments qui le composent.

Une population turque, de trois millions et demi au plus, d'individus des deux sexes et de tout âge, est répandue sur une surface immense : d'un côté, elle est intercalée ou mêlée dans une population chrétienne plus nombreuse qu'elle, et dont la soumission n'est qu'apparente et les sentiments hostiles ; de l'autre, elle domine une population arabe, qui, après l'avoir crainte et respectée longtemps, a aujourd'hui l'instinct de sa supériorité. Voilà les éléments qui constituent à présent ce que l'on appelle l'empire turc; c'est à cela qu 'on attribue encore quelque puissance.

Les Turcs ont toujours été peu nombreux, eu égard à la population des territoires où ils commandaient. Jamais ils n'ont eu qu'une puissance factice, incertaine et mal assise :

dans aucun temps les éléments de ce pouvoir n'ont eu rien d'homogène, rien qui fût complétement organisé; aussi chaque jour l'anarchie et des désordres de tous genres sont-ils venus l'attaquer dans ses fondements.

Jamais les Turcs et les chrétiens réunis n'ont formé un corps de nation; les Turcs sont demeurés constamment isolés; ils n'ont régné que par la force et la tyrannie sur les peuples soumis à leurs armes; ils conservent vis-à-vis d'eux l'attitude de la conquête, et par conséquent ils n'ont jamais cessé d'avoir l'apparence d'un pouvoir passager.

L'histoire nous présente le spectacle de conquêtes analogues à celle des Turcs; mais les résultats ont été différents, parce que la conduite des autres conquérants n'a pas été la même.

Quand les Francs, qui ne formaient d'abord qu'une tribu, furent devenus les maîtres de la Gaule, ils se convertirent à la foi chrétienne; embrassant la religion des vaincus, ils se confondirent avec eux : la féodalité vint organiser ensuite la société, combiner et réunir les in-

térêts, et les Francs furent ainsi la tête et le cœur d'un nouveau peuple.

Quand les Tartares eurent conquis la Chine, leur conduite fut à peu près la même; ils adoptèrent les mœurs et la religion des Chinois, et se mêlèrent avec le peuple qu'ils avaient soumis.

Les Turcs n'ont pas suivi des exemples si sages. Refusant d'associer à leur grandeur les populations qui dépendaient d'eux, ils les ont toujours traitées en ennemies; et, malgré leur infériorité numérique, ils n'ont cessé de faire peser sur elles tout le poids d'une autorité capricieuse et sans frein. Aucune hiérarchie sociale n'ayant jamais existé chez eux, il en résulte une égalité absolue qui est tout à la fois dans les lois et dans leurs mœurs, et cette égalité, poussée jusqu'à ses plus extrêmes limites, est loin d'être une condition de stabilité et de puissance. La famille même, premier élément de la société, n'est pas constituée en Turquie. D'un côté la pluralité des femmes, de l'autre l'achat des esclaves, espèce d'adoption, en change la nature, en diminue la con-

sistance, et lui donne un caractère tout autre que celui de la famille chez les autres peuples de l'Europe civilisée. Les Turcs, oppresseurs des chrétiens, avaient une communauté d'intérêt dans ces exactions constantes. Exercées exclusivement par eux, elles les enrichissaient et flattaient leurs passions. Aujourd'huí ils ne jouissent d'aucune protection spéciale. S'ils pillent quelquefois, ils sont pillés aussi, suivant le caprice du pouvoir : tour à tour oppresseurs et opprimés, rien ne les distingue des autres sujets du grand-seigneur ; ils partagent le sort commun, excepté que des charges particulières pèsent sur eux.

Les divers intérêts qui liaient ensemble tous les hommes de la race turque, pour n'en former qu'une seule masse, n'existant plus à présent, on se demande comment l'empire turc pourrait renaître. Les bases qui ont servi à le fonder ont disparu, et c'est en vain qu'on chercherait à faire intervenir, dans de nouvelles combinaisons, les chrétiens, qui forment la plus grande partie de la population de la Turquie d'Europe. Comment les faire concourir

aujourd'hui à sa puissance? C'était dans le temps de leurs triomphes et de leur éclat que les Turcs pouvaient tout amalgamer, opérer cette fusion devenue impossible à présent. Il reste donc deux peuples divisés ou plutôt deux peuples ennemis, dont l'un, les Turcs, n'offre, pour contenir l'autre dans la dépendance, qu'un faible réseau sans consistance, et sans force.

En Asie la population se compose, indépendamment des Turcs et des chrétiens, d'un grand nombre d'Arabes, qui professent la religion musulmane, et qui forment même la très-grande masse des habitants. Les Arabes ont compris leur force, essayé leur affranchissement, et ils marchent avec rapidité vers un perfectionnement social. Chez eux une intelligence facile accompagne une grande bonne volonté. Le prestige qui protégeait les Turcs s'est évanoui, ils sentent aujourd'hui leur supériorité. Le mouvement imprimé en Égypte et en Syrie y crée des ressources importantes et des richesses; et ces moyens de puissance ne sont pas destinés à consolider un trône,

qui avant de tomber voudrait détruire un ordre de choses déjà régulier, élevé non seulement sans son concours, mais encore contre sa volonté.

Ainsi, de tous les côtés, le sultan est environné d'obstacles insurmontables. Comment pourrait-il faire pour les surmonter? Sur quoi pourrait-il s'appuyer? Où sont les éléments de nationalité qu'il pourrait remuer et rassembler?

Quand Pierre-le-Grand entreprit de civiliser les Russes, il agissait sur une population qui formait une masse homogène; il pouvait parler à son esprit, à ses intérêts, à ses sentiments, à ses opinions : placé loin des affaires de l'Europe, n'y prenant que la part qui lui plaisait, il avait du temps devant lui pour tout organiser. En Turquie les éléments de la société sont faibles, divisés, contradictoires; comment les coordonner et les réunir pour les pousser vers un but commun, lorsque surtout on se trouve, comme le sultan, placé précisément au point de contact et de choc d'intérêts opposés,

qui chaque jour peuvent donner naissance à une crise universelle?

La création de l'empire ottoman et la puissance des Turcs furent le résultat de l'anarchie qui dévorait les peuples au milieu desquels ils se trouvaient, et qui ne purent leur opposer aucune résistance. Mais la conquête ne fut pas suivie de l'organisation, tout demeura vague et confus. Les spoliations, une guerre longtemps heureuse, parce que les circonstances se trouvaient toujours les mêmes, soutinrent leur domination; et cependant les Turcs étaient même alors peu redoutables par eux-mêmes, car leur nombre était si peu considérable, leur population si faible, que ce n'était qu'au moyen d'enfants chrétiens, enlevés de force à leurs parents, et élevés dans l'Islamisme, qu'ils pouvaient recruter leur armée. On conçoit cet état de choses maintenu par la guerre et par le mouvement; mais lorsque le calme succéda, quand tout devint stationnaire, on aurait dû reconnaître que cet empire portait en lui-même les germes d'une prompte destruction. Si depuis il a vécu

malgré cela, c'est que ses voisins étaient encore faibles et divisés, et que la jalousie des puissances chrétiennes lui assurait toujours, après des revers, une intervention salutaire. Les temps sont bien changés : les circonstances qui ont donné la vie à l'empire ottoman ne peuvent plus se représenter, et Soliman-le-Grand reviendrait sur la terre, qu'il ne serait plus redoutable à personne.

L'administration qui crée les ressources, qui en ménage l'emploi, n'existe pas en Turquie, et même ne lui est guère applicable : il faudrait des éléments, qui y manquent absolument ; des vues étendues et constantes, une volonté ferme, une masse d'individus éclairés, et le pays n'en renferme peut-être pas un seul. Tout serait à régénérer à la fois, parce que tout est soumis à l'action de l'ignorance et de la corruption. Quels que soient les désirs de Mahmoud et son instinct de civilisation, il ne lui est pas donné d'atteindre le but qu'il se propose, et qu'il n'entrevoit que d'une manière vague et confuse, et sans probablement s'en rendre bien compte. La faiblesse et

la misère de ce pays iront donc toujours en croissant. Les désordres intérieurs, que le premier événement imprévu fera naître, entraîneront la destruction d'un état, dont l'existence véritable ne consiste plus que dans une seule ville; ils le feront disparaître tout-à-fait, et raieront son nom de la liste des empires de l'Europe.

C'est déjà un démembrement qui s'est opéré, dans la création des états de Méhémet-Ali. Cet état nouveau offre un contraste remarquable avec la Turquie; et, quoique je ne sois pas arrivé encore au moment de traiter à fond ce qui le concerne, je crois devoir en dire quelque chose dès à présent. En Égypte une volonté forte, constante et énergique, s'est montrée, et n'a pas cessé d'agir dans un but utile. On peut accuser ce gouvernement d'être avide et fiscal, et de dépouiller les peuples; mais le rôle qu'il a entrepris de jouer nécessite de grandes dépenses. Comment pourrait-il autrement se procurer l'argent dont il a besoin? Je ne traite ici, ni la question de justice, ni la question philanthropique : je ne m'occupe

que de ce qu'elle a de réel, de positif et de politique.

Méhémet-Ali a fait trois choses immenses. Il a établi l'ordre et l'obéissance, et une police parfaite, dans les vastes pays soumis à sa domination. Son nom est respecté, et l'opinion qu'il a su donner de lui est telle que la pensée de lui désobéir n'entre aujourd'hui dans l'esprit de personne, de ceux-là même qui étaient le plus habitués à la rébellion et à l'indépendance. Voilà le premier fondement d'un ordre régulier; car, pour parvenir à civiliser des barbares, il faut commencer par les discipliner.

La seconde chose qu'a faite Méhémet-Ali a été de changer complétement la culture en Égypte. Il a substitué à ces cultures vulgaires, dont les succès surabondent partout, et dont les produits offrent un faible bénéfice, des cultures précieuses, qui donnent des récoltes de la plus grande valeur. Si les améliorations qu'il a entreprises, et les travaux qu'il a fait commencer, arrivent à un bon résultat, ses revenus, déjà sept ou huit fois plus grands que ceux que l'Égypte donnait à l'armée française,

lorsqu'elle occupait ce pays, seront encore accrus. D'un autre côté, des manufactures, appropriées aux circonstances naturelles, se sont élevées et prospèrent; elles pourvoient aux besoins du gouvernement et de la population, et leurs produits peuvent paraître avec de grands avantages sur les marchés de l'Europe. Ainsi des richesses se créent partout en Égypte et par tous les moyens. Je sais bien que cette richesse n'est pas au profit du peuple égyptien, qu'elle est toute pour le pacha; mais elle tourne en même temps au profit de la puissance politique de l'Égypte, de sa création en état indépendant, et du développement de l'ordre moral parmi la population arabe, qui se sent de la propension à devenir une nation. Et quand les besoins de Méhémet-Ali seront satisfaits; quand l'étendue et la nouveauté de ses entreprises n'exigeront plus les immenses dépenses auxquelles il est forcé aujourd'hui, qu'il fasse alors participer les producteurs à ses bénéfices, qu'il augmente le prix des denrées, qu'il leur achète exclusivement, tout le monde y trouvera son compte :

le peuple aura de l'aisance et du bien-être, il s'attachera à son gouvernement, et le gouvernement possédera encore suffisamment de richesses pour maintenir ce qu'il aura créé.

Ce que Méhémet-Ali a fait encore de très-remarquable, c'est d'avoir créé une puissance effective. Il a une armée, dont la formation a présenté de très-grandes difficultés. On sait la répugnance extrême qu'ont les Orientaux pour un service militaire régulier, et leurs préjugés à cet égard; mais il les a surmontés, parce qu'il s'y est bien pris, et qu'il a passé par les intermédiaires qui devaient lui assurer le succès. Il a déjà obtenu des résultats satisfaisants, il est en voie de les augmenter et de les améliorer. Des écoles nombreuses lui forment des officiers de toute arme, et sa confiance dans un homme capable, qui est la pierre fondamentale de l'édifice, lui garantit que dans très-peu d'années son armée méritera d'être comparée aux armées de l'Europe. Il a une marine aussi forte que le comportent ses moyens, l'exigence de ses besoins et l'ennemi qu'il a à combattre, et cette marine créée

si récemment, avec des éléments si peu favorables, et dans des circonstances naturelles si difficiles, manœuvre déjà avec régularité, est bien tenue, et semble promettre les meilleurs services.

Méhémet-Ali a donc jeté les bases d'une puissance durable, car son gouvernement a cette force intérieure, cette volonté énergique qui maintient l'ordre, fait naître les ressources, établit la vie, l'unité, et des moyens d'action extérieure qui protègent, font respecter les états, et sont les garanties de leur indépendance. Il a agi sur une population homogène et compacte, susceptible de perfectionnement, et remplie d'intelligence; remarquable par son amour-propre et une grande disposition à l'enthousiasme; mobile, quoique laborieuse, sobre et robuste; facile à contenter, disposée à l'obéissance, et propre à prendre toutes les formes qu'on veut lui donner, à recevoir toutes les impressions, et par conséquent à servir les intérêts du pouvoir et à entrer dans toutes les combinaisons qu'il lui convient d'adopter. Avec de tels éléments on crée un

état, une puissance, et l'on marche à grands pas dans la route que l'on s'est ouverte, pour peu que les circonstances soient favorables. La population chrétienne, qui existe en Syrie, est dans des conditions favorables au pouvoir nouveau. Elle est rassemblée dans le même canton, disciplinée, assez forte pour pouvoir le servir utilement, pas assez pour rêver l'indépendance, et elle redoute le gouvernement turc. En ménageant ses intérêts on peut la faire entrer dans l'état arabe comme un des éléments de sa force.

En opposition au tableau que je viens de tracer de l'avenir qui semble promis aux créations de Méhémet-Ali, on peut assurer que si la puissance qu'il fonde venait à disparaître en Égypte et en Syrie, et que l'autorité directe du sultan s'y rétablît, à l'instant même tous les progrès qui ont eu lieu, tout ce qui a été fait d'utile serait anéanti; toutes les améliorations seraient abandonnées, et la confusion renaîtrait en même temps que l'anarchie; le pays retomberait dans un état pire que le point d'où il est parti, et le sultan n'obtien-

drait de ce changement aucune augmentation de puissance : ce serait seulement quelques provinces de plus livrées à la pauvreté et au brigandage. Pour que les ressources d'un pays, riche par lui-même, tournent au profit du gouvernement, il faut que l'autorité y maintienne la paix, et que les ressources soient exploitées avec suite et méthode.

En un mot, ou l'autorité nouvelle se consolidera, et elle n'est pas favorable au sultan, qui est son ennemi et qui voudrait la détruire; ou elle s'écroulera, et les sources de richesse et de puissance qui se montrent aujourd'hui tariront et seront perdues pour lui. Ainsi, d'aucune manière, les provinces du midi ne peuvent servir à la résurrection de l'empire ottoman; et nous avons vu que ses possessions d'Europe ne lui promettent pas plus d'appui. L'empire ottoman est donc en réalité réduit à la ville de Constantinople et aux provinces qui l'entourent immédiatement, où la population turque est le plus agglomérée.

Cela posé, et cette vérité démontrée, on se

demande si un tel état a des éléments d'indépendance, et s'il peut être considéré comme une puissance? On tombera sans doute d'accord que non. Quelle est la conséquence à tirer de ce fait? C'est que le grand-seigneur ne peut exister que par la protection des autres, et qu'il doit indispensablement se lier, d'une manière intime et absolue, avec un des deux systèmes qui divisent l'Europe aujourd'hui. Tout se résout pour lui dans le choix du maître qu'il se donnera.

D'un côté est la Russie; de l'autre sont les puissances maritimes, auxquelles j'ajouterai l'Autriche, et que je nommerai l'alliance de l'Occident de l'Europe. Leurs intérêts sont en opposition, et par la manière dont on les a envisagés jusqu'ici ils semblent inconciliables.

Il faut, pour éclaircir la question, examiner sur quelle base les droits et les prétentions de chacun sont fondés, quelles sont les causes qui assurent la suprématie à l'un des deux partis, quel est le véritable état de choses. Il faut en outre apprécier aussi quelle est la pro-

tection qui, avec une égale efficacité, présente le moins d'inconvénients pour la Porte, et par conséquent lui convient davantage. Enfin quelle est en résultat la tutelle la moins dure pour elle. Une fois ces faits reconnus, l'alliance à laquelle le sultan doit tenir ne peut plus être un sujet de doute.

La différence qu'il y a pour la Porte, entre la protection de la Russie, et celle des trois puissances que j'appelle l'alliance, c'est que la première y commande naturellement par son influence; que cette influence lui suffit tant que la paix dure, ou qu'une révolution ne vient pas bouleverser Constantinople, et que la Porte sait que le jour où de nouvelles circonstances rendraient nécessaire qu'elle eût des forces effectives sur les lieux, la Russie a les moyens de les y conduire rapidement, sans que rien puisse l'empêcher. Pour que la protection de l'alliance soit efficace, au contraire, il faut que l'occupation soit constante, qu'elle ne soit jamais interrompue; car, au moment même où elle cesserait, les

Russes pourraient intervenir pour empêcher qu'elle se renouvelât.

Sébastopol est un des plus magnifiques ports du monde. La Russie y entretient une escadre de douze vaisseaux de ligne, parfaitement armée, équipée, et toute prête à mettre à la voile. Cette escadre peut recevoir tel accroissement que la politique exigerait. Une division d'armée est cantonnée à portée : en deux jours cette division peut être embarquée, et trois jours après rendue à Constantinople; car il n'y a, de Sébastopol au Bosphore, que cent quatre-vingts milles, et les vents du nord qui règnent constamment, ainsi que les courants sortant de la mer Noire, lui donnent la certitude d'arriver toujours promptement et sûrement. Ainsi donc, aux premiers troubles qui auraient lieu à Constantinople, à la première crainte d'une entreprise faite par les flottes de France et d'Angleterre, l'escadre russe franchirait le Bosphore avec douze mille hommes de troupes de terre, et irait prendre la position que les circonstances commanderaient; tandis qu'un corps d'armée, qui est

constamment réuni dans la Russie méridionale, et fort de soixante mille hommes, se porterait sur les bords du Danube, franchirait ce fleuve, et se rendrait sans embarras, à marche d'étapes, au-delà du Balkan. Ce corps se placerait à Andrinople, et serait à même de se porter partout où il serait jugé utile. Tout cela serait fait si vite et si facilement, qu'on ne serait informé à Paris et à Londres du départ, que par l'arrivée, ou par une marche déjà avancée des troupes; et du projet que par l'exécution : exécution dont pas une seule chance ne contrarierait et ne mettrait en doute le succès.

Si, en opposition à ce projet, on suppose que c'est l'alliance qui veut agir, on doit calculer et apprécier quel temps il lui faut pour préparer ses moyens, quel temps pour les combiner et exécuter ses projets; combien de circonstances favorables doivent en outre les seconder pour en amener la réussite : l'éloignement de nos ports et la longueur de la navigation; les vents et les courants contraires, si puissants dans ces parages, qu'ils mettent

souvent des obstacles insurmontables à la navigation, dans la direction qu'il faudrait suivre ; les bruits qui annonceraient et précéderaient cette expédition, et qui d'avance retentiraient en Russie, etc., etc. On comprend qu'avec de pareilles conditions toute surprise est impossible; qu'instruits même fort tard, des projets hostiles formés sur Constantinople, les Russes auraient toujours bien plus de temps qu'il ne leur en faut pour prévenir et pour déjouer tous les calculs qui auraient été faits contre eux.

Il est certain en outre que cette entreprise, qui n'aurait jamais que de faiblés probabilités de succès, serait tout-à-fait impossible sans le concours du sultan. Mais comment imaginer qu'il se jetterait volontairement dans des combinaisons inextricables et dont le résultat le plus sûr serait de lui faire perdre le peu qui lui reste, une apparence de pouvoir, et une sorte de liberté municipale, seule grandeur et seule puissance auxquelles il puisse raisonnablement prétendre aujourd'hui?

En effet, si une escadre alliée paraissait

subitement devant Constantinople et qu'elle eût, comme on doit le présumer, des troupes à bord pour occuper les forts maritimes des Dardanelles et du Bosphore, chose indipensable à sa sûreté, la politique de la Russie serait sans doute en défaut, ses intérêts seraient compromis; mais qu'arriverait-il alors? A l'instant une guerre opiniâtre éclaterait; la Turquie en serait le théâtre, et finirait par en être la victime, quelle qu'en fût l'issue.

Il était donc dans la raison, comme dans les principes d'une sage conduite, de la part du grand-seigneur, d'envisager à quelle condition il pouvait rester paisiblement sur le trône, et de reconnaître que c'était de se lier intimement à la Russie, et de s'unir d'intérêt avec elle, en se mettant de bonne foi et sincèrement sous sa protection, et en servant constamment sa politique. Cette mesure était la seule que le sultan eût à prendre pour conserver encore une ombre de souveraineté. Et cette conduite est d'autant plus dans la nature des choses qu'elle est en harmonie avec les besoins de la Russie, auxquels elle suffit, et

qu'elle cadre certainement avec les désirs et les intérêts bien entendus de ce gouvernement. L'empereur de Russie est trop sage pour ne pas souhaiter sincèrement le maintien de ce qui existe à présent à Constantinople. Il le préfère, j'en ai la conviction intime, de beaucoup à la possession de cette ville. Qu'a-t-il en vue et quel est l'objet de ses efforts? C'est de jouir librement d'un passage maritime, qui lui est nécessaire, et il aime mieux le devoir à son influence qu'à une autorité directe; attendu qu'il possède les avantages qu'il ambitionne légitimement, sans avoir à supporter les inconvénients qu'une occupation entraînerait après elle. Il n'alarme pas l'Europe par son ambition, il respecte des droits reconnus, il maintient ce qui est debout, il est fidèle allié, et cependant il atteint son but.

La possession prématurée de Constantinople serait même, sous les rapports de la prospérité intérieure, funeste à la Russie méridionale, en arrêtant le développement des richesses qui s'y créent aujourd'hui, parce qu'elle appellerait ailleurs les capitaux et la population

qui se fixe à leur suite ; et ces pays si susceptibles de grandes améliorations, et qui peuvent recevoir une nombreuse population, seraient condamnés à rester éternellement des déserts.

Un souverain dont l'empire a une surface égale à la septième partie de tous les continents du globe, n'a pas besoin d'en augmenter l'étendue.

Un souverain qui tient sous son sceptre soixante millions de sujets ne doit pas attacher de prix à en accroître le nombre. Ce ne sont donc pas de nouvelles provinces ni de nouveaux sujets que l'empereur de Russie veut acquérir ; c'est une libre navigation qu'il lui faut : un empire qui a des côtes étendues ne peut s'en passer. Et là où un mouvement est imprimé, là où une culture immense se déploie chaque jour davantage et amène des produits toujours croissants, là où les habitants se multiplient, et où se créent des intérêts nouveaux ; là enfin où tout est jeunesse, avenir, progrès et véritable progrès, il faut, pour assurer un développement constant, des facilités de commerce et d'échange qui correspondent

à ces efforts intérieurs et complètent leurs succès.

Un souverain qui a une marine formidable dans une mer intérieure, ne peut pas volontairement s'y laisser enfermer, et exclure du droit de parcourir les autres mers du globe, et de prendre sa part de ce bien que la providence a départi en commun à la race humaine. Il ne peut consentir à se voir privé de cette concurrence universelle, et doit briser, s'il en a les moyens, les portes que l'on prétend fermer sur lui. Or, ici, ce pouvoir est dans ses facultés : le jour où on lui dispute le passage, il s'en empare et le possède en son nom; et le jour où il le possède et où il veut le garder, personne ne peut le forcer à l'abandonner.

On conviendra après cela qu'il est dans l'intérêt du sultan de se concilier ce pouvoir, qui peut si facilement le renverser, mais qui n'y trouve pas d'avantage; et l'on sentira qu'il doit surtout se garder de le combattre, parce que le résultat de cette lutte serait, ou sa ruine immédiate, ou l'obligation de se jeter dans les bras d'autres puissances, dont la protection

serait moins efficace, ne serait pas plus douce, et lui laisserait encore moins de liberté, car elle en perdrait jusqu'à l'apparence.

Si les passages du Bosphore et de l'Hellespont avaient une ou deux lieues de largeur, il est très-probable que peu de personnes en Russie penseraient à la conquête de Constantinople. Mais des passages tellement étroits que l'on peut les considérer comme des portes, et qui ferment toute une mer, arrêtent au moindre caprice toute la prospérité d'un grand empire, et tiennent captives des escadres et des flottes; ce sont des conditions auxquelles un souverain ne peut se soumettre de plein gré, et il n'y a aucun effort qu'il ne doive faire pour prévenir une semblable dépendance, ou s'en affranchir s'il y était tombé.

J'ai démontré que les Russes peuvent toujours, avec la plus grande facilité, se rendre à Constantinople : j'ai fait remarquer que l'on doit supposer que ce sera non seulement du consentement du sultan, mais encore d'après sa demande et sur son invitation. Je vais prouver maintenant que cette occupation, une fois

effectués, si les combinaisons de la politique n'y font pas renoncer volontairement, l'alliance la plus intime entre la France, l'Angleterre et l'Autriche, et les efforts les plus énergiques de ces trois puissances, ne peuvent pas avoir pour résultat de forcer les Russes à évacuer la position qu'ils auraient prise sur les Dardanelles.

Voici comment j'établis la question, et l'hypothèse du système qui serait suivi par les Russes.

Un corps d'armée, réuni aux troupes venant de Crimée, serait employé à cette occupation; et l'on peut établir que ces forces s'élèveraient au moins à soixante mille hommes.

Je les suppose réparties de la manière suivante. Dix mille hommes seraient placés aux Dardanelles. On y construirait une place équivalente à cinq ou six bastions, qui serait soutenue par deux forts, l'un situé à l'extrémité du plateau que l'on nomme Maltipi, et l'autre sur la hauteur qui commande les batteries de Nagara. Trois forts, placés en amphithéâtre sur la côte d'Europe, mettraient ses batteries à l'abri de toute entreprise du côté de terre. Dix mille

hommes seraient campés sur les hauteurs de Constantinople, qu'ils maintiendraient dans l'obéissance, tandis que quelques vaisseaux de ligne seraient mouillés dans le port.

Le reste de l'armée, c'est-à-dire quarante mille hommes seraient campés à Andrinople, et un camp retranché à la manière des fortifications de Lintz, c'est-à-dire un système de tours, occuperait un grand espace, embrassant les rivières qui s'y réunissent, et dont les eaux vont grossir la Maritza. Dix-huit ou vingt tours rendraient ce poste inattaquable : une armée de trente à quarante mille hommes, qui l'occuperait, ne pourrait pas y être renfermée et elle tiendrait en échec une armée de quatre-vingt mille hommes, qui n'oserait jamais s'avancer, en la laissant derrière elle. Pour compléter le système, j'imagine que quatre-vingt mille Russes seraient rassemblés en Moldavie et en Valachie, et que leur avant-garde serait sur le bord du Danube, prête à franchir ce fleuve; enfin que la grande armée russe serait rassemblée entre Varsovie et Cracovie, prête à passer la Vistule.

Dans un système semblable je demande ce que pourrait faire l'alliance pour forcer les Russes à évacuer Constantinople? Une armée française et anglaise s'embarquera-t-elle pour venir débarquer aux Dardanelles? mais on sait quels sont les préparatifs et les dépenses immenses qu'exige une expédition de cette nature; quelque effort que l'on fasse, quelles que soient les sommes que l'on y sacrifie, il y a une limite assez restreinte dans le nombre des soldats que l'on peut y employer. Trente ou quarante mille hommes, c'est le maximum que l'on peut atteindre : et encore ces trente ou quarante mille hommes ne sont équipés et organisés que d'une manière incomplète pour faire la guerre; ils ont une très-faible cavalerie parce que les chevaux sont difficiles à transporter, en grand nombre et aussi loin; il en est de même des attelages de l'artillerie, et l'artillerie de campagne n'est nullement en proportion avec les besoins et les usages de la grande guerre. Enfin cette armée embarquée à grands frais arrive lentement : sa marche connue, l'arrivée est prévue; elle vient pour attaquer en

débarquant une armée en position, munie de tout ce qu'il lui faut, et dont la force peut être augmentée à volonté. Il y aurait de la démence à se livrer à une telle entreprise, car on ne voit pas comment on pourrait raisonnablement espérer de réussir, et on doit supposer qu'on ne la tenterait pas.

De la part de la France et de l'Angleterre il n'y aurait donc que des escadres seules qui seraient destinées à agir? Mais alors tout se réduit à des blocus : car, comme l'escadre russe resterait sans doute à l'ancre, sous les forts des Dardanelles, elle serait inattaquable, et cependant menaçante puisqu'elle pourrait toujours sortir, si elle y trouvait de l'avantage, sans être jamais forcée à combattre contre sa volonté. L'alliance serait alors obligée d'entretenir à grands frais une escadre très-nombreuse, loin de chez elle, sans espoir d'y trouver d'autre avantage que d'empêcher celle de l'ennemi de sortir.

Ce serait donc aux Autrichiens à agir; mais comment pourraient-ils le faire avec sécurité? Une armée autrichienne entre en Ser-

vie, elle passe le Balkan et trouve au revers méridional le camp retranché d'Andrinople, qui l'arrête et suspend son offensive. Et, pendant qu'elle manœuvre, l'armée de Valachie passe le Danube, vient la prendre à revers pour la forcer à rétrograder. Dira-t-on qu'une seconde armée autrichienne se rassemblera en Transylvanie et s'opposera à la marche offensive de l'armée russe de Valachie, soit en l'attaquant d'une manière directe, soit en se plaçant sur son flanc ou sur ses derrières? mais la masse des troupes russes, rassemblées sur la Vistule, oblige, en raison de sa position avancée, la plus grande partie des forces autrichiennes à rester en présence pour couvrir le cœur de la monarchie et même la capitale, et empêche de faire un détachement important. Il est donc probable que le simple placement des forces russes, tel que je l'ai indiqué, neutraliserait l'offensive autrichienne, suspendrait les opérations de cette armée, que tout resterait en repos, et que les Russes conserveraient sans contestation Constantinople et les Dardanelles. C'était l'objet de la question.

Il faudrait alors que l'armée française intervînt, et qu'elle s'unît à l'armée autrichienne pour combattre l'armée russe en Pologne. Mais c'est une combinaison, qui, si militairement parlant, et dans l'hypothèse donnée, elle pouvait être une bonne opération, n'est cependant guère exécutable, sous d'autres rapports, qu'il est superflu de développer. Je crois donc que l'on peu la faire disparaître des calculs. Et remarquons bien qu'au besoin l'armée russe de Pologne pourrait être affaiblie sans grand inconvénient, car elle n'est pas nécessaire pour couvrir les capitales de la Russie. La distance où elles se trouvent de la frontière suffit pour les mettre en sûreté, et cette armée de Pologne est purement et constamment offensive. Si elle a des ennemis trop nombreux devant elle, elle peut même en s'éloignant menacer toujours, car elle reviendra sur ses pas et entrera en Autriche, si les événements de la guerre lui en donnent la possibilité.

Je ne me dissimule pas que tous les avantages militaires que je viens de développer, en

faveur des Russes, sont particulièrement une affaire du premier occupant : que, si l'on retourne la question, on verra que l'avantage des Russes disparaît en grande partie. En effet, si une flotte française et anglaise, passe le détroit des Dardanelles, et arrive à Constantinople ; si en même temps un corps de cinquante mille hommes de l'alliance, autrichien ou français, vient prendre position à Andrinople, et y établir le camp retranché dont j'ai parlé, alors les Russes ont d'immenses difficultés à vaincre pour enlever ces positions à leurs ennemis ; dès ce moment leur escadre rentre à Sébastopol et n'en sort plus, et s'ils dirigent une armée sur les Balkans, cette armée est soumise à tous les dangers que lui ferait courir une armée autrichienne qui déboucherait, soit de la Transylvanie, et entrerait en Bessarabie, soit de la Hongrie pour marcher en Servie, et prendre à revers l'armée russe qui serait en Bulgarie. Il est vrai que dans ce cas le mouvement offensif de la part des Russes serait sans doute précédé de l'entrée en Transylvanie d'une grande armée,

qui, prenant position dans cette principauté, couvrirait le corps qui marcherait sur Constantinople. Ainsi cette opération des Russes deviendrait difficile : mais, à la rigueur, elle pourrait être exécutée ; tandis que, dans la combinaison opposée, il y a une impossibilité absolue, à cause de la proximité de Vienne, à moins que de faire intervenir contre la Russie, non seulement les flottes de la France et de l'Angleterre, et l'armée autrichienne, mais encore une grande armée française, et peut-être l'armée prussienne, dont le concours aurait évidemment une influence assez grande sur les combinaisons militaires, et les modifierait. Mais on connaît assez quelles sont les exigences qu'impose à la Prusse la configuration de son territoire, et les tendances naturelles de sa politique, qui peut-être lui feraient prendre une route opposée.

Il y a aussi une considération importante à mettre en ligne de compte en faveur de la Russie ; c'est que, pour que les flottes et les armées de l'alliance agissent simultanément, il faut un concours parfait entre les trois

puissances qui sont appelées à la former, tandis que pour la Russie, qui fournit et les armées et les escadres, il ne faut que la volonté d'un seul homme; et puis cette seconde considération, non moins grave, c'est que la priorité est d'un intérêt immense dans cette question militaire, et que la possession la décide à peu près.

Tout est en faveur de la Russie, je le répète en peu de mots: elle a pour elle la politique du sultan, la proximité, les vents, les courants, ce qui résulte de la nature des choses; et ses compétiteurs, privés de tous ces avantages, sont obligés au contraire de les combattre.

Il faut donc que l'Europe s'accoutume dès à présent à l'idée que la Russie doit posséder une influence décidée à Constantinople, et qu'on ne peut la contrebalancer: qu'elle occuperait cette ville, sans qu'on pût l'empêcher, si ses intérêts le lui commandaient; et que, si cela arrive jamais, c'est qu'elle y sera forcée, mais qu'elle en différera le moment autant qu'elle le pourra. Que, si un jour il en est ainsi, il sera de la prudence de renoncer à

l'idée de la combattre sur un terrain où les circonstances naturelles lui donnent de si grands avantages, et qu'il faudra alors trouver dans les combinaisons de la politique le moyen de concilier les intérêts de la sûreté de l'Europe avec ceux de la sécurité de la navigation de la Russie. Les politiques habiles doivent d'avance chercher la solution de ce problème : je ne l'entreprendrai pas ici, cette immense question m'entraînerait trop loin.

Une chose d'une bien haute importance s'est passée il y a quatre ans à Constantinople : c'est l'arrivée des troupes russes, qui ont sauvé le trône du grand-seigneur, leur séjour momentané, et leur départ le jour même où elles n'ont plus été nécessaires. Il est difficile de calculer l'effet d'opinion que cet événement a produit. Il a accoutumé les Turcs à la présence des Russes. Un monument (1) rappelle

(1) L'inscription suivante, en langue turque, a été rédigée par Pertew-Effendi, ministre de l'intérieur, et gravée sur le rocher :

« Cette plaine a donné une courte hospitalité à l'armée » russe. Que cette pierre monumentale en perpétue le sou-

à la mémoire des peuples, comme à l'esprit du sultan, le service qui lui a été rendu. Le grand-seigneur était sur le bord d'un abîme, le temps pressait, la catastrophe était certaine; aucune puissance, hors la Russie, ne pouvait l'empêcher. Le sultan a appelé cette puissance à son secours, et elle est arrivée à l'instant même. Dès ce moment tout danger a disparu pour lui. Aussitôt la crise passée, l'escadre et l'armée russe sont rentrées en Crimée, sans que la Russie ait fait acheter par aucun sacrifice le service qui avait été rendu. Grande et habile politique, qui a déjà porté ses fruits, puisqu'elle a disposé à la confiance, démontré l'efficacité des secours, leur promptitude, leur désintéressement relatif, et donné au sultan une sécurité personnelle que le terrain toujours mouvant de Constantinople n'est pas fait pour inspirer à ceux qui y règnent. Les préjugés religieux s'effacent, les

» venir! Puisse l'alliance des deux cours demeurer aussi
» ferme et aussi solide! Puisse cet événement être à jamais
» célèbre dans les annales de l'amitié! »

haines farouches des Turcs s'éteignent, et cette protection avouée, reçue et promise, est sans doute regardée par celui qui la reçoit comme un droit, dont il usera dans toutes les occasions où cela deviendra nécessaire; et les conditions en seront remplies de tous les côtés, car chacun y trouvera son compte.

J'ajouterai encore que, de tous les dangers qui menacent le pouvoir du sultan, le plus imminent à mes yeux, c'est une révolution provoquée par le mécontentement des peuples. Elle peut éclater, comme toutes les révolutions, à la première occasion fortuite qui naîtra d'un caprice de la fortune. Les embarras d'argent doivent être mis en première ligne parmi les causes secondes, et ils peuvent chaque jour se faire sentir. Un retard dans le paiement des troupes nouvelles peut tout bouleverser; car ces troupes, qui sont impuissantes pour défendre l'état, sont merveilleusement capables de renverser le trône. Une difficulté de solde les a déjà une fois agitées; il a fallu que le gouvernement revînt sur sa décision pour les calmer. Elles connais-

sent parfaitement leur force à cet égard, et quand elles s'abandonneront aux suggestions des factieux, ou à des sentiments hostiles, que la moindre circonstance peut développer chez elles, elles détruiront tout sans obstacle, parce que le sultan, abandonné par l'opinion, ne sera soutenu par personne. C'est ce qu'il sent, et ce qui donne un prix immense, pour lui, aux secours de Crimée, sur lesquels il peut toujours compter; et on comprend que, pénétré de l'idée de cette utilité, il ne fera rien pour en compromettre l'efficacité.

L'avenir est presque toujours caché aux hommes, et j'ignore le temps que restera encore debout cet empire d'une ville; mais si, comme on doit le craindre, une révolution intérieure vient renverser ce qui existe aujourd'hui, il sera indispensable d'établir un nouvel ordre de choses, et c'est sur cet objet qu'il est bon d'asseoir d'avance ses idées.

Il y a aussi une circonstance qui peut précipiter la chute de l'empire turc, c'est le concours imprudent et l'arrivée intempestive de prétendus amis, qui, sous le prétexte de le se-

courir et d'assurer une indépendance qui est devenue impossible, y amèneront la guerre, feront naître infailliblement les événements que l'on redoute, et hâteront une catastrophe que l'on voudrait prévenir, et que l'on ne pourra éviter (1).

(1) J'ai cité, en parlant de mon séjour à Constantinople, l'événement de la déposition du sultan Sélim, que Mustapha-Baraïctar entreprit de replacer sur le trône; et j'ai indiqué très-sommairement les rapports que j'ai eus avec différents chefs turcs.

Ç'aurait été m'écarter du sujet de mon livre que de retracer l'histoire de ce temps de ma vie; mais j'ai pensé que l'on pourrait lire avec quelque intérêt des documents qui donneront des détails sur cette révolution, et feront connaître la politique du gouvernement français à cette époque.

C'était en 1807. J'étais alors général en chef de l'armée de Dalmatie. L'empereur, qui avait besoin de susciter des ennemis à l'Angleterre et à la Russie (il entrait en campagne contre cette dernière puissance), avait formé une étroite alliance avec la Turquie, et déterminé cet état à déclarer la guerre aux Russes. Il pensait à me confier le commandement d'une armée de vingt-cinq mille hommes, qui serait chargée d'agir conjointement avec les Turcs, et ne regardait pas comme chimérique que nous pussions porter la guerre sur l'Indus : en attendant il me donnait l'ordre de fournir au grand-seigneur tous les secours qu'il pourrait me demander en approvisionnements, poudre,

canons, etc., et principalement des officiers d'artillerie et du génie, et même plus tard de lui envoyer quelques troupes de ces armes. De là mes relations avec plusieurs pachas, et entre autres Mustapha-Baraïctar, séraskier du Danube (général en chef de l'armée turque), Ali-Pacha et Cosrew.

Cependant les Turcs voyaient avec un extrême mécontentement l'amitié et la confiance que le sultan Sélim accordait aux Français, et ses efforts pour introduire quelque civilisation dans le pays. Une intrigue de sérail exploita cet aveugle fanatisme. Nous venions à peine d'empêcher Constantinople de tomber aux mains des Anglais, qu'une révolte des janissaires, jaloux de la formation des nouvelles troupes régulières créées par le sultan, éclata tout à coup. Sélim dut descendre du trône, et céder la place à Mustapha, son oncle.

On ignorait d'abord quelles seraient les dispositions du nouveau souverain à l'égard de la France, et nos envois de secours furent suspendus. Mustapha cependant continua la politique de Sélim; mais bientôt la paix de Tilsitt vint changer celle de Napoléon. Il s'unissait à la Russie, et, après avoir recommandé à mes méditations l'étude d'un plan de campagne en faveur des Turcs, il m'ordonna de calculer les moyens les plus faciles d'attaquer la Turquie dans quelques-unes de ses provinces, et de s'en emparer.

On trouvera à la fin du volume les pièces historiques qui se rapportent aux faits dont je viens de faire le récit abrégé.

ASIE-MINEURE. — SYRIE.

Le 30 juillet au soir, je quittai Constantinople, après avoir nolisé un bâtiment pour me conduire à Smyrne, sur la côte de Syrie, et à Alexandrie. Pendant que ce bâtiment se préparait au départ, je me mis en route pour faire une course en Bithynie et au mont Olympe, donnant au vaisseau rendez-vous aux îles des Princes.

Une mer calme et tranquille, et le temps le plus serein, nous favorisèrent, et le lendemain

matin nous arrivâmes à Moudiana, petite ville, ou plutôt village, situé à l'entrée du golfe, et qui lui donne son nom. C'est à peu de distance que s'élevait autrefois cette belle ville de Nicée, célèbre par les deux conciles qui y furent tenus, par le siége mémorable qu'en firent les premiers croisés, et par la déloyauté de l'empereur grec, Alexis Comnène, qui leur enleva le prix de leurs travaux, au moment où ils allaient le recevoir. Nicée devint plus tard la capitale de l'empire grec, pendant la durée de l'empire latin de Constantinople; elle était située sur le lac Ascanius, au milieu du pays le plus riant et le plus fertile. Elle n'existe plus aujourd'hui. A quelques lieues plus loin, au fond d'un golfe voisin, se trouvait la ville de Nicomédie, dont on voit encore quelques ruines : toute cette côte était anciennement chargée de population; aujourd'hui Moudiana, qui est l'échelle de Broussa, et le village de Ghio, l'ancien Gemlik, où l'on construit des vaisseaux, sont presque les seuls lieux qui soient habités.

Après avoir débarqué à Moudiana, et fait

une première opération hypsométrique, pour déterminer la hauteur du mont Olympe, je m'acheminai vers Broussa.

Les environs de Moudiana sont couverts de vignes et d'oliviers : ce pays est charmant, d'une fertilité extrême, et parfaitement cultivé. Toutes les parties de cette vaste presqu'île de l'Asie-Mineure sont également comblées des faveurs de la nature ; mais presque partout la population manque, et là où elle se trouve elle s'abstient le plus souvent de travailler, parce qu'elle a la triste certitude que ce ne serait pas à son profit.

Dans les environs de Broussa, il en est autrement. Soit que le voisinage de Constantinople donne un peu plus de sécurité aux populations, soit que le hasard ait voulu qu'une succession de pachas, moins avides, ait laissé ce peuple respirer, et jouir du fruit de ses travaux, on voit sur ce point autant de culture, et de bonne culture, que le comporte le petit nombre de ses habitants.

En quittant le bord de la mer, le pay ss'élève, on franchit une montagne, et l'on descend

ensuite. Les villages que l'on aperçoit sont hors de la route : ils ont bonne apparence. On passe et repasse l'Asser : c'est une rivière qui prend sa source dans un contrefort de l'Olympe ; elle coule d'abord à l'est ; revient sur elle-même, prend sa direction au sud-ouest, et se jette dans la mer de Marmara, à dix lieues plus à l'ouest que Moudiana.

On découvre Broussa d'une assez grande distance. Cette ville est située précisément au pied de l'Olympe : son aspect est magnifique ; son étendue, le nombre de ses mosquées, l'éclat et l'élévation de leurs dômes, produisent un effet très-vif sur l'esprit, et charment l'imagination. Plus on approche de Broussa et plus le pays s'embellit et s'anime ; des eaux vives et abondantes surgissent de toute part. Le mont Olympe domine ce superbe tableau et l'empreint de majesté ; la population considérable et industrieuse qui y est rassemblée lui donne de la vie, et la fertilité prodigieuse des environs immédiats de Broussa enchante le voyageur. Le roi Prusias avait raison de vouloir y

vivre dans une douce tranquillité, et d'éviter avec soin tout ce qui aurait pu compromettre la possession d'un pays aussi favorisé de la nature.

La culture des environs de Broussa présente une disposition qui me paraît mieux entendue que ce que l'on fait dans les autres pays. Broussa est une ville de fabrique d'étoffes de soie; le pays étant très-favorable à l'éducation des vers qui la produisent, on se livre en grand à cette industrie, et l'on cultive en conséquence beaucoup de mûriers. Partout où l'on cultive les mûriers, on cultive aussi autre chose dans les champs : il y a une culture basse, une culture élevée, et ce sont ordinairement les mûriers qui forment cette dernière. Cependant les récoltes ombragées sont médiocres et souvent presque nulles, attendu que les rayons du soleil sont particulièrement nécessaires pour faire arriver les fruits à leur maturité. Ici on renverse ce système : la culture supérieure donne des fruits, L'inférieure donne des feuilles, et le résultat est beaucoup meilleur, attendu que les feuilles

croissent aussi bien à l'ombre qu'au soleil. Les mûriers sont très-rapprochés les uns des autres : on les coupe constamment et on les force par là à donner beaucoup de branches, sans s'élever. Ces arbres nains produisent une quantité énorme de feuilles qui sont enlevées avec facilité. Enfin, ces mêmes champs sont plantés d'oliviers ou d'autres arbres à fruits, et en aussi grand nombre que s'il n'y avait aucune autre culture à leur pied. Cet arrangement me parut assez remarquable pour le consigner ici.

Broussa est l'ancienne Prusée. Sa population se monte à environ cent mille âmes. Il y a beaucoup de Grecs, d'Arméniens et de juifs; mais la grande majorité de la population est composée de Turcs. Ces Turcs sont de mœurs douces, ils n'ont point de fanatisme, et vivent en bonne intelligence avec les chrétiens. Les maisons sont en bois, les rues étroites et obscures, comme dans toutes les villes de l'Orient; mais elles sont décorées et rafraîchies par une multitude de belles fontaines, qui coulent constamment. De vastes et nombreux bazars

sont fournis de riches marchandises, presque toutes produites par l'industrie locale. Les étoffes de Broussa ont une grande vogue dans toute l'Europe : cette ville est, par rapport à l'empire turc, ce que celle de Lyon est par rapport à la France.

Les flancs de l'Olympe fournissent de l'eau avec abondance ; à la partie supérieure de la ville, il y a une source très-forte, qui sort de la montagne, et qui se répand dans un grand nombre de quartiers. Sa température est de treize degrés cinq dixièmes centigrades. D'autres sources plus élevées, qui viennent d'assez loin et sont amenées avec intelligence, complètent cette richesse d'eau si précieuse, et si recherchée en Orient. Aucun lieu, dans cette partie de l'Asie, n'en est aussi bien pourvu, et cette circonstance, jointe à la quantité et à la beauté des arbres qui l'environnent de toutes parts, font de Broussa un séjour délicieux.

La ville possède aussi des eaux minérales abondantes et de magnifiques bains. La puissance de ces eaux est très-grande; leur emploi

efficace, et leur réputation fort étendue. Les bains sont au nombre de quatre. Le plus grand est d'une belle architecture, revêtu de marbre et composé de plusieurs bassins. Différentes chambres, plus ou moins vastes, reçoivent un grand nombre de Turcs qui s'y réunissent; ils s'y délassent des fatigues du bain et s'y livrent à toutes les jouissances compatibles avec le repos. Ce spectacle, que reproduit chaque ville de l'Orient, rappelle un peu les bains des anciens Romains, qui étaient de vastes établissements destinés aux réunions et au plaisir. La température des eaux varie depuis quarante-deux jusqu'à quatre-vingt-quatre degrés centigrades; l'usage de prendre des bains à une haute température est tel, que je vis un homme se baigner dans un bassin, dont l'eau avait une température de soixante-dix-huit degrés, et y rester longtemps. Ayant décomposé ces eaux nous trouvâmes qu'elles contenaient du sulfate de soude, de l'argile, de la chaux, du fer et des gaz carbonique et sulfureux. Dans ces bassins, la nature a fait les premiers frais en fournissant

des eaux chaudes et actives; les hommes ont exécuté de leur côté de beaux et grands travaux pour rendre les bains d'un usage facile et agréable ; mais aucune mesure satisfaisante n'a été prise pour en déterminer et pour en régulariser l'application. L'ignorance des médecins chargés de ce soin est telle, qu'ils n'avaient aucun renseignement, ni sur la propriété, ni sur la composition, ni même sur la température des eaux. L'instinct des malades, la puissance de la nature et le hasard opèrent seuls ici les guérisons.

A peu de distance de Broussa, au village de Chirchie, se trouvent les tombeaux des deux premiers sultans de la dynastie turque.

Cette puissance, dont l'origine est incertaine et obscure, devint redoutable aussitôt que son existence eut été révélée, et qu'elle parut sur la scène du monde. Des Tartares, descendus du Caucase, avaient conquis l'Asie et fondé en 1037 la dynastie des Seljoucides, qui se divisa en trois branches : celle d'Iran ou de Perse ; celle de Kerman ou du golfe Persique ; et celle de Roume, dont les possessions com-

prenaient une grande partie de l'Asie-Mineure, et se composèrent des débris et des lambeaux de l'empire grec. Cette dernière avait pour siége la ville d'Iconium.

Gengis-Kan, descendu du Tibeth en 1206, était venu à son tour ravager l'Asie. Une tribu errante (débris des Tartares que Gengis-Kan, et plus tard son fils, avait combattus), et dont le chef se nommait Ortogul, vint s'établir dans un petit territoire, entre Alep et Césarée. Ce chef ayant acquis une grande réputation de sagesse, de fermeté et de justice, le sultan d'Iconium, Aladin, prince faible, en butte aux entreprises d'autres Tartares, l'appela près de lui, le prit à son service, et lui donna des terres sur le bord du fleuve Sangara, à quinze lieues de la mer Noire.

Toutes les forces de la tribu d'Ortogul se composaient de quatre cents tentes et quatre cents familles. C'est cette faible population qui est la souche de la nation ottomane, c'est ce lieu qui fut son berceau.

Semblables à ces grands fleuves, dont l'origine est faible, inconnue ou incertaine, et qui

étonnent bientôt par la masse des eaux qu'ils réunissent et roulent dans leur lit, les Ottomans, d'abord obscurs et peu redoutables, firent promptement écrouler les trônes chancelants qui les environnaient, et formèrent une puissance formidable, qui menaça la liberté de l'Europe. Leur puissance eut un prodigieux éclat; mais un éclat passager, parce qu'ils ne firent rien pour en assurer la durée, et pour lui donner une base stable.

Des prédictions avaient annoncé à Ortogul les destinées de sa race et sa grandeur future; la faiblesse du trône d'Iconium, et l'anarchie qui régnait dans tout l'Orient, purent sans doute l'expliquer mieux à son esprit. Osman son fils, qui lui succéda en 1300, était doué par la nature de hautes vertus, de rares talents et d'un grand courage. Les services qu'il rendit au sultan d'Iconium, les actions qui marquèrent les premiers pas de sa carrière lui donnèrent de l'importance; mais une révolte des émirs, et une invasion des Tartares, ayant renversé le trône d'Aladin et

mis fin à sa dynastie, Osman se jeta sur la Bithynie, qui lui échut en partage.

Au milieu de l'anarchie du moyen-âge, de la division des peuples et des souffrances qui les accablaient, celui qui, avec une force quelconque, se présentait pour être, tout à la fois, un maître et un protecteur, pouvait partout élever un trône.

Osman établit sa résidence à Yenissteims. Il fit des tentatives infructueuses sur Nicomédie et sur Prusée, l'une et l'autre occupées et défendues par les troupes de l'empereur grec de Constantinople. Orcan, fils d'Othman, renouvela ses attaques et s'empara de Prusée. Othman en prit possession après sa mort, car, d'après sa volonté, son corps y fut transporté par les soins de son fils; un triomphe fut ainsi uni à des cérémonies funèbres.

Orcan, qui continua son père avec gloire, agrandit ses possessions, ajouta à l'éclat de sa nation et de sa race, et choisit pour demeure cette ville, qui était la capitale de la Bithynie. Il conquit Nicée, la seconde ville de l'empire grec, et bientôt après la ville de Nicomédie.

Plus tard, il traversa l'Hellespont et parut en Europe. Il entra dans les combinaisons fugitives et variées de la politique de l'empire grec, et profita de ses divisions. Il épousa la fille de l'empereur Cantacuzène, et prépara ainsi l'influence sur l'Europe, et les conquêtes futures de sa nation.

C'est le tombeau de ces deux grands hommes, Othman et Orcan, que nous avions sous les yeux au village de Chirchie. Une mosquée d'une dimension médiocre les renferme ; les noms et les souvenirs qu'ils retracent parlent plus à l'esprit que le monument.

Les progrès de l'empire ottoman furent si rapides en Europe, que Broussa cessa d'en être la capitale, et céda peu après cette gloire à Andrinople. Aussi ces deux sultans sont-ils les seuls qui y aient leur sépulture.

Le 1er août, à cinq heures du matin, nous nous mîmes en route pour exécuter le voyage pénible, mais intéressant, du mont Olympe. La première partie du trajet se fait sur le magnifique contrefort au pied duquel Broussa est bâtie. Cette montagne est d'une végétation très-riche, et garnie d'arbres magnifiques; des sources abondantes et fraîches coulent de toute part. Les plus importantes sont maîtrisées par des travaux et dirigées sur le quartier des Arméniens, qu'elles arrosent et embellissent.

Ce sont des châtaigniers séculaires qui ombragent toute cette partie. Après eux vient la région des arbres verts; toutes les espèces s'y rencontrent. C'est la partie supérieure du contrefort que l'on a gravi : au-dessus est un plateau fort étendu ; là il n'y a plus d'arbres, mais des pâturages dont l'herbe est assez haute, mais peu épaisse.

Ces pâturages sont occupés en été par des Turcomans, peuple pasteur, qui change de résidence suivant les saisons, et va camper dans les vallées ou sur les montagnes, selon qu'elles offrent des moyens de subsistance pour leurs bestiaux. Ils tirent ainsi quelques produits de ces terres, qui restent abandonnées et incultes par le défaut de population, dans cette Asie-Mineure autrefois si peuplée, si riche et si puissante.

Les villages des Turcomans ne sont que des camps, rétablis chaque année au même endroit. Ces tribus, ou portions de tribus, logent sous des tentes faites avec du feutre, comme celles des Tartares. Un bétail nombreux forme leur richesse et les nourrit : ce bétail se

compose pour la plus grande partie de bêtes rouges d'une haute taille et d'une grande beauté. On s'étonne qu'elles puissent trouver, dans des pâturages si maigres, la subsistance qui leur est nécessaire.

Je visitai deux de ces villages, ou camps des Turcomans. La population est hospitalière, comme le sont tous les barbares ; mais elle a cependant beaucoup de propension au vol et au brigandage.

Le plateau inférieur du mont Olympe est ondulé. Il s'élève en amphithéâtre, et forme une espèce de bassin, dont la dimension, en largeur et en longueur, est de plusieurs lieues. Le pic qui le domine est le point le plus élevé d'une chaîne fort peu épaisse.

Tout ce plateau est calcaire ; il en est de même de la partie élevée et du pic. Les rochers dépouillés, les aiguilles, comme les pierres éparses répandues sur le sol, sont tous de marbre gris ou blanc.

La végétation devient toujours plus chétive, plus rare, et sous ce rapport, à pareille élévation, les Alpes présentent un tout autre aspect. On

ne voit, dans ces régions supérieures, d'autre végétation que des immortelles. Après avoir marché pendant une heure pour gravir le pic et atteindre le point le plus élevé, nous y arrivâmes à midi. C'est un cône qui n'a d'escarpement que d'un côté, et qui, dans toutes les directions, a des pentes assez rapides, mais unies et régulières.

Nous nous mîmes en mesure de faire les observations qui avaient motivé notre voyage. La plus importante de toutes, celle relative à la détermination de la hauteur de la montagne, ne put d'abord avoir lieu, à cause de quelque dérangement dans nos thermomètres hygrométriques. Étant parvenus à les remettre en état, vers trois heures, nous pûmes opérer. Nous trouvâmes que le thermomètre, à l'ébullition, marquait quatre-vingt-douze degrés quatre-dixièmes centigrades; la température de l'atmosphère était de quatorze degrés centigrades; ce qui nous donna pour l'élévation du sommet du pic, au-dessus du niveau de la mer, deux mille deux cent quarante-sept mètres.

Ce résultat se trouve parfaitement d'accord avec le principe établi que la température diminue d'un degré centigrade par cent toises d'élévation. Et en effet, ici, la température des bords de la mer, sur la Propontide, est constamment de vingt-quatre à vingt-six degrés centigrades, dans cette saison; le terme moyen est de vingt-cinq degrés. La température du pic est de quatorze degrés: différence onze degrés; ce qui correspond à onze cents toises, hauteur à peu près équivalente à deux mille deux cent quarante-sept mètres, par l'observation.

Le mont Olympe était complétement dépouillé de ses neiges; il ne s'en trouvait que dans quelques crevasses, ou à quelques expositions du nord, et les bergers que je questionnai me dirent que, dès le 10 juillet de chaque année, les neiges étaient fondues. Le mont Olympe de Bithynie n'a donc jamais eu et ne peut avoir des neiges éternelles, quoi qu'aient pu dire quelques voyageurs.

Le soir, à neuf heures, nous étions de retour à Broussa. Après y avoir vu de nouveau, le lendemain, les choses qui méritaient le plus notre attention, nous nous mîmes en route pour Moudania, où nous arrivâmes à la fin de la journée. Ma première traversée en barque et pendant la nuit, en venant de Constantinople, avait été agréable et très-heureuse : nous désirâmes retourner ainsi; mais ce court trajet faillit nous devenir funeste. Nos matelots grecs, à moitié ivres, voulant profiter d'un vent favorable, déployèrent les voiles. Ces voiles immenses ne sont destinées à servir que par

un très-beau temps, car ces bateaux, si bons marcheurs à la rame, ne sont pas assez lestés pour soutenir la voile par un temps frais. Un coup de vent survint brusquement, réveilla nos matelots qui dormaient, et nous fûmes au moment de périr. Sauvés par une espèce de miracle, nous nous dirigeâmes sur les îles des Princes, et nous y arrivâmes de bonne heure dans la matinée du 4. Ces îles ont été nommées ainsi parce qu'elles étaient, du temps de l'empire grec, un lieu d'exil pour les princes.

Ce fut d'abord à l'île de Halski, que nous descendîmes. Nous visitâmes deux monastères qui autrefois étaient célèbres. L'un a une église très-riche et très-ornée; mais il n'est plus habité que par deux moines. L'autre, la Pagania, n'a plus de religieux, et a été converti en une maison d'éducation, qui renferme cinquante enfants. Je ne pus pénétrer dans l'intérieur, attendu qu'on s'y était enfermé, à cause de la peste qui régnait à Constantinople. Il me parut, d'après les réponses faites à mes questions, que l'instruction donnée dans cette maison est assez bien entendue et s'ap-

puie sur des bases assez larges. Ce sont des fils des Grecs les plus considérables de Constantinople, qui s'y trouvent réunis. Le gouvernement turc vient d'établir, au pied de la montagne, une école pour le service de la marine. Le bâtiment est très-beau et très-bien situé. Cet établissement étant tout-à-fait dans l'enfance, je crus superflu de le visiter. Je me rendis ensuite à l'île des Princes, proprement dite, pour y attendre le bâtiment que j'avais nolisé, et qui, le lendemain au soir, vint nous joindre et nous recevoir à son bord. C'était un brick très-anciennement construit à Raguse, commandé par un capitaine et un second de cette ville, et naviguant sous le pavillon russe : il se nommait *La Célestine*.

Il serait difficile de décrire la vue dont on jouit de l'île dite des Princes : à peu de distance les trois îles qui dépendent de celle-ci; dans l'éloignement Constantinople, et, de revers, Scutari, Chalcédoine et toute la côte d'Asie. Je ne crois pas que nulle part la nature se présente sous des aspects plus majestueux.

Le 5 au soir, nous mîmes à la voile pour les Dardanelles. Dès le lendemain, je sus à quoi m'en tenir sur le mauvais choix du bâtiment qu'on avait frêté pour moi. *La Célestine* faisait eau, et il fallut, de ce moment, faire jouer les pompes, plusieurs heures chaque jour, durant les deux mois de notre navigation, ce qui augmenta considérablement le travail pénible de son faible équipage. Ce bâtiment était très-vieux et hors d'état de soutenir une navigation d'hiver; mais, en été, la navigation de ces mers d'Orient est si douce et si

belle, que je crus pouvoir continuer à m'en servir. J'éprouvai bientôt une beaucoup plus grande contrariété : les accidents qui avaient mis en péril la vie du docteur Seng, pendant notre navigation de la mer Noire, reparurent avec une telle violence, qu'ils rendaient évidemment impossible la continuation d'un voyage dont une grande partie s'exécuterait par mer, et nous dûmes convenir que notre séparation aurait lieu aux Dardanelles.

Ce fut l'objet d'une affliction véritable pour tous les deux. Le bon docteur était frappé particulièrement de l'espèce de phénomène qu'il présentait; il répétait souvent au milieu de ses souffrances : « je suis, en vérité, l'exemple d'un cas médical bien extraordinaire ; » et cette préoccupation de la science, dans la circonstance, offrait quelque chose de singulier et de touchant à la fois.

Nous passâmes en vue de la presqu'île de Sizygue qui renferme encore d'immenses ruines de la ville de ce nom. Les souvenirs de Sizygue remontent à la plus haute antiquité.

C'est là que les Argonautes relâchèrent avant de se rendre au Bosphore, et qu'ils se munirent de pierres pesantes, pour servir d'ancre à leur vaisseau. Ils y combattirent les Dollions, peuple de cette contrée. Sizygue, leur roi, périt dans la bataille, et donna à la presqu'île son nom, qu'elle a conservé.

Située dans une position favorable pour le commerce, la ville de Sizygue devint riche et florissante; fidèle à l'alliance qu'elle contracta avec les Romains, elle résista à Mithridate. Ses habitants adoptèrent de bonne heure la religion chrétienne. Comme beaucoup de villes de cette partie de l'Asie, elle fut détruite quand les barbares l'eurent envahie.

Nous vîmes l'île qui possède les plus beaux marbres de l'Orient, et qui a donné son nom moderne à l'ancienne Propontide. Nous passâmes devant l'embouchure du Granique, de ce ruisseau devenu célèbre, parce qu'il marqua le premier pas du conquérant de l'Asie dans sa glorieuse carrière, et rappelle le commencement d'une suite de succès qui étonnèrent le monde. Nous suivîmes cette côte, consacrée

jadis au dieu des jardins, et qui, par la richesse actuelle de sa végétation, justifie le choix qu'on en avait fait pour lui élever des temples.

Nous arrivâmes à l'entrée du canal. Le canal, qui va toujours en se rétrécissant, a une largeur variable ; mais elle finit par ne pas dépasser sept cents toises.

La direction et les sinuosités de la côte donnent le moyen d'y établir des défenses infranchissables; mais, dans leur état actuel, ses batteries seraient insuffisantes pour arrêter une escadre, qui, secondée par un vent prononcé et favorable, voudrait forcer le passage. Il est vrai que cette première condition se trouve rarement remplie. Les vents du nord, qui sont les plus habituels, et les courants, dont la direction est constante vers la Méditerranée, opposent un grand obstacle à une navigation rapide pour pénétrer dans la mer de Marmara. Les plus fortes batteries furent d'abord placées à l'endroit où le canal est le plus étroit, c'est-à-dire au village des Dardanelles, en Asie, et au point d'Europe qui

lui correspond. Ces deux châteaux, très-anciennement bâtis, forment le centre de la défense, et de nombreuses batteries ordinaires, fort considérables, mais faites avec si peu d'intelligence que le feu de l'ennemi les rendrait promptement inhabitables, sont élevées à leur pied. Sur cette côte on peut en mettre partout où on le juge utile. Mais il est évident que le complément de cette défense maritime doit se trouver plus en arrière; parce que, par la direction de la côte, les batteries peuvent alors diriger leur feu dans la longueur du canal et battre les vaisseaux pendant un temps fort long, avant que d'avoir rien à redouter de leur feu. C'est à Nagara, où se trouvent déjà des batteries, que cette défense devrait être beaucoup augmentée, et il faudrait que les batteries des châteaux des Dardanelles fussent reconstruites et refaites sur de meilleurs principes. Je ne parle pas de cette monstrueuse défense formée par des pièces sans affûts, mises sur chantier, qui sont d'un calibre prodigieux, et lancent des boulets de marbre : la direction de leur tir étant perpendiculaire au

canal, elles ne peuvent frapper qu'un seul coup, au moment où le vaisseau en passant vient de lui-même se placer devant elles; c'est une défense d'opinion, mais non une défense réelle. Tout cela devrait être changé ou remanié.

La défense de terre serait facile à établir contre toute entreprise de débarquement. Le château et les batteries du village des Dardanelles pourraient être couverts par une fortification régulière d'un assez grand développement. Elle embrasserait une surface suffisante pour en faire une petite place. Les montagnes sont trop éloignées pour la dominer d'une manière fâcheuse, et cinq bastions, du côté de terre, feraient de ce poste une forteresse qu'on ne pourrait prendre qu'au moyen d'un siége régulier. Il serait également facile de couvrir les batteries de Nagara. Un mouvement de terrain, qui forme un rideau, pourrait être occupé par deux fronts de fortification de petites dimensions : à l'extrémité du plateau, au lieu que l'on nomme Maltipé, il faudrait un fort isolé très-petit et une batterie fermée.

Les feux de la forteresse, de cette batterie, et de Nagara, se combinant ensemble et se soutenant réciproquement, donneraient une telle force de résistance à cette défense de terre, que l'on ne comprend pas comment une armée de débarquement, dont les moyens sont toujours bornés, et le temps d'agir limité, qui de plus éprouve des obstacles inhérents aux conditions dans lesquelles elle est toujours placée, pourrait s'en emparer.

Quant au point d'Europe correspondant, le pays étant très-accidenté et la côte élevée, la défense devrait consister en trois bons forts de petites dimensions, mais avec réduits casematés, dans le genre des fortifications de Coblentz. L'emplacement à choisir se montre au premier coup d'œil de l'ingénieur le moins exercé; et, sous la protection de ces forts, les batteries de merpourraient recevoir un très-grand développement.

Une défense première des Dardanelles existe plus bas. Elle est établie à Koukalé. La batterie qui s'y trouve voit l'entrée du canal, du côté de la mer Egée : le nombre des bou-

ches à feu est considérable ; mais la batterie est construite de manière à ne pas rendre de grands services. Un donjon la protége du de terre, et lui sert de réduit. Cette batterie pourrait être refaite et améliorée, et couverte par un ouvrage régulier contre les attaques de terre. Ce serait toutefois un travail superflu : une bonne défense maritime, établie sur ce point, est suffisante, et il vaudrait mieux porter sur les Dardanelles mêmes les dépenses et les travaux que l'on serait tenté d'ajouter à Koukalé.

Il n'est pas possible de naviguer sur le canal de l'Hellespont sans que les grands événements qu'il rappelle ne reviennent à la mémoire. On se souvient de ces ponts immenses que fit construire Xercès, pour le passage de son armée, quand il allait attaquer la Grèce; travail prodigieux d'un succès très-incertain, et monument de caprice et d'orgueil bien plus qu'objet réel d'utilité. La pensée remonte aussi vers cette entreprise si vaste, si éclatante, mais dont le génie de son chef pouvait seul assurer la réussite; à cette expédition d'Alexandre,

qui, avec la petite, mais brave armée d'une petite nation, parvint, en moins de quatre années, à soumettre l'Asie et ses peuples innombrables. Grand exemple de la puissance magique qu'exercent l'ordre, l'organisation, et la discipline! Les Grecs l'avaient déjà prouvé, avant Alexandre, en repoussant de leur territoire la multitude confuse qui deux fois l'avait envahi; mais ils étaient chez eux, pourvus de tout, et leurs ennemis, au contraire, devaient être sous le poids des besoins et en butte à toutes les privations que leur nombre leur imposait nécessairement. Ici ce sont trente mille hommes qui vont non seulement disperser des armées nombreuses qui les attendent, mais subjuguer des nations, et prendre possession d'un immense territoire. Combien il y eut de courage et de génie dans l'exécution de cette entreprise! Ces triomphes militaires, obtenus sur le champ de bataille, malgré une si grande disproportion de force, sont compris par tous ceux qui ont combattu les Orientaux. Une agrégation de soldats, quelque peu considérable qu'elle soit, quand elle se compose

d'hommes instruits et disciplinés, forme une unité qui a de la consistance ; une multitude de soldats qu'aucun lien ne réunit ne présente jamais au contraire que des individus isolés, dont chacun n'a que sa propre force, qui vient se briser contre la résistance de plusieurs. L'effet moral qui résulte de l'impuissance des premiers efforts fait le reste. Ce ne sont donc point les succès d'Alexandre, sur les armées des Perses, qui doivent surprendre ; mais ce dont on s'étonne à juste titre, c'est qu'avec de si faibles moyens il ait pu soumettre, posséder et conserver le pays.

Je trouvai aux Dardanelles, employé comme consul de France, un homme qui me rappela des souvenirs bien anciens, car ils dataient de ma jeunesse. Il avait été mon drogman à Alexandrie, pendant tout le temps que j'y avais commandé et se nomme Batus. Je me présentai chez lui inopinément, et sans être annoncé, et je lui dis avec assurance en voyant son étonnement : « Comment, vous ne me re- » connaissez pas ? » Il fut pendant quelques moments dans une perplexité risible, et finit

par me dire, en balbutiant : « Mais je crois » que vous êtes mon général. — Eh! sans dou- » te, » lui répondis-je en l'embrassant ; puis il ajouta : « Ah ! mon Dieu, combien vous êtes » vieilli ! » Il oubliait que je pouvais faire la même réflexion sur lui : il y avait trente-six ans que nous nous étions vus pour la dernière fois. Cette rencontre fut pour moi une bonne fortune, car il est des époques et des circonstances dans la vie, où les souvenirs font tout le charme de l'existence ; et, quand ils naissent subitement et d'une manière fortuite, ils acquièrent un prix plus grand encore.

Je vis aussi aux Dardanelles Méhémet-Pacha, qui commandait dans cet arrondissement. Il me reçut avec beaucoup d'égards et arrangea tout pour ma course du lendemain dans la plaine de Troie.

Nous allâmes le 8 août au matin, par mer, jusqu'au fort de Koukalé. Après avoir fait une courte visite à l'aga, pris le café dans l'appartement chétif qui formait son divan, et fumé la pipe d'usage, nous montâmes à cheval, et

nous nous rendîmes sur ce terrain où, depuis trois mille ans, vit la mémoire des héros. C'est une belle chose qu'une gloire de trois mille ans! Mais elle appartient bien moins à ceux qui ont combattu, qu'au poëte qui les a chantés; et les noms d'Achille, de Patrocle et d'Hector, ne sont qu'un cadre dans lequel se détache la grande figure d'Homère. Il fallait toute la puissance du père de la poésie pour faire arriver à nous, environnés d'éclat, les noms de ceux qui ont pris part à des combats qui, de nos jours, seraient connus à peine au-delà de leur théâtre. Mais le génie créateur d'Homère sut exprimer dans un langage sublime les passions du cœur humain, dévoiler ses secrets, peindre l'homme au milieu des agitations de la vie; et ces admirables tableaux ont donné de l'importance aux plus minces exploits. Il sut aussi retracer les mœurs anciennes et en transmettre l'image à la postérité. C'est donc la gloire d'Homère qui conduit sur le lieu où fut Troie, et c'est avec l'intérêt qui s'attache à l'étude de ses ouvrages, que l'on contemple les lieux qu'il a célébrés.

Nous tenions à la main, tout à la fois, l'Iliade et l'ouvrage de Le Chevallier, en parcourant le pays compris entre la mer et le village de Bournabachi, incontestablement bâti sur l'ancien emplacement de Troie. Avec un aussi bon guide que Le Chevallier, on ne peut s'égarer. On reconnaît sans hésiter les lieux décrits par Homère : tout est si exact, que l'on croit vivre avec les héros qu'il a chantés, et assister aux événements qu'il raconte.

La plage comprise entre la hauteur voisine de Koukalé, et celle qui borde la rive droite de l'Imbris, était évidemment occupée par la flotte des Grecs : le mouillage est bon, et les bâtiments pouvaient être tirés à terre, suivant l'usage alors adopté. Le camp des Grecs, placé en avant, couvrait la flotte : il était appuyé à droite aux hauteurs qui dessinent la vallée de ce côté, et se terminent par le cap Sigée, et à gauche ou à l'embouchure de la rivière, ou plutôt au delà, de manière à la comprendre dans l'enceinte du camp, et peut-être jusqu'au cap Réthée. Des retranchements le couvraient. A droite du camp, étaient les tombeaux d'A-

chille et de Patrocle, et deux *tumulus*, qui portent encore ces noms, ont dû être effectivement leur sépulture.

A peu de distance de là, on retrouve également les ruines du temple consacré à Minerve, ainsi que le tombeau d'Antiloque, qui fut une des premières victimes de la guerre de Troie. Les deux fleuves, le Scamandre et le Simoïs, qui circulaient dans la plaine, ne peuvent être méconnus. Le premier est un ruisseau tranquille, alimenté par de nombreuses sources qui surgissent fort près de la ville, et l'autre un impétueux torrent qui se joint à lui. On peut aisément suivre leur cours. Le Scamandre, grossi du Simoïs, arrivait jusqu'au camp des Grecs, et le traversait. On voit par sa direction l'endroit où certainement étaient situés les retranchements des Grecs, qu'il détruisait après de grandes pluies. La réunion de ces deux fleuves m'a paru être plus rapprochée de Troie que les cartes ne l'indiquent.

Cette plaine fertile, qui séparait le camp des Grecs de la ville de Troie, ou du camp

que les Troyens avaient établi en avant de leur ville, était le champ de bataille habituel. On reconnaît le lieu où s'élevaient les portes Scées, par lesquelles sortaient les Troyens. C'était, près des sources du Scamandre, le point le plus faible et le plus accessible de la ville. Le côté opposé domine la plaine et forme une hauteur isolée, couverte et enveloppée extérieurement par le Simoïs, qui roule ses eaux au pied d'une pente abrupte et rapide, dont plusieurs parties présentent même des escarpements. Cette portion du terrain répond complétement aux descriptions de l'Acropolis, où était placé le temple de Minerve, et où fut introduit le cheval de bois, dont les flancs renfermaient des guerriers. Le tombeau d'Hector, qui y fut élevé, se retrouve de même. Il n'était pas composé de terres amoncelées, mais de pierres accumulées les unes sur les autres.

On voit distinctement, de l'emplacement de Troie, le *tumulus* qui était le tombeau de Daisyetes, et où des postes d'observation, dont la retraite ne pouvait être compromise, étaient merveilleusement placés pour surveil-

ler les mouvements des Grecs. Enfin il n'y a pas une seule localité indiquée par le poëte qui ne s'offre aux regards, et que Le Chevallier n'ait reconnue. Rien ne fait plus d'honneur à son discernement, et ne prouve davantage les soins qu'il a mis dans ses recherches. Jusqu'à lui, tout sur ces questions était obscur, incertain et contradictoire; depuis son beau travail, il n'y a plus matière à discussion.

Je visitai là, encore, les ruines d'un temple: elles sont à peu près au centre de la plaine et non loin du village de Kanes-Keus. Ces débris sont imposants : ils se composent de belles colonnes de marbre de grandes dimensions, de chapiteaux, et de divers ornements d'un travail achevé. En remontant jusqu'au village de Tchiblack je trouvai d'autres débris de construction antique. C'était là qu'était le nouvel Ilium que les Romains, en raison de leur origine, comblèrent de biens et embellirent. Le temple d'Apollon Tymbri, célèbre dans l'antiquité, était placé à peu de distance, à l'est, au-delà de la petite rivière de Tymbri.

On me dit que les Anglais avaient emporté de nombreuses richesses de cet endroit.

En quittant ce village, je me rendis à Bournabachi. On éprouve une véritable jouissance en étudiant ses environs, parce qu'à chaque pas on trouve l'indication et la preuve que l'on est sur le lieu même dont on fait la recherche, et qu'on foule l'emplacement occupé jadis par la ville célèbre dont le plus ancien et le premier des poëtes nous a transmis l'histoire et le nom. Je pris la température des sources du Scamandre : elle était partout la même, et s'élevait à dix-sept degrés cinq dixièmes centigrades ; mais je ne trouvai aucune trace de la source chaude qui, selon le dire de divers voyageurs, se jette dans cette rivière.

Je m'étais muni à Constantinople de tentes et d'effets de campement. Je n'avais pas cru nécessaire de les prendre avec moi dans notre course rapide aux ruines de Troie, et nous nous établîmes dans une maison de Bournabachi, qui avait quelque apparence. Je ne saurais exprimer les souffrances que nous

firent éprouver les myriades d'insectes que nous y trouvâmes. Presque toutes les maisons de l'Asie mineure sont soumises à ce fléau, et l'on se demande comment les habitants peuvent supporter le supplice auquel ils sont en proie tous les jours, ou par quelle organisation ils peuvent y être insensibles.

Après avoir subi cette espèce de torture pendant toute une nuit, nous partîmes de Bournabachi le 9 au matin, pour aller visiter les ruines d'Alexandria-Troas, qu'on appelle aujourd'hui l'Eskistambul. Quatre heures de marche à travers un pays varié et en partie cultivé nous y conduisirent. Cette ville fut une création d'Alexandre, et la plus grande, après Alexandrie d'Égypte, des dix-huit villes de ce nom que le conquérant fit bâtir. Il chargea Antigone, un de ses capitaines, de veiller à sa construction. Ce qui détermina

Alexandre dans le choix de ce lieu a été sans doute le voisinage de la mer; mais il eût été plus conforme à la justice, puisqu'il voulait faire revivre Ilium, de rebâtir Troie à la place même où il avait existé, et de rétablir, au nom des Grecs, une ville que les Grecs avaient détruite. Cette ville d'Alexandria-Troas paraît avoir été fort belle, et avoir joui d'une grande splendeur. Elle se signala par sa fidélité aux Romains dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre Antiochus, et reçut les mêmes priviléges que les villes d'Italie. Elle fut l'objet d'une protection toute particulière d'Auguste, qui lui envoya une colonie romaine. Tout ce qui se rattachait d'une manière quelconque à l'origine des Romains était sacré pour eux. C'est pour les peuples, comme pour les individus, un principe de vertu que le respect que l'on porte à ses ancêtres. Cette ville fut une des premières qui embrassa le christianisme.

Des ruines magnifiques existaient encore il y a quarante ans. La plus grande partie a été employée à des constructions faites à Con-

stantinople, aux Dardanelles et sur la côte, et a disparu ainsi. Les colonnes de marbre ont été sciées en tronçons, et ces tronçons arrondis en forme de boulets, pour fournir les approvisionnements des bouches à feu gigantesques qui défendent le détroit. Il ne reste debout que quelques parties des épaisses murailles d'un palais d'ordre dorique d'une grande étendue. Il était placé dans un lieu élevé, en vue de la mer, dont il est distant de deux milles environ. On peut encore reconnaître l'enceinte de ses jardins, et un pareil monument fait juger de ce que devait être la ville.

Sur le bord de la mer, on voit aussi des débris de constructions antiques, qui devaient appartenir au port. Au dehors de la ville on retrouve les restes d'un aqueduc, qui a plusieurs milles de longueur. Près de là sont des tombeaux, et l'un d'eux est d'une maçonnerie réticulaire, qui ne fut en usage à Rome que depuis Auguste jusqu'à Dioclétien. Mais tout cela forme un chaos au milieu duquel il est difficile de se reconnaître.

A la partie méridionale, et hors de l'enceinte de la ville, à quatre milles des bords de la mer, sur le penchant du plateau sur lequel Alexandria-Troas était bâtie, au-dessus d'une petite rivière qui le sépare de la base du mont Ida, il existe une source d'eau thermale très-abondante, qui alimentait autrefois des bains. Une statue d'Hercule enfant, qui se trouve placée dans des constructions turques récentes, peut faire présumer qu'ils étaient consacrés à Hercule. Les bains des anciens étaient d'ailleurs généralement placés sous son invocation, et on le conçoit : leur effet étant d'ajouter à l'énergie de la vitalité, il était naturel de les dédier à celui que l'on considérait comme le symbole de la force matérielle.

Les bains actuels sont ce que l'on peut imaginer de plus misérable ; mais les eaux sont, à ce que l'on assure, fort efficaces. Elles sont très-chaudes et très-salées, et déposent du sel marin fort pur en grande quantité, ainsi que de l'oxyde de fer. Rien n'indique qu'elles renferment des parties sulfureuses. Un accident m'ayant privé de mon thermomètre, je

ne pus déterminer d'une manière précise leur température, mais elle est au moins de soixante degrés centigrades; on les dit très-efficaces pour les rhumatismes et pour la goutte.

Je vis pour la première fois, dans l'enceinte d'Alexandria-Troas, et dans le pays aux environs, une espèce de chêne, que j'ai retrouvée depuis, sur la côte, dans le territoire de Smyrne. Ces arbres, souvent assez espacés pour permettre la culture des céréales, couvrent la campagne. Ils ne sont ni d'une grande élévation, ni d'une belle venue, mais en général médiocres et rabougris. Leurs branches s'étendent beaucoup, et ils produisent une assez grande quantité de fruits, qu'on appelle valonée.

C'est une espèce d'amande ronde, qui a une enveloppe épaisse, couverte en entier de feuilles superposées, ressemblant assez à celles de l'artichaut. Quand le fruit n'est pas mûr, l'amande se cuit au feu et se mange comme un marron; mais la valeur de la récolte n'est pas dans l'amande : elle est particulièrement dans

l'enveloppe, que l'on emploie au tannage, et aussi dans la teinture, comme mordant. Lorsque le fruit est bien mûr, l'intérieur n'est bon que pour le bétail. La récolte qui s'en fait sur cette côte est considérable ; on en charge chaque année environ vingt bâtiments du port de cent cinquante à deux cents tonneaux. La valonée sèche se vend au poids ; son prix est de quarante à quarante-cinq piastres le quintal (dix à douze francs) : les marchands qui s'occupent de cette spéculation l'obtiennent à meilleur prix, au moyen d'avances faites aux paysans.

Ces arbres appartiennent, avec les champs où ils croissent, à une multitude d'individus : tel homme est propriétaire de quatre, cinq, dix arbres, ou de beaucoup plus. Le droit d'exporter la valonée est un privilége accordé chaque année par un firman. On paie une somme plus ou moins grande au séraskier qui le fait obtenir, et cet officier partage ainsi les avantages et les bénéfices que le commerce procure au spéculateur.

Après avoir vu en détail tout ce que les ruines d'Alexandria-Troas présentaient de digne d'intérêt, je me rendis à mon bâtiment qui m'attendait sur la côte. J'avais à peu de distance de moi l'île de Ténédos, placée comme un point d'observation en face de l'embouchure de l'Hellespont; et cette autre île de Lemnos qui semble destinée à devenir le boulevard de l'Occident, le bouclier de l'Europe, et le point d'appui de la puissance maritime qui tiendra un jour en échec les forces de la Russie, au débouché de ces passages: passages dont elle a besoin d'user pour sa prospérité; mais dont la possession absolue et exclusive serait menaçante pour la liberté de l'Europe.

Mon intention était de passer par le canal qui sépare la terre ferme de l'île de Mételin, l'ancienne Lesbos, si célèbre par la beauté et les mœurs dissolues des femmes qui l'habitaient. J'aurais voulu voir de près toute cette côte; mais, ayant mis à la voile trop tard, nous fûmes forcés de prendre notre route à l'extérieur, et nous naviguâmes à l'ouest de cette

île. Le 10, nous entrâmes dans le superbe golfe de Smyrne. Sa largeur, sa sûreté, sa profondeur, l'abri qu'il donne contre tous les vents; la facilité de son entrée, que les brises de mer favorisent constamment; celle de sa sortie, résultant de sa grande ouverture, qui permet aux bâtiments de louvoyer, et des vents de terre que chaque nuit voit s'élever régulièrement; les mouillages multipliés qu'il offre aux flottes entières, comme aux bâtiments isolés; enfin la beauté ravissante de la côte et sa fertilité, tout en fait, sans contredit, le plus beau golfe du monde, et la digne avenue de la première place commerciale de l'Orient. Le 10 au soir, nous mouillâmes sous le fort neuf, qui est à trois lieues de Smyrne : c'est une simple forteresse de police et de protection pour le cabotage. Le 11 au matin, nous jetâmes l'ancre dans le port.

La ville de Smyrne est dans une position magnifique. Placée à l'entrée d'une large et fertile vallée, elle est bâtie en amphithéâtre, et s'étend depuis la moitié de la hauteur du mons Pagus qui la domine, jusque dans la plaine qui borde la mer. C'est sur la rive même qu'est bâti le quartier franc, qui se compose de très-belles maisons, vastes et nombreuses. Le sommet de la montagne est couronné par un vieux château, dont la première construction est l'ouvrage d'Alexandre.

Smyrne remonte aux temps les plus éloi-

gnés; son origine est antérieure aux siècles historiques. On dit qu'une amazone fonda la ville et lui donna son nom. Peuplée par une colonie venue d'Ephèse, les Lydiens la détruisirent, et ses habitants misérables vécurent pendant quatre cents ans dispersés dans le pays qui l'environne. Alexandre la rebâtit, fit construire un fort pour la défendre, et depuis cette époque, avec des fortunes diverses, elle n'a pas cessé d'exister. Parmi les nombreuses villes qui réclament la gloire d'avoir été la patrie d'Homère, Smyrne semble avoir les prétentions les mieux fondées; il est certain au moins qu'il l'habita longtemps. En suivant les bords du Mélès, petite rivière qui coule autour de la ville et au-delà du Pagus, on est donc assuré de fouler le sol sur lequel le grand poëte se reposait lorsqu'il faisait entendre ses chants sublimes.

Par une rare exception, Smyrne, au milieu de vicissitudes qui ont pesé sur elle, et des dominations qui se sont succédé à travers les siècles qui la séparent de l'époque de sa naissance, n'a jamais perdu son nom, et porte

encore aujourd'hui celui qu'elle reçut le jour où elle fut fondée.

Cette ville devint riche et puissante peu après son rétablissement, ordonné par Alexandre, commencé par Antigone, son lieutenant, et terminé par Lysimaque. Le Pagus fournit abondamment les matériaux et le marbre nécessaires, et les flancs de la montagne servirent de base aux théâtres et aux édifices publics. Sous les Romains, Smyrne devint la plus belle des villes de l'Orient, et fut l'objet de la protection spéciale des empereurs. Elle s'enrichit par un commerce que tout favorisait, devint bientôt le lieu de réunion d'une foule de sophistes, qui s'y rendirent comme à Éphèse, et reçut le surnom d'ornement de l'Asie. Voici ce qu'en dit Strabon, qui vivait sous Auguste. « Les Lydiens ayant détruit Smyrne, sa population, pendant quatre cents ans, vécut dans » des bourgs; mais Antigone la rétablit, et » ensuite Lysimaque. C'est aujourd'hui la plus » belle de toutes les villes. Une partie est bâtie » sur la montagne; mais la plus grande partie » s'étend dans la plaine, vers le port, et

» vers le temple de Cybèle et le gymnase.
» Les quartiers sont divisés à angles droits,
» aussi parfaitement que possible; les rues
» sont pavées. Il y a des portiques vastes et
» carrés, tant dans la plaine que sur les hau-
» teurs. Il y a une bibliothèque et un Homé-
» rium, c'est-à-dire un portique carré ren-
» fermant un temple dédié à Homère, avec
» sa statue. Car ceux de Smyrne revendiquent
» vivement Homère pour un des leurs, et
» une certaine monnaie de cuivre porte chez
» eux le nom d'Homérienne. Près des murs
» coule le fleuve Mélès. En outre de ses autres
» avantages, la ville a un port qui peut être
» fermé. »

Saint Polycarpe, martyr, disciple de saint Jean, et établi par les apôtres, fut son premier évêque. Dans le onzième siècle, elle tomba aux mains des musulmans. Reprise par Jean Ducas, amiral grec, elle retourna sous le pouvoir des empereurs grecs. Au treizième siècle, Smyrne n'offrait plus à l'œil que des ruines. L'empereur Jean-Ange Comnène la

fit réparer et relever. Plus tard, en 1322, elle devint la propriété d'un sultan Amir. En 1345, les chevaliers de Rhodes se présentèrent devant Smyrne, pendant l'absence du sultan, et faillirent la surprendre. Ils s'établirent dans le voisinage, y bâtirent le fort Saint-Pierre, qui tenait la ville en échec, et dont le sultan Amir ne parvint pas à les chasser. En 1402, Tamerlan, qui ravageait l'Asie, parut devant Smyrne. En quatorze jours il s'en empara, fit périr un grand nombre de ses habitants, et força les chevaliers de Rhodes, qui occupaient encore le fort Saint-Pierre, à se rembarquer.

Elle devint bientôt après la conquête de Mahomet I; et la domination des Turcs, non contestée depuis ce temps, y rappela des habitants; le commerce l'enrichit de nouveau, et elle redevint la première place de commerce et la ville la plus importante de la côte d'Asie, que baigne la mer Méditerranée.

Aujourd'hui Smyrne est encore la grande place, et l'on pourrait dire, l'unique place de commerce de l'empire ottoman. Sa population s'élève à quatre-vingt mille âmes, et,

malgré les efforts inouïs que des intérêts particuliers ont fait faire pour attirer son commerce à Constantinople, elle restera en possession du peu d'affaires que comporte l'état de l'empire ottoman. Sa position lui donne une supériorité incontestable sur toutes les autres villes. Placée au milieu des pays les plus fertiles, c'est le lieu naturel par lequel les exportations doivent s'opérer. Elle est sur la route la plus fréquentée et la plus courte qui mène dans l'intérieur de l'Asie; elle a une population agricole et industrielle, une réputation commerciale ancienne, des relations étendues, et son port est d'un accès et d'une sortie également faciles; tandis que Constantinople ne réunit aucun de ces avantages. La navigation de l'Hellespont n'est favorable que pour la sortie; les vents et les courants constants qui y règnent empêchent souvent, pendant plusieurs mois de suite, aucun bâtiment d'arriver à Constantinople; et le commerce dont cette ville pourrait être l'intermédiaire avec la Russie sera toujours fait d'une manière directe, et sans son con-

cours, par les négociants russes. C'est donc contre la nature des choses que l'on voudrait changer l'ordre existant, et les efforts tentés pour y réussir resteront inefficaces.

Smyrne a le caractère de toutes les villes de l'Orient; toutefois, si les rues sont étroites, et les maisons pour la plupart construites en bois, elles sont plus belles que partout ailleurs, et une assez bonne police tient la ville dans un meilleur état ; la grande quantité d'Européens qui l'habitent, le rôle important qu'ils y jouent, influent d'une manière remarquable sur les habitudes et sur les mœurs de cette population. La moitié se compose de Turcs, et ces Turcs, encore féroces il y a peu d'années, à l'époque de la révolution de la Grèce, ont perdu leur rudesse et leur orgueil. L'autre moitié est composée de Grecs, d'Arméniens, de Juifs et d'Européens. La physionomie dominante est grecque, et on ressent l'influence de l'esprit de cette nation. Les femmes grecques sont d'une beauté ravissante. Elles cherchent à imiter les usages de l'Europe : leur exemple, et l'empire

qu'elles exercent sur tout ce qui les environne, tourne au profit de la douceur des mœurs et de la civilisation. Smyrne est sans contredit la seule ville sociable de l'Orient, la seule où un Européen puisse trouver un reflet de sa patrie, et une manière de vivre qui lui donne quelques souvenirs de son pays. Le corps des consuls-généraux des puissances de l'Europe, à Smyrne, est habituellement le mieux composé des villes de l'Orient; l'existence considérable dont ils jouissent dans ce pays, et leur bon goût, rendent leurs maisons très-agréables. J'eus beaucoup à me louer de tous, et en particulier du consul-général de France, M. Chalet, qui y joue le premier rôle; de M. de Sestiaux, consul-général d'Autriche; et de M. Van Leneps, consul-général des Pays-Bas.

Je visitai d'abord la ville et ses environs immédiats. Je suivis le cours du Mélès, « du divin Mélès. » L'eau a un si grand prix, elle est si nécessaire dans ces climats brûlants, et elle y est souvent si rare, qu'il est tout simple

que les anciens poëtes aient divinisé les fleuves. Celui-ci est fort peu de chose, il roule peu d'eau : mais cette eau est de bonne qualité. Il sort d'un vallon étroit, situé au pied oriental du Pagus, serpente dans la plaine qui est en arrière de Smyrne, et se jette dans la mer. Son cours, comme on le voit, a très-peu d'étendue : c'est le nom du poëte qui le chanta, qui fait toute sa gloire. Il était dans la destinée d'Homère de grandir et d'embellir, en l'ennoblissant, tout ce que sa main touchait, tout ce qu'animait son souffle.

A peu de distance de la ville, du même côté, au-delà du Mélès, se trouvent des sources abondantes, qui forment un petit lac. Des ruines antiques et de beaux marbres, souvenirs du temps passé, se remarquent sur ses bords, et beaucoup de roseaux, qui rappellent au temps présent, croissent en liberté aux environs. Cette pièce d'eau porte le nom pompeux de bains de Diane, et il paraît que cette divinité y avait autrefois un temple. On pourrait tirer de ces eaux un grand parti,

pour l'utilité comme pour l'agrément. Aujourd'hui elles servent aux usages domestiques, et les blanchisseuses de Smyrne viennent y exercer leur industrie : leur température est de dix-huit degrés centigrades. Ce sont des sources de fond. Je mesurai la température d'une autre source, dans l'intérieur de la ville, qui est connue sous le nom de fontaine du Pacha. Elle paraît venir d'une grande profondeur, et sa température s'élève à vingt degrés centigrades. Il faut qu'il y ait à Smyrne une chaleur locale et souterraine considérable, pour tenir, dans cette latitude, les eaux qui sortent de terre à une température aussi élevée.

J'allai voir le château. Ainsi que je l'ai déjà dit, il fut bâti par Alexandre, et est beaucoup augmenté depuis. On reconnaît sa partie la plus ancienne à une plus belle construction. Il acquit un très-grand développement sous les empereurs grecs, et renferme d'immenses souterrains, qui communiquaient avec la ville. L'aigle impériale est sculptée dans plusieurs

endroits du mur d'enceinte; près de la porte, on remarque aussi, dans la maçonnerie, le buste colossal d'une femme, que la tradition suppose être celui de l'amazone qui donna son nom à Smyrne; mais aucun attribut ne justifie cette opinion.

Après mes courses dans la ville, je visitai les environs. J'allai voir les eaux chaudes qui se trouvent sur la rive méridionale du golfe. On leur donne le nom de Liggia; mais en grec Leggia veut dire bain; c'est donc un nom générique et point un nom propre. Strabon parle de ces eaux, situées, dit-il, sur la route de Smyrne à Clazomène, ville célèbre placée sur l'isthme de la péninsule qui, avec le continent, forme le golfe de Smyrne, et sur l'emplacement de laquelle se trouve aujourd'hui le village de Vourla.

Ces bains ont été rétablis depuis peu; ce qu'on y a fait est de fort peu d'importance. Les eaux ont une température de cinquante-six degrés centigrades; mais elles sont sans

saveur, et ne donnèrent à l'analyse qu'une petite quantité de carbonate de fer.

Le pays que j'avais parcouru, bien que la nature lui ait prodigué tous ses dons, est sans culture et sans habitants: quelques oliviers en font la seule richesse.

De là je me rendis au village de Sédiceuil, qui renferme quelques maisons de campagne, habitées par des Grecs ou des Européens : il est bâti à une grande distance des bords de la mer, et il faut traverser des bois rabougris et un pays sans culture. Les environs de Sédiceuil sont assez agréables, parce que la main de l'homme les a mis en valeur. Nous reçûmes une hospitalité momentanée dans la maison d'un médecin grec, où toute sa famille était rassemblée. Les femmes étaient charmantes, d'une beauté admirable, et avaient une séduc-

tion de manières extraordinaire. Les femmes grecques modernes ont tous les attraits et les dons naturels dont les femmes de l'ancienne Grèce étaient comblées.

Nous revînmes par Bougia : là un plus grand nombre de maisons de campagne se trouvent réunies, parce que ce lieu est beaucoup plus à portée de Smyrne. L'eau y est assez rare et même y manque quelquefois, ce qui en diminue l'agrément.

Le pays que l'on traverse, en revenant vers Smyrne, est très-fertile, et pourrait être fort riche; mais il est inculte en grande partie malgré la proximité de la ville : il en est de même dans toutes les directions. Dans le rayon immédiat de Smyrne, un tiers au moins des terres cultivables est en friche; c'est bien pire encore dans les vallées intérieures de l'Asie mineure, dont la terre est cependant naturellement si prodigieusement fertile. On calcule que la portion cultivée dans l'intérieur de la Péninsule ne s'élève pas au-delà de la vingtième partie de la surface cultivable du pays; et, comme les causes qui ont produit cet état de

choses ne cessent pas d'agir, leurs effets ne cesseront de s'accroître, jusqu'à ce qu'enfin ce beau pays, si favorisé par son climat et sa fécondité, ait perdu ses habitants, et soit devenu un désert.

Le jour suivant, je fis une excursion à Bournaba, qui est le lieu par excellence des environs de Smyrne : c'est là que sont agglomérées les plus belles maisons de campagne. Il y en a en effet de charmantes, que décorent de très-beaux jardins, et où sont réunies toutes les recherches du luxe, et tous les agréments de la vie. On y retrouve l'image et les souvenirs de l'Europe. Je gravis ensuite les montagnes voisines, et j'arrivai à un rocher escarpé, au milieu duquel se trouvent cinq petites cavernes qui portent le nom de grotte d'Homère. Le grand poëte est encore vivant dans ces contrées; sa mémoire se reproduit partout.

Un des charmes de l'Orient, c'est que les plus grands noms de l'histoire la plus reculée, que ceux de la fable, résonnent à chaque pas à l'oreille, et réveillent les souvenirs de notre jeunesse et des premières émotions de notre

vie. Ces sensations, qui rappellent le premier âge, sont les trésors de la vieillesse. Au-dessus du rocher, où est située la grotte d'Homère, est un sarcophage taillé à plein dans le roc. La tradition n'en parle point, et on peut supposer qu'il a renfermé les restes d'Homère, et donné à cette grotte le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Au pied du rocher coule un ruisseau appelé l'Achélaüs, qui se jette, fort près de là, dans une autre rivière portant le nom de Mélès, mais qui n'est pas la même que le Mélès de Smyrne. Laquelle des deux est le véritable? Les apparences et les probabilités sont pour celui de Smyrne.

Après avoir marché deux heures en suivant la direction de Magnésie, et gravi la chaîne de montagnes, nous arrivâmes dans un vallon sauvage, près d'un petit lac, dont les bords pittoresques sont ornés de beaux arbres. C'était le lac de Tantale. C'est là que le roi de Phrygie subit le supplice auquel il fut condamné par les dieux, pour leur avoir offert un horrible festin. Cette eau est si belle et si lim-

pide, qu'il est impossible d'en approcher sans éprouver le désir d'en boire, et il est certain que les souffrances d'un homme dévoré par une soif ardente s'irriteraient cruellement si, comme Tantale, il voyait sans cesse cette eau fuir devant lui.

La température des sources qui se rendent dans ce lac, et celles qui sont sur le flanc de la montagne, dans une région inférieure, varient suivant leur élévation. Les premières ont quatorze degrés cinq dixièmes centigrades. La température des eaux du lac, à l'ombre, était de vingt-deux degrés cinq dixièmes. A cent mètres plus haut, la température d'une source était de douze degrés cinq dixièmes, une source inférieure au lac avait une température de quinze degrés. Ainsi ces températures sont toujours relatives aux élévations: c'est une loi constante dans son application.

Nous nous reposâmes, et nous fîmes notre déjeuner sur les bords du lac de Tantale. Un négociant de Smyrne, rempli d'obligeance, M. Issaverdeus, et le fils de M. Chalet, jeune

homme plein d'ardeur et d'activité, nous avaient accompagnés. Un camp des Turcomans était établi à peu de distance. Ils nous fournirent avec empressement du lait de leurs troupeaux. Ces pasteurs, qui habitent de préférence les régions les plus élevées et les plus solitaires, sont en général craints et redoutés des voyageurs, et cependant jamais ils n'ont refusé d'accueillir et de prêter leur assistance aux gens qui sont venus réclamer leur appui et leurs secours; mais ils se croient libres à l'égard de ceux qui essaient de s'en passer, et c'est à leurs yeux un acte de guerre légitime que de les dépouiller. Le nombre de ceux qu'ils rencontrent, et leur attitude, influent aussi sans doute sur leur conduite. Pour nous, nous n'eûmes qu'à nous en louer.

Du haut de cette montagne on découvre un immense pays. D'un côté la vallée de Smyrne et la vaste plaine de Sédiceuil, de l'autre la plaine de Nemen, qui forme le commencement de celle de Magnésie, puis enfin le cours de l'Hémus, qui se jette dans la mer à quatre lieues au nord-ouest de Smyrne, et dont les

bords sont d'une admirable fertilité. Les montagnes présentent au contraire l'image de la stérilité : on y voit quelques arbres épars, mais rarement des bois.

C'est en général le caractère des montagnes de l'Asie, comme de tous les pays qui ont été très-anciennement civilisés. La population y étant considérable autrefois, les besoins de la société ont fait couper les arbres : les guerres, les révolutions, et les désordres qui en sont la suite, empêchèrent de prendre des soins de conservation et de replanter; le génie turc, qui est éminemment dévastateur, ne cessa de détruire, ne fit jamais rien pour recréer, et les montagnes dépouillées devinrent arides, perdirent leurs ornements, leur fraîcheur et leurs eaux. Quand les législateurs anciens proclamèrent les bois des lieux sacrés, ils furent inspirés par le ciel lui-même.

Malgré cet apparent manque d'arbres, il se fait une grande récolte de valonées. Ce pays est si vaste, que sa grande étendue explique la quantité des produits. Tout ce qui se récolte s'exporte par Smyrne. La valonée en-

voyée par ce port à l'étranger, en y comprenant ce qui vient de la Troade, s'élève à quinze mille tonneaux, et représente une somme d'environ trois millions de francs.

En général, malgré l'état déplorable de ce pays, l'anarchie qui y règne, le désordre de l'administration, l'avidité des autorités, et les avanies fréquentes, qui chaque jour font abandonner la culture des terres, les circonstances naturelles sont si favorables, que le commerce offre encore de grands avantages.

D'après un relevé exact des entrées et des sorties du port de Smyrne dans l'année 1833, le commerce d'exportation a été d'une valeur de soixante-quatorze milliards six cent quatre-vingt-douze mille cent vingt-neuf piastres, et celui d'importation de cinquante milliards trois cent cinquante-neuf mille quatre cent cinquante-quatre : différence à l'avantage de l'exportation, vingt-quatre milliards trois cent trente-deux mille six cent soixante-quinze piastres (six millions quatre-vingt-trois mille cent soixante-huit francs), qui tendent à créer chaque année des capi-

taux dans ce pays. Que devait-ce être anciennement, quand une population immense couvrait toute cette surface de villages et de villes florissantes; quand un commerce maritime étendu les mettait en rapport avec toutes les côtes de la Méditerranée et quelques parties de celles de l'Océan; quand une civilisation avancée et une culture soignée mettaient en valeur les terres les plus fertiles; quand enfin dans ce pays tout était mouvement, industrie et liberté?

On ne peut expliquer ce que l'histoire raconte de cette côte d'Asie, on ne peut concevoir les monuments dont les restes frappent encore nos regards, et les étonnent par leur immensité, par leur nombre et leur beauté, qu'en réfléchissant qu'ils étaient le produit des circonstances que je viens d'indiquer. Ces monuments, dont on voit les restes sur la côte de l'Asie mineure, et qui appartenaient à une seule ville, feraient aujourd'hui la gloire d'un roi et la parure d'un royaume.

Aujourd'hui, un musselim commande à Smyrne et dans la province; il réunit tous

les pouvoirs, et l'on se doute bien qu'il n'a pour guides que son intérêt et son avidité. Il est en même temps le fermier et le contrôleur de l'impôt; ses agents perçoivent la dîme; mais, au lieu de la prélever avec méthode et justice, ils évaluent capricieusement à quel produit elle doit monter, et la fixent d'après leur évaluation. Si le propriétaire réclame, et va se plaindre à l'autorité, on le renvoie sans pitié, et, au lieu de la dixième partie du produit de ses biens, qui était dévolue au gouvernement comme impôt, on le force à en donner la sixième ou la cinquième. Il en est de même dans tous les pachalicks; chaque pacha pressure, selon sa volonté, et à son profit, le peuple qui dépend de lui.

Le musselim est aussi fermier des douanes; sous de vains prétextes il rançonne à son gré le commerce. Tout est livré à un arbitraire qui anéantit peu à peu la fortune des particuliers et la puissance du souverain. Il n'y a aucune espèce de doute que le quart des sommes enlevées au peuple entre à peine dans les coffres du sultan. Autrefois des abus

de pouvoirs étaient fréquents, des exactions avaient lieu ; mais les chrétiens seuls, et non les Turcs, en étaient les victimes : cette portion énergique de l'état conservait sa puissance et sa richesse. Depuis la destruction des janissaires, les Turcs sont compris dans ces mesures capricieuses. Leur abaissement est complet, ils vivent, comme les chrétiens, dans l'humiliation et la misère. Que résulte-t-il d'un ordre de choses semblable? C'est qu'un dégoût universel s'est emparé des esprits, et que les terres ne sont plus cultivées. Un Turc n'ensemence que tout juste ce qui est indispensable pour nourrir lui et sa famille; il renonce à un travail dont les produits ne seraient pas pour lui.

Comme il n'y aucun moyen en Turquie de détruire le chaos des abus et d'établir quelque chose de régulier, ce désordre ira toujours en augmentant. Les besoins du gouvernement, se faisant chaque jour sentir davantage, autoriseront de nouvelles exactions, qui croîtront en raison composée de

l'avidité de ses agents, à qui ces besoins serviront de prétexte pour piller et pour tout prendre. Pour arriver à une régénération, il faudrait sur le trône de Constantinople un homme d'un ordre tout à fait supérieur, qui sût se dégager de l'entourage misérable qui l'enlace ; il faudrait que cet homme eût pour le seconder dans ses travaux un bon nombre d'individus capables et éclairés, qui comprissent l'esprit du pays, les éléments qui le constituent, et la manière de s'en servir ; il faudrait enfin un concours de circonstances impossibles à rencontrer, et qu'il est impossible de faire naître.

Je partis de Smyrne le 17 au matin. Le lendemain 18, nous sortîmes du golfe, et nous doublâmes le cap de Barnabou pour entrer dans le canal de Scio. Mon intention était d'aller visiter cette île, autrefois si riche, aujourd'hui si désolée, et dont les malheurs récents frappent et attristent encore les yeux du voyageur. Une quarantaine qu'il aurait fallu subir me fit renoncer à ce projet, car ma curiosité n'était pas assez vive, pour la satisfaire au prix d'un retard dans mon voyage.

La côte est toujours riante et couverte de

culture et de maisons; mais un grand nombre de ces dernières, qui, vues de loin, semblent orner le pays, constatent au contraire ses désastres, quand on en est rapproché, car elles sont à moitié démolies.

Ce fut en 1826 que le colonel Fabvier, qui avait organisé un corps de troupes régulières en Grèce, entreprit de chasser les Turcs du fort qu'ils occupaient dans l'île de Scio, afin de réunir la population de cette île à la confédération grecque. Il fallait que ses moyens matériels fussent presque nuls, puisqu'un aussi bon officier ne put s'emparer de ce fort, qui, situé sur le bord de la mer et dominé par les hauteurs voisines, semblait devoir offrir peu de résistance.

Cette attaque intempestive fut la cause de grands malheurs. Il se fit une espèce de levée en masse des Turcs du continent voisin, pour venir au secours des assiégés : ils accoururent à Scio comme à une chasse et pour assister à une curée. L'escadre mouillée dans le canal les protégea : arrivés à la pointe de Tschesmé, ils franchirent le canal. On assure qu'ils

étaient au moins cinquante mille. Fabvier, forcé de lever le siége, se retira, et les habitants, hors d'état de se défendre, ne l'essayèrent même pas. Leur soumission n'adoucit pas les Turcs. Presque tous les hommes qui tombèrent entre leurs mains furent massacrés sans pitié; quarante mille femmes et enfants furent faits esclaves, amenés et vendus sur la place de Smyrne.

La rage de ces furieux ne s'arrêta pas là: partout où ils se trouvaient en force ils immolaient des victimes à leur furie. La ville de Smyrne fut en particulier le théâtre de ces horreurs. Les Grecs étaient assassinés dans les rues, sur les places, dans les champs; pour eux la rencontre d'un Turc était un arrêt de mort. Aussi toute la population grecque se dispersa-t-elle alors afin des e cacher. On assure que sept à huit mille périrent à Smyrne et dans les environs.

Au milieu de cette confusion, les Francs ne cessèrent pas un moment d'être respectés, et rien ne prouve mieux à quel point l'opinion qui les environne les rend inviolables aux

yeux des Turcs. Aussi en profitèrent-ils pour sauver beaucoup de ces malheureux Grecs: ils en rachetèrent un grand nombre, qui furent ainsi rendus à la liberté. Aujourd'hui le respect des Turcs pour les Francs va jusqu'à l'humilité, et les Grecs, si misérables et si humbles autrefois, sont devenus impérieux et insolents avec leurs anciens oppresseurs.

Ainsi va le monde !

Scio m'intéressait à cause de son ancienne célébrité, et de la grande richesse qui la distinguait autrefois. Cette île, dont le développement est de cent vingt milles environ, est dominée à son centre par une montagne élevée, sèche, aride, sans culture, et même sans végétation. Mais dans les différentes directions ses vallées présentent un contraste frappant. Des mûriers, des grenadiers, des oliviers, des vignes, couvrent la campagne inférieure. Ces vignes produisent un vin, célèbre dans l'antiquité, et qui est aujourd'hui aussi exquis qu'il l'était autrefois. Les anciens lui avaient donné le nom de nectar, et ce nom lui est

resté. C'était le vin que César buvait aves ses amis, dans ses triomphes et dans les festins qu'il offrait aux dieux. La quantité que l'on en récoltait était extrêmement considérable.

La population de Scio a toujours été nombreuse et riche : il a fallu les événements de notre époque pour la ruiner et la presque anéantir. Cette île occupée par les Turcs, comme tout l'empire grec, leur fut enlevée par les Vénitiens, en peu de jours, à la fin du dix-septième siècle. Peu d'années après, le fameux Mezzo-Morto, capitan-pacha, la reprit après la victoire complète qu'il remporta aux îles de Spalmadozi. A cette époque la population grecque était si grande qu'il y avait trois cents églises dans la ville de Scio. Les catholiques, accusés d'avoir servi les intérêts des Vénitiens, furent persécutés et à peu près détruits par les Turcs, excités par les schismatiques grecs, qui portaient une haine violente aux catholiques.

Le fort, sur le bord de la mer, qui fut pris si vite par les Vénitiens, et repris si facilement par les Turcs, est le même qui existe encore

aujourd'hui, et dont l'attaque infructueuse causa tous les malheurs de cette côte. Cette île si riche, dont la civilisation était la plus avancée de tout l'archipel, qui produisait une énorme quantité de soie, que l'on travaillait dans ses propres manufactures, est tombée dans le plus grand état de décadence et de misère.

Une culture particulière à Scio est celle des lentisques, qui donnent le mastic. Les produits de cet arbre, de la famille des térébinthacées, sont réservés exclusivement pour l'usage des femmes du sérail; c'est une volupté pour elles que d'en mâcher constamment. On obtient cette résine aux mois d'août et de septembre, en faisant à l'arbre de larges incisions par lesquelles elle coule, et on la recueille à son pied. On peut l'employer à faire de très-beaux vernis.

L'île de Scio renferme aussi beaucoup de térébinthes, et on exporte une grande quantité de térébenthine. Tous ces baumes sont une richesse de l'Orient; mais le mastic appartient exclusivement à l'île de Scio, quoique l'on

puisse, avec des soins de culture, en obtenir dans toutes ces contrées.

Cette côte rappelle de grands désastres éprouvés à diverses époques par la marine turque. En 1770 une escadre turque, mouillée dans le canal, ne s'y croyant pas en sûreté, à l'apparition de la flotte russe commandée par Alexis Orloff, se retira dans la rade de Tschesmé, sur la côte d'Asie, en face de Scio. Cette rade dont l'entrée est facile, et qui était alors sans défense, livrait les Turcs à la discrétion de l'ennemi. L'escadre russe put combiner à l'aise son attaque : elle lança sur l'armée navale des Ottomans des brûlots faits à la hâte, dont l'impéritie de ceux-ci ne sut pas se garantir, et bientôt tout fut réduit en cendres.

En 1824, l'escadre turque était aussi mouillée à Scio. Canaris, à l'entrée de la nuit, accrocha un brûlot au vaisseau amiral, monté par le capitan-pacha, il se jeta ensuite dans une barque et s'échappa en bravant le feu dirigé sur lui. Le vaisseau amiral en feu sauta quelques moments après.

Ainsi cette côte, hospitalière pour les navigateurs étrangers, ne rappelle que des désastres aux Osmanlis qui la possèdent. Il est vrai que dans leurs combinaisons, comme dans l'exécution de leurs projets, les Turcs s'abandonnent ordinairement à la volonté de Dieu, et que Dieu se déclare presque toujours en faveur de ceux qui, par leurs calculs, leur prévoyance et leur courage, savent mériter sa protection.

N'ayant point fait à Scio la station projetée, je continuai, ma route et je me dirigeai sur Scala-Nuova, d'où je voulais aller voir les ruines d'Ephèse. Scala-Nuova est une petite bourgade située sur l'emplacement où autrefois était bâtie Néapolis, nom qui signifie en grec la même chose que Scala-Nuova en italien. C'est donc un port de commerce, un lieu d'embarquement et de relâche, dont le nom, depuis bien des siècles, indique un établissement nouveau.

Lorsque les mots, qui désignent des qualités, deviennent ainsi des noms propres, le temps

fait souvent un contre-sens de leur application. C'est notre Pont-Neuf de Paris, qui est un des ponts les plus anciens de cette ville.

Scala-Nuova a un mauvais fort qui renferme la population turque, et dans lequel commande un musselim. Les Turcs et les juifs peuvent y coucher. Il est singulier que les juifs, qui sont en Orient un objet d'horreur, jouissent d'un privilége refusé aux chrétiens de toutes les communions.

Peu après mon débarquement, le 26 août, je me rendis à cheval aux ruines d'Ephèse, qui sont éloignées du port de quatre lieues. Je pris le chemin de la montagne, pour y arriver sans passer la rivière du Caïstro. Je franchis un mur qui bouche hermétiquement la vallée et qui semble avoir été plutôt un travail défensif que destiné à servir à un aqueduc; du moins il ne porte aucune trace aujourd'hui de cette destination, que la disposition des lieux ne saurait faire supposer.

On reconnaît facilement l'emplacement d'Ephèse, ses limites et son enceinte. Ass-éalout n'est point l'ancienne Ephèse, quoi qu'en aient dit plusieurs voyageurs. Ephèse était bâtie sur la montagne qui forme un amphithéâtre d'une pente assez douce, dont le développement est entouré en partie par un mur, et en partie par des escarpements naturels. C'était une manière assez habituelle aux Grecs, que de choisir ainsi l'emplacement de leurs villes, et de leur préparer une facile défense. Girgenti (l'ancienne Agrigentum), que j'ai vue plus tard en Sicile, me rappela la même pensée de la part de ses fondateurs.

Ass-éalout n'était qu'une dépendance d'Ephèse, l'un de ses faubourgs. La grande importance de cette ville, sa richesse, sa beauté, son renom, comportent une aussi grande étendue. La ville proprement dite avait un développement médiocre; mais les accessoires en faisaient une des plus grandes villes de l'Asie.

L'emplacement du célèbre temple de Diane, qui fut élevé aux frais de presque toutes les

villes de cette péninsule, se reconnaît sans hésiter, quoi qu'en dise Chandler. Il était situé au pied de la montagne, en face de la ville, et en dehors de ses murs, au commencement des marais. Toutes les conditions se rencontrent dans cet endroit pour s'accorder avec les récits des anciens historiens. L'immensité des ruines, l'étendue des constructions souterraines, leurs longues lignes, la richesse des matériaux, témoignent assez que c'est là qu'était placé le plus magnifique temple de la Grèce.

La majeure partie des plus beaux débris a été enlevée pour servir à des constructions dans divers lieux, et particulièrement pour les mosquées de Constantinople. Ce qui existe encore sur place, quoique brisé et mutilé, peut faire juger du passé. Je remarquai des tronçons de colonnes d'un granit rouge superbe. Elles n'ont sûrement pas été transportées en ce lieu depuis la destruction du temple; c'est donc à cette même place qu'elles avaient été élevées.

Ces colonnes ont dû être amenées de loin,

car aucune carrière de ce granit ne se rencontre à portée. On sait que différents princes de l'Asie envoyèrent les cent vingt-sept colonnes qui décoraient le temple; et chacun, tenant à honneur de concourir à l'édification d'un monument de gloire et d'orgueil pour tout le pays, fournit sans doute ce qu'il pouvait offrir de plus beau et de plus précieux.

Le droit d'asile que possédait le temple de Diane s'étendait à cent vingt-cinq pieds au dehors, dans tout son pourtour. Ce que l'on voit cadre parfaitement avec cette circonstance. L'emplacement actuel montre des ruines compactes, isolées, et séparées par un chemin pavé, qui passait entre le temple et la ville. La distance totale est beaucoup plus grande que cent vingt-cinq pieds : tout doit donc faire assigner, pour emplacement au temple, le lieu que désigne Tournefort.

On reconnaît aussi à quelque distance les traces d'un autre temple. Celui-ci était plus petit, mais également situé à l'extérieur de la ville. Ne serait-il pas raisonnable de supposer que ce temple était celui qui fut brûlé par

Erostrate, le jour de la naissance d'Alexandre? On sait que le nouveau temple était plus vaste que l'ancien, et qu'il fut bâti sur un autre emplacement.

En face du centre de la ville, au-delà d'un large pavé de pierres plates, on voit un tertre de forme carrée, qui a quelque élévation. L'intérieur est garni de constructions ornées; au milieu il y a un rocher taillé, indiquant la place d'un sanctuaire : on reconnaît qu'il y avait seize colonnes, et on voit encore les bases qui les supportaient; enfin on retrouve les vestiges de l'escalier qui conduisait au temple.

Il est singulier que tous les voyageurs aient passé sous silence ces ruines; elles présentent un ensemble si remarquable et si complet qu'elles sont faites pour frapper l'attention.

En avant de la ville, dans la direction de Scala-Nuova, et en suivant la montagne qui fait un angle droit avec l'amphithéâtre sur lequel Éphèse fut construite, on trouve beaucoup de ruines en dehors de l'enceinte, mais

cependant sous la protection de fortifications isolées. C'était de ce côté, en deçà de la ville, un vaste faubourg, comme il y en avait un au-delà, qui s'étendait jusqu'au point où est aujourd'hui Ass-éalout. Un château de construction grecque, et qui porte le nom de prison de Saint-Paul, occupe la sommité.

Ce faubourg devait être très-considérable, en raison de la proximité du port et du canal qui conduisait à la mer. On reconnaît distinctement le lieu où le port et le canal furent creusés. Les différences de niveau dans la plaine en indiquent le tracé. Un petit étang fangeux, qui existe encore sur le bord du Caïstro, devait en faire partie.

Les établissements maritimes d'autrefois n'avaient aucune ressemblance avec ce que nous voyons aujourd'hui. Pour qu'un emplacement fût favorable à l'établissement d'un port, il fallait des conditions toutes différentes de celles que l'on recherche à présent.

Avec nos grands bâtiments, et leur tirant d'eau considérable, il faut une mer profonde

et des côtes élevées et sinueuses, qui garantissent des efforts de la mer et des vents. Une côte plate, n'offrant pas d'abri et peu de fond, est toujours une côte dangereuse et redoutable.

Dans l'antiquité les bâtiments, même d'une très-grande charge, pouvant naviguer dans une mer peu profonde, ne s'éloignaient que rarement des côtes. Une plage de sable et une rivière étaient des localités merveilleuses pour y creuser un port et un abri. Une excavation était faite, un chenal était ouvert, un bassin creusé, et des flottes entières pouvaient s'y placer, et s'y réfugier. C'étaient des travaux semblables à ceux que nous exécutâmes sur les côtes de la Manche, à Boulogne et à Étaples, quand, en 1804, Napoléon projetait l'expédition d'Angleterre, et avait réuni une grande flottille dans cette vue. Toutes les conditions désirables dans l'antiquité se trouvaient réunies dans la vallée que parcourt le Caïstro. On peut se figurer que là étaient les établissements maritimes, les arsenaux, les magasins, et toute la partie commerciale de cette immense cité.

Des ruines, qui se remarquent encore sur le bord de la rivière, et jusque près de son embouchure, prouvent qu'Éphèse s'étendait jadis dans le voisinage de la mer. C'est probablement cette partie de la ville, qui, étant la plus riche, fut détruite la première par suite des désastres qu'amènent les guerres et les révolutions. Les saccagements multipliés, les pillages et les malheurs de toute nature, qui se succédèrent, le renversement du temple ordonné par Constantin, reportèrent sa population dans le lieu qui avait le moins souffert; on évacua la partie maritime, qui avait d'abord appelé la cupidité, on abandonna les palais, et, avec leurs débris, on bâtit, dans le faubourg le plus éloigné, des maisons modestes, qui depuis disparurent aussi, en ne laissant que de faibles traces.

Un aqueduc, dont la construction date du bas-empire, et qui subsiste encore, amenait des eaux à Ephèse; une église grecque, dédiée à saint Jean, s'éleva, et donna son nom à la ville nouvelle. Celui d'Ass-éalout, que porte aujourd'hui le chétif village qui en est le seul

reste, n'est que la corruption de Agios-Théologos, qui signifie saint théologien. Cette église grecque devint plus tard une mosquée, et la mosquée à son tour est devenue une ruine. C'en est une de plus ajoutée à tant d'autres. Les empereurs grecs firent aussi construire un fort, et aujourd'hui il est de même abandonné.

Ainsi Ass-éalout fut d'abord un faubourg d'Ephèse, puis la ville des Grecs, ensuite la ville des Turcs, et enfin le néant, comme il arrivait toujours, au bout d'un certain nombre d'années, sous le gouvernement des Ottomans.

La ville d'Ephèse fut une des premières à recevoir le christianisme; saint Jean l'évangéliste et saint Paul y prêchèrent l'évangile. Le premier s'y retira, fut son premier évêque, et y mourut.

Dans une antiquité plus reculée, Ephèse, comme toutes les villes d'Asie, avait éprouvé de grandes vicissitudes. Bâtie, dit-on, par une amazone dont elle porte le nom, elle reçut une colonie d'Ioniens, et prit part aux guerres qui éclatèrent entre les Athéniens et les Lacédémoniens; elle fut favorable à ceux-ci.

Alexandre y rétablit la démocratie, et proposa de se charger de reconstruire le temple; mais il voulait que la dédicace fût faite en son nom, et les habitants d'Ephèse, qui ne voulaient pas lui en abandonner la gloire, refusèrent son offre, en alléguant pour prétexte qu'il ne convenait pas à un dieu d'élever un temple à d'autres dieux.

Cette ville appartint à Antigone et à Lysimaque. Annibal vint s'y concerter avec Antiochus, et plus tard tous les Romains qui s'y trouvaient furent massacrés par l'ordre de Mithridate. Elle devint le lieu de la résidence d'un proconsul. Tout ce que Rome eut d'illustre la visita: Auguste s'y rendit et éleva des temples à Jules-César et à la ville de Rome; elle fut augmentée par Tibère, puis saccagée par les Perses, et son temple fut détruit par l'ordre de Constantin.

Les Grecs du bas-empire s'y défendirent contre les Musulmans avec des chances de fortune diverses. Enfin elle fut conquise par Mahomet I, et depuis cette époque demeura aux Turcs sans contestation; mais son com-

merce disparut. Smyrne s'en empara, et, assez peu d'années après, cette ville cessa tout à fait d'exister.

Il est probable que ce qui compléta sa ruine, ce fut sa richesse et sa grande beauté, qui, excitant la cupidité des barbares, sans jamais l'assouvir, alimenta pendant longtemps leurs pillages : les matériaux qu'elle renfermait furent enlevés et portés à Constantinople, et de tant de ports creusés, d'arsenaux construits, de palais, de temples élevés, renversés, rebâtis si souvent ; de tant de trésors accumulés, de cette ville, enfin, une des plus grandes, des plus peuplées, des plus riches et des plus belles du monde, le voyageur ne retrouve plus aujourd'hui que quelques débris informes.

Les montagnes qui couronnent Ephèse sont arides et rocailleuses, comme toutes celles de l'Asie-Mineure ; mais la vallée est fertile, et au pied des coteaux des oliviers, sans culture, donnent des récoltes magnifiques, qui sont sans doute abandonnées, parce qu'il n'y a personne pour en recueillir les produits.

En revenant d'Ephèse, nous suivîmes la rive droite du Caïstro, jusqu'à son embouchure dans la mer. Quelques pêcheurs y sont établis et vivent d'une manière misérable. Nous traversâmes la rivière, au gué que les atterrissements ont formé à son embouchure, et nous rentrâmes à Scala-Nuova, à une heure fort avancée de la nuit. Dans le cours de cette journée, nous n'avions vu que des ruines et des choses inanimées. A peine trois ou quatre habitants d'Ass-éalout, couverts de haillons, et quatre ou cinq pêcheurs, plus misérables encore, s'étaient offerts à nos regards.

Le lendemain, 21 août, nous mîmes à la voile pour l'île de Samos, prenant notre route par le petit Bogaz, détroit fort resserré qui sépare cette île de la côte de Mycale, où se rassemblaient autrefois les députés de la confédération Ionienne. Nous allâmes mouiller dans le port Colome, qui est le plus voisin de l'ancienne ville de Samos.

Le 22, j'allai faire une excursion dans l'île. Sur le bord de la mer il existait, au dire d'Hérodote et de Pausanias, un temple dédié à Junon, qui était un des plus vastes de toute la

Grèce. Une seule colonne reste debout: son module est de près de sept pieds. Elle est de marbre blanc, mais formée de tronçons, mis les uns sur les autres; elle n'a aucun des caractères de grandeur, qui sont inhérents à ce genre de construction.

Les bases de quelques autres colonnes se reconnaissent, quelques débris rares se retrouvent; mais tous les matériaux précieux ont disparu, sans doute pour être employés à d'autres constructions. Il se peut aussi qu'ils aient été recouverts par les alluvions qui ont exhaussé le sol antique du temple, originairement très-bas. Probablement des fouilles faites en ce lieu seraient productives. Le temple était situé à l'extrémité de la ville.

De ce point, en marchant parallèlement à la côte, et allant joindre la rivière, qui coule à quelque distance à l'est, on foule constamment le sol sur lequel Samos était construite. Passé la rivière, les débris deviennent toujours plus nombreux, et ils couvrent même les champs livrés à la culture. A une lieue, on voit les restes d'un temple de petites dimen-

sions, mais du goût le plus exquis, qui a été découvert seulement depuis deux ans. Les colonnes sont cannelées, et le fronton chargé d'ornements et d'inscriptions.

Tout ce côté formait la partie basse de la ville : la partie supérieure est au-delà, en s'approchant de Cora, et les travaux anciens, les limites de la ville, ainsi que son enceinte, se reconnaissent là mieux encore qu'ailleurs. Cora, qui est à trois milles environ, a été bâtie avec des matériaux tirés de ces débris.

Dans la montagne on voit des cavernes taillées par la main de l'homme, et d'un travail régulier, qui servaient sans doute à faire arriver les eaux à la ville haute. Hérodote les place au nombre des plus mémorables et des plus grands travaux de la Grèce.

Toutes les montagnes, tous les rochers que l'on aperçoit, sont de marbre blanc. Ainsi, quand les habitants de cette île construisaient des temples et des palais, c'était la nature elle-même qui faisait les frais de leur décoration et de leur éclat.

L'île de Samos joua un rôle important dans l'antiquité. Elle fut la première qui se livra en grand à la navigation, et qui entretint des flottes; elle eut jusqu'à cent vaisseaux propres au combat, et portant cinquante rameurs. Un grand nombre d'archers faisaient sa sûreté. Elle prit part aux guerres des Athéniens contre les Lacédémoniens, et changea plusieurs fois de parti. Polycrate, qui la gouverna, fut célèbre par l'immensité de ses trésors et par le bonheur qui l'accompagna constamment jusqu'à sa fin misérable. Enfin des travaux immenses exécutés pour la conduite des eaux, l'étendue de la ville, qu'on peut juger par les restes qui s'aperçoivent encore, des fortifications qui la mettaient en état de repousser toutes les attaques de ses ennemis, et un temple dédié à Junon, fameux dans l'univers, ont rendu cette île célèbre.

On peut se faire une idée de ce qu'étaient autrefois sa population, sa richesse et sa puissance : aujourd'hui elle compte à peine vingt mille habitants misérables; et cependant toutes les îles de cet archipel, jouissant de privi-

léges, étaient protégées par des institutions municipales, et se trouvaient ainsi garanties d'une partie de ces horribles exactions qui désolent les sujets de l'empire ottoman. Mais la présence des Turcs, leur souffle seul, suffit pour tout détruire.

C'est à Samos que Pythagore reçut la naissance. C'est près de cette île, à Pathmos, qui n'en est séparée que par un canal étroit, que saint Jean l'évangéliste se retira et écrivit l'Apocalypse.

L'île de Samos produit des vins muscats très-estimés. Ils sont achetés au moment même de la vendange par des spéculateurs qui demeurent dans l'île ou sur le continent. La pauvreté des cultivateurs est telle, qu'aucun d'eux ne conserve son vin pour attendre qu'il ait acquis toute sa valeur. Le vin doux est mis dans des petits tonneaux et transporté immédiatement, soit sur des ânes, soit en barque.

Cependant tout le raisin, récolté dans cette île, n'est pas employé à faire du vin; une

portion est séchée pour être vendue. On l'étend pour cela sur un terrain uni et battu, qui est à proximité de la vigne, et destiné à cet usage. Six jours suffisent pour donner au raisin la qualité nécessaire pour sa conversation. Il est réduit alors au quart de son poids primitif, et vaut un prix qui convient aux intérêts du propriétaire.

Je vis faire cette opération, et de jolies paysannes grecques nous invitèrent avec instance à manger de leurs raisins. C'est un usage de ce pays que de partager avec les étrangers les fruits que donne la terre. Le propriétaire offre avec sincérité ce que les champs ont produit, et celui à qui l'on offre accepte sans hésiter. L'hospitalité est la vertu de l'Orient, et le peu de valeur des denrées en facilite l'exercice.

La côte de Samos a la propriété de fournir d'excellente eau, lorsque l'on creuse le sable à une très-faible profondeur. L'excavation faite se remplit immédiatement d'eau bonne à boire. Il est assez ordinaire, sur les côtes, de trouver ainsi de l'eau, dont on peut se dés-

altérer, dans un extrême besoin; mais à Samos elle est parfaitement bonne et susceptible de servir à l'approvisionnement des vaisseaux.

Nous quittâmes l'île de Samos dans la journée, et un vent fort et favorable nous fit aborder, en peu de temps, sur la côte opposée du continent, dans une anse où nous jetâmes l'ancre; nous nous trouvions à peu de distance du lieu où était situé un temple d'Apollon, très-célèbre dans l'antiquité. Il dépendait de la ville de Milet, bâtie sur les bords du Méandre, qui coule dans le voisinage.

Cette ville de Milet était une colonie d'Ioniens, et se trouvait renfermée dans les limites de la Carie. Elle fut très-considérable, très-

riche et très-puissante. C'était une des plus importantes villes de l'Ionie : son commerce était très-étendu et ses colonies nombreuses. Elle eut la gloire de donner la naissance à des philosophes célèbres, au nombre desquels fut Thalès. Après la conquête qu'en firent les Musulmans, elle conserva quelque renommée; mais il ne reste plus de tout cela que des ruines confusément dispersées sur un grand espace de terrain.

Cette localité présente un des exemples les plus frappants de changements opérés par la seule action du temps. Milet était autrefois une ville maritime. A l'époque de Strabon elle avait quatre ports, dont un très-spacieux, et un groupe d'îles couvrait la côte. La mer est aujourd'hui très-éloignée de Milet; d'immenses alluvions, apportées par le Méandre, et qui se continuent chaque jour, ont créé un nouveau pays dont l'étendue future ne saurait se calculer, si l'on fait intervenir, sans limite, la succession des siècles. C'est un autre Delta, dont le Méandre est le père et le créateur; une source abondante de richesse, mais dont

les produits sont nuls parce que les hommes sont nécessaires pour mettre en valeur les dons de la nature.

De toutes les ruines dont le pays est couvert, celles du temple seules méritent l'attention du voyageur. Ces ruines sont entières et d'une magnifique conservation. On dirait qu'un tremblement de terre a bouleversé le temple et que cette catastrophe date d'hier; ou plutôt il semble que cette destruction est l'ouvrage de l'homme et le résultat d'une opération prescrite par une disposition du pouvoir, et exécutée sous l'empire de l'ordre et de la discipline. Il est même assez vraisemblable que cette explication est la véritable, car on sait que Constantin, dans son zèle barbare pour la religion chrétienne, ordonna la destruction de tous les temples du paganisme, au lieu de les conserver pour les donner au culte du vrai Dieu. Ce n'est donc pas le temps seul qui est coupable de toutes les destructions qui désolent l'Asie : la puissance publique a beaucoup fait pour aider à ses ravages. Trois colonnes ont échappé à la

fureur qui a tout démoli; elles seules sont debout. Deux sont liées par une architrave, l'autre est isolée; elles se voient de la mer à une assez grande distance, signalent ce lieu au navigateur, et semblent commander à toute la contrée.

Il m'est impossible d'exprimer l'impression que me firent éprouver tant de ruines accumulées dans un si petit espace, la beauté et l'élégance de ce qui reste debout, et le fini des détails de sculpture, dont chaque morceau de marbre est couvert. Tout est encore sur place, et l'esprit peut aisément se représenter le temple tel qu'il était jadis. Si bien que s'il était question de la reconstruire, je crois qu'il n'y manquerait rien et qu'il ne faudrait que réunir et mettre ensemble, dans leur ordre primitif, les marbres qui ont été dispersés.

C'est une immense et magnifique carrière, un énorme magasin de morceaux de marbre blanc, dont chacun est taillé, poli et sculpté. On est, si je peux m'exprimer ainsi, étonné de

la fraîcheur de ces ruines. Une architrave, demeurée intacte, dont je pris la mesure, a dix-huit pieds de long sur trois pieds d'épaisseur, et quatre pieds de haut. Les colonnes sont cannelées; leur diamètre est de six pieds. Elles se composent chacune de dix-sept tambours de différente épaisseur. Les détails des ornements sont admirables, et le ciseau le plus délicat les a exécutés. Ce temple était du plus bel ordre ionique; on voit treize énormes soubassements, qui servaient à supporter les colonnes. Les autres sont masqués par des ruines.

Le jour où l'on commencera à faire des fouilles dans ces lieux, on y trouvera des trésors pour les beaux-arts. Cette énorme masse de riches débris doit être l'objet des observations, des études et des recherches des premiers voyageurs qui en auront l'occasion et la possibilité.

Une centaine de paysans, réunis dans des cabanes adossées à ces ruines, donnaient un peu de vie à cette vaste plaine. Leur industrie habituelle est l'agriculture : ils cultivent le coton. C'est là, pour la première fois, que je vis

des champs de cette plante. La vente de monnaies et de médailles anciennes est une industrie accidentelle pour ces hommes; mais, ignorants et avides, ils n'ont aucune idée de ce qui donne du prix à ces objets, et nos demandes ayant fait hausser leurs prétentions, nous ne pûmes en acheter qu'en petit nombre et de peu de valeur.

Ils furent plus accommodants pour nous fournir de bons chevaux, dont nous nous servîmes pour retourner à portée de notre bâtiment, à une heure assez avancée de la nuit. Nous pûmes cependant aller coucher à bord. Au jour, nous continuâmes notre route.

Je longeais la terre ferme autant que possible, dans l'espoir de m'arrêter dans ces lieux que les souvenirs rendent dignes d'intérêt. Nous passâmes devant l'île de Cos, patrie de l'homme le plus vertueux, et l'un des plus éclairés, d'Hippocrâte, dont la vie entière fut consacrée à soulager l'humanité souffrante, et qui devança tellement son siècle qu'aujourd'hui encore, son nom est une autorité dans la science difficile qu'il enseigna.

Nous jetâmes aussi un regard sur cette côte de Gnide où Venus avait son temple le plus révéré, et dont il existe encore de beaux restes. Le temps et les circonstances de notre navigation ne nous permirent pas d'y débarquer; le 24 août au soir, nous arrivâmes devant Rhodes, et nous jetâmes l'ancre dans la rade.

Le 25, dès le grand matin, j'avais débarqué dans l'île. J'entrai avec une émotion profonde dans cette ville, dont les souvenirs sont faits pour toucher si vivement. Elle rappelle à l'esprit des services rendus à la religion, à l'humanité, à la civilisation; elle fut comme le boulevard de l'Europe, et tint en échec les forces des barbares qui menaçaient les plus beaux pays de la chrétienté. La gloire acquise par les chevaliers de Saint-Jean, au nom de la religion, au nom de la patrie, fut une gloire tout européenne, et surtout une gloire

française, car le plus grand nombre des chevaliers, et les grands-maîtres dont les noms ont traversé les siècles avec le plus d'éclat, étaient français. Il y a trois cent quinze ans que la fortune devint contraire à cet ordre illustre, et qu'il fut obligé d'abandonner la conquête qu'il avait faite, après l'avoir possédée pendant deux cent douze ans. Les souvenirs qu'il a laissés sont encore si présents, qu'on pourrait croire que c'est hier seulement qu'a cessé sa puissance. La rue des Chevaliers est intacte; la porte de chaque maison est ornée des écussons de ceux qui les ont habitées les derniers. Cette rue est silencieuse; quoique conservées, les maisons sont désertes, et l'on se croirait entouré des ombres de ces héros. Les armes de France, les nobles fleurs de lis, se voient partout. C'est que la gloire et la puissance de la France sont de tous les temps et de tous les lieux : quelque lointain que soit le pays que parcourt un voyageur, quelle que soit l'époque du moyen-âge dont il étudie l'histoire, le nom de France et ses souvenirs s'y trouvent toujours mêlés.

Je parcourus cette rue des Chevaliers avec un saint recueillement. Je reconnus les armes des Clermont-Tonnère, et d'autres de nos plus anciennes et plus illustres maisons. Après avoir donné quelques instants aux rêves de mon imagination, je cherchai à me rendre compte des derniers événements dont Rhodes fut le théâtre, et qui forcèrent l'ordre de Saint-Jean à chercher un autre asile. Mais, avant d'exposer les réflexions que la vue des lieux m'inspira sur le dernier siége de la ville, dont les détails nous ont été transmis par l'histoire, je dirai deux mots de ce qui regarde l'île en général.

Rhodes fut d'abord nommée par les Grecs Ophieuse, ou l'île des serpents, à cause du grand nombre de ces reptiles qui n'a jamais cessé de l'infester : elle reçut depuis celui qu'elle porte aujourd'hui, à cause, dit-on, de l'abondance de roses qu'on y trouvait. Son territoire, d'une étendue assez grande et dont le développement est de quarante lieues de tour, jouit d'une extrême fertilité, et se prête à la culture des produits les plus riches. Des

eaux abondantes la distinguent des autres îles, et lui donnent un avantage précieux. Du temps des Grecs, sa marine puissante la rendait maîtresse des mers voisines; sa population s'élevait à quinze cent mille âmes. Son commerce était étendu, ses fabriques renommées, ses teintures excellentes. Les arts y étaient cultivés avec succès : on prétend qu'elle renfermait jusqu'à trois mille statues faites par d'habiles artistes en l'honneur des dieux ou des héros. Le colosse, d'un superbe travail, qui était consacré au soleil, divinité tutélaire de l'île, avait, d'après Pline, soixante-dix coudées de haut. On ne peut méconnaître les deux rochers placés à fleur d'eau sur lesquels il était placé. Enfin les Rhodiens, cultivateurs, fabricants, artistes et marins, étaient aussi des guerriers renommés, et soutinrent, du temps des Romains, un siége qui les rendit illustres, comme les chevaliers le devinrent dans les temps postérieurs.

Cette île fut conquise par les califes, puis retourna à l'empire grec. Les Vénitiens s'y établirent en 1203; mais bientôt ils en furent

chassés par Jean Ducas. Des Grecs révoltés, unis aux Saracènes, s'en rendirent maîtres, et l'empereur grec Andronic, réduit à n'y posséder qu'un fort, y conservait à peine une ombre d'autorité. C'est dans cet état qu'était Rhodes, quand Foulques de Villaret, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, qui, chassé de la terre sainte et de la Syrie, s'était réfugié à Chypre, où il n'avait qu'une existence secondaire et incertaine, eut la pensée de s'emparer de Rhodes, et d'y établir l'autorité de la religion. Soutenu par les secours du pape Nicolas IV, du roi de France Philippe-le-Bel, et d'une foule de croisés, qui à la voix du pape étaient venus se joindre à lui, il débarqua dans cette île, en 1308, avec les forces qu'il avait réunies. Après des combats multipliés devant la place, son siége fut entrepris, et, le 23 août 1310, elle tomba entre ses mains. Peu après toute l'île, ainsi que plusieurs d'une moindre importance, qui l'entouraient, subirent le même sort.

L'ordre de Saint-Jean ainsi établi, ayant son territoire, ses états, ses revenus et sa marine,

lutta avec avantage pendant deux cents ans contre les Turcs, qui, pendant ce temps, poursuivaient sur terre le cours de leurs succès. Maîtres enfin de Constantinople et de tout l'empire grec, ceux-ci résolurent de détruire un ennemi, qui, par sa proximité, son courage et son énergique persévérance, ne cessait de leur nuire.

Un premier siége avait été entrepris sans succès, en 1480, sous le règne de Mahomet II, ce sultan qui avait conquis Constantinople, et porté si haut la gloire de l'empire ottoman. La défense mémorable de Rhodes, à cette époque, avait immortalisé le nom du grand-maître Pierre d'Aubusson.

En 1520, Soliman II résolut de renouveler cette tentative, et il ne crut pas au-dessous de sa dignité de la conduire en personne. Il rassembla donc une armée forte, dit-on, de cent mille hommes, et composée de ses meilleures troupes. Une nombreuse marine la débarqua dans l'île, et elle s'empara de la place, après un siége de près de six mois. Cette défense, quelque lon-

gue qu'elle paraisse, et quelle que soit l'admiration qu'on lui accorde, n'est pas si extraordinaire que l'on le suppose, et je dois même dire, d'après ce que j'ai vu et étudié sur les lieux, qu'elle aurait encore pu être prolongée.

On partirait d'une base fausse, si l'on comparait les siéges d'autrefois avec les siéges de l'époque actuelle. Il n'y a rien d'absolu dans le monde, tout est relatif. C'est la comparaison entre les moyens d'attaque et les moyens de défense, qui détermine le mérite de celui qui attaque et de celui qui se défend. Une simple muraille, contre des ennemis qui n'ont que des flèches pour arme offensive, donne des moyens de défense indéfinis ; tandis que les fortifications modernes, construites avec le plus de soin, et faites avec le plus d'intelligence, doivent céder, dans un temps donné, aux moyens d'attaque que l'on connaît aujourd'hui. A la première guerre on verra que la science de l'artillerie ayant fait de grands progrès depuis vingt ans, et son service étant devenu plus facile et plus simple, les places ré-

sisteront moins de temps qu'elles ne l'ont fait jusqu'ici. Si l'on remonte aux siècles passés, et si l'on arrive à l'époque où l'artillerie était dans l'enfance, où tout était, dans son usage, obstacle, difficulté, lenteur, incertitude, on trouve l'explication de ces défenses de plusieurs années, qui nous étonnent et qui aujourd'hui ne seraient plus possibles. C'est précisément le cas du siége de Rhodes, il y a trois cents ans.

La place de Rhodes est bâtie sur un terrain assez défavorable. Elle est commandée de fort près, et si les assiégeants eussent été plus habiles, il est probable qu'elle eût été emportée beaucoup plus tôt. Les attaques ne furent pas dirigées sur le point où les fortifications sont dominées. En cela les Turcs eurent raison, parce que les défenses y sont accumulées, et qu'en résultat, malgré cette circonstance, ce point est des plus défensifs. Mais, au lieu de porter leurs efforts et de diriger leurs attaques sur le saillant qui, au milieu de l'enceinte, n'est soutenu par rien; que l'on pou-

vait écraser et détruire promptement, et dont la disposition du terrain rend les approches extrêmement faciles, ils s'attaquèrent à la partie de l'enceinte qui suit, où le front de fortification est en ligne droite, et présente de grands moyens de défense. On peut juger des brèches qui furent faites par les réparations qu'elles ont nécessitées ; elles se reconnaissent aisément à l'inspection de la maçonnerie qui est, en ces endroits, plus récente, et faite avec des matériaux différents. On voit aussi les mêmes indices à la première enceinte ; mais les brèches étaient partielles et nullement aussi grandes que les historiens l'ont raconté.

Sans vouloir trop diminuer le mérite d'une défense honorable, et même glorieuse, on doit dire cependant que, puisque les Turcs n'ont jamais été maîtres de la partie occupée maintenant par les juifs et les Turcs, et qu'il y a de plus une enceinte intérieure, qui entoure la ville dite les Chevaliers, on pouvait encore prolonger la défense, parce que cette dernière enceinte formait un réduit qui était intact,

indépendamment de celui du fort qui consistait dans le palais du grand-maître. On ne comprend guère de quel point les batteries turques pouvaient battre avec avantage le fort de Saint-Nicolas, qui est très-avancé dans la mer, et comment les assiégeants pouvaient conduire cette attaque, dont les historiens parlent beaucoup. Ce devait être une canonnade sans objet. En général, il est évident que les dégâts causés par l'artillerie ont été moins grands qu'on ne l'a dit, et que ceux que l'on ferait à présent en dix jours, avec soixante pièces de canon; et qu'à l'exception de deux brèches assez grandes, les autres parties de l'enceinte qui ont été endommagées, n'en étaient pas moins défensives.

Les historiens donnent, pour cause dernière à la capitulation, le manque de poudre, et effectivement, si la chose eût été vraie, le motif était fondé; mais ce qui prouve que cette raison fut un prétexte et non une cause réelle, c'est qu'il y a peu d'années on a découvert un souterrain où il en existait vingt mille livres,

dépôt du temps des chevaliers, et qui jusqu'à ce moment avait été ignoré.

Il y a donc eu beaucoup d'exagération dans le récit qu'ont fait les historiens. La défense a été belle; mais elle pouvait durer encore, et dès-lors elle n'est pas telle que l'époque et les siècles l'ont consacrée. Elle a été longue parce que l'on était dans l'enfance de l'art des siéges et du service de l'artillerie, et qu'alors il n'y avait aucun équilibre entre l'attaque et la défense des places.

Je parcourus rapidement les environs de Rhodes, et je pus apprécier dans quel état de misère est tombée cette île, et ce qu'elle devait être autrefois. Dans l'antiquité, il y avait quinze cent mille habitants; du temps des chevaliers, trois cent soixante mille; aujourd'hui l'île entière n'en renferme que vingt-huit mille de toutes religions, des deux sexes et de tout âge. Aussi les propriétés y sont-elles sans valeur. Je vis une belle maison de campagne, en bon état, ayant un jardin de cinquante arpents, planté de trois mille cinq cents pieds d'orangers ou de citronniers, qui avait été ven-

due peu de temps auparavant, pour la somme modique de trois mille cinq cents francs.

J'assistai à la pêche des éponges. C'est un spectacle assez curieux, et un métier pénible et périlleux pour ceux qui l'exercent, mais quelquefois si lucratif, que cinq ou six jours d'une pêche heureuse suffisent pour les faire subsister pendant toute l'année. Les pêcheurs plongent jusqu'à cent pieds deprofondeur, où ils vont saisir les éponges. Elles sont attachées aux rochers au fond de la mer, et servent de retraite à une foule de petits animaux de l'espèce des crustacés, qui se logent dans les ouvertures et les vides de l'éponge.

Les plongeurs restent sous l'eau pendant quatre à cinq minutes, et, portant tout ce qu'ils ont pu ramasser, ils remontent au moyen d'une corde blanche qui leur sert de point de direction, et les empêche de s'éloigner du bateau qu'ils doivent rejoindre. Cette corde sert aussi quelquefois, comme point d'appui, à favoriser leur retour. Car le retour est difficile quand ils sont chargés de beaucoup de

butin dont le volume et le poids les gênent et les embarrassent dans leur mouvement. Dans ce cas ils tirent la corde, et à ce signal on les amène immédiatement à la surface de l'eau. Les éponges sont fortement pressées pour en faire sortir les animaux qu'elles renferment, ensuite lessivées pour enlever les matières mucilagineuses qui y sont contenues, et, après cette double opération, elles sont mises dans le commerce. Il arrive de temps à autre que des plongeurs rencontrent dans l'eau des requins dont ils deviennent les victimes.

Le 26 août, je remis à la voile, et je me dirigeai sur la Syrie. J'aurais désiré relâcher dans le golfe de Macre, un des plus vastes et des plus beaux mouillages de cette côte, ainsi que dans celui de Satalée, et visiter toute la rive méridionale de l'Asie-Mineure, si riche en antiquités; mais le temps que je voulais consacrer à mon voyage, et les circonstances de notre navigation, ne le permettant pas, nous continuâmes notre route pour Bayruth, où nous arrivâmes le 29 au soir.

Bayruth est l'ancienne Béryte. Cette ville

remonte à la plus haute antiquité ; elle fut une colonie de Sidon, et c'est à Béryte que l'on inventa la fabrication du verre. Elle devint une colonie romaine sous Auguste, prit le nom de sa fille Julie (Félix Julia), et devint la plus belle ville de la Phénicie. Elle fut renversée de fond en comble par un tremblement de terre, en 566. Relevée de ses désastres, les Sarrasins s'en emparèrent après un siége opiniâtre. Le roi de Jérusalem, Baudouin, l'enleva au Sarrasin. En 1111, Saladin la reprit : plus tard, elle changea encore de maîtres, suivant la fortune variable des croisés. Elle devint la résidence de l'émir Fakhr-Eddyn, prince des Druses, qui y périt en défendant ses états contre le sultan Amurath IV. Cette conquête fixa le sort de Bayruth : depuis cette époque elle fait partie de l'empire ottoman.

L'émir Fakhr-Eddyn, qui séjourna à la cour de Florence, avait rapporté d'Italie le goût de l'architecture et des beaux-arts. Il fit bâtir un superbe palais, dont quelques vestiges existent encore. Ce fut lui, dit-on, qui planta près de la ville le bois de pins, qui, malgré la

stérilité du terrain, lui procure une promenade agréable.

La rade ouverte de Bayruth n'offre qu'un abri peu sûr aux vaisseaux; il en est de même de toute la côte de Syrie, qui est droite, et presque partout fort dangereuse. Un môle, très-court, forme un petit port pour les bâtiments d'un faible tonnage. C'est à une distance d'une lieue environ, à l'embouchure du Nahr-el-Bayruth, qui descend du Liban, et que les anciens nommaient le Magoras, que les bâtiments tirant beaucoup d'eau, vont prendre leur mouillage.

La ville de Bayruth a aujourd'hui une population de huit à dix mille âmes. C'est l'échelle de la partie centrale de la Syrie, et le port par lequel la ville de Damas, qui est la place d'entrepôt, servant d'intermédiaire au commerce de l'Europe avec l'Asie, fait ses expéditions et reçoit ses marchandises. C'est aussi par ce point que les produits du sol, et principalement les soies du Liban, sont transportés à l'étranger. Il se fait par cette ville,

annuellement, pour quatre à cinq millions de francs d'affaires, tant en importation qu'en exportation.

Je trouvai chez les consuls européens, et particulièrement chez MM. Guis, consul de France, et Loretta, consul d'Autriche, le plus obligeant empressement pour moi. C'était le premier lieu dépendant du pouvoir de Méhémet-Ali sur lequel je mettais les pieds, et mon esprit, prévenu en faveur de ce qu'il a fait de grand et de remarquable, fut péniblement surpris du peu de popularité dont il jouissait. Son administration était l'objet d'une critique amère. Un changement complet s'était opéré à son égard, depuis l'établissement de son pouvoir. Il avait essayé d'étendre à la Syrie son système de monopole, qui n'est exécutable qu'en Égypte, à cause du caractère particulier des habitants, et de la configuration du pays, et qui là seulement est aussi très-profitable, à cause de la richesse de la culture et des produits. Il avait voulu s'emparer de toutes les soies récoltées dans le Liban, qui composent presque uniquement la fortune de

la population de ce canton, et il en était résulté un tel mécontentement parmi ces peuples, qu'il avait été forcé de revenir sur sa décision. La révolte, qui avait éclaté dans les arrondissements de Naplouse et de Jérusalem, dont la répression à peine connue était même encore mise en doute, avait fait relever la tête à ses ennemis, exhaler toutes les plaintes que chacun se croyait autorisé à faire : enfin l'autorité égyptienne, reçue d'abord avec une grande faveur, était devenue odieuse; et le sultan, si peu considéré chez lui, si mal obéi dans les états qu'il gouverne immédiatement, avait repris une sorte de popularité auprès d'une population qui, trois ans auparavant, avait vu briser son sceptre avec plaisir. Nouvel exemple d'une vérité souvent démontrée par l'histoire; c'est que l'amour que l'on montre aux souverains, celui qu'on croit éprouver pour eux, ou plutôt qu'ils supposent qu'ils inspirent, n'est souvent que l'expression de la haine que l'on porte à leur compétiteur. Me réservant de traiter plus en détail tout le système de gouvernement et d'administration de

Méhémet-Ali, je n'en dirai rien de plus en ce moment : je rends compte seulement de la sensation que j'éprouvai au moment où j'entrais dans les provinces soumises à son gouvernement.

Les environs de Bayruth sont fort bien cultivés, et le pays d'un aspect agréable; il est couvert de figuiers et de mûriers nains. C'est un usage universel que de conserver les mûriers dans ces dimensions, et j'ai déjà fait remarquer les avantages qui en résultent.

Du côté du midi, Bayruth est cependant ménacée d'un avenir funeste ; des sables très-fins ont envahi la côte, et s'avancent vers la la ville d'une manière constante, régulière et progressive. Chaque année ils usurpent douze à quinze toises, sans que l'on fasse rien pour les arrêter. Une maison, des arbres mêmes, sont en peu de mois ensevelis; d'abord à moitié couverts, ils ont bientôt tout à fait disparu. Le même sort attend la ville, et l'on peut calculer d'avance, d'une manière assez précise, à quelle époque elle aura cessé d'exis-

ter. C'est un spectacle triste, même pour un étranger. Les habitants de Bayruth semblent ne pas s'en apercevoir, et jouissent du présent sans s'occuper de l'avenir.

Je fis mes dispositions de voyage pour entrer dans le Liban, visiter le pays des Druses et des Maronites, gravir le mont Sannin, l'un des points les plus élevés de cette chaîne; mesurer sa hauteur, voir les ruines de Balbek, ainsi que la ville de Damas, parcourir la Syrie dans sa longueur, et visiter la Terre-Sainte.

La chaîne du Liban, que nous allions parcourir, s'étend parallèlement à la côte. Elle prend naissance auprès de Tripoli et finit près de Saïde (l'ancienne Sidon). Cette chaîne, dans sa plus grande hauteur, ne dépasse pas treize cents toises. L'Ecriture parle avec admiration des forêts de cèdres qui l'ornaient jadis. Elles fournirent les bois nécessaires aux flottes de Tyr et de Sidon, et pour la construction du temple de Salomon. Ces forêts ont disparu : sept arbres seulement restent aujourd'hui pour en conserver le nom et les souvenirs. Cette chaîne de montagnes a perdu sa parure primi-

tive, comme il arrive à tous les pays anciennement civilisés. Des rochers nus et âpres s'offrent partout à l'œil du voyageur. Cependant une population active, libre, laborieuse et intelligente, est venue habiter ces montagnes, et y a rappelé la fertilité dont elles sont encore susceptibles. Des bouquets de pins, plantés près des monastères et des villages, reposent agréablement la vue, et s'élèvent dans les airs, tandis que chaque intervalle, qui sépare les rochers montre un champ cultivé en blé, en vigne ou en mûriers. Là où l'espace ne comporte pas le mouvement d'une charrue, c'est à la bêche qu'on travaille la terre. Des eaux vives abondantes sortent des flancs des montagnes, et servent à la fois aux besoins journaliers de la population et à l'arrosement des terres, dont elles accroissent les produits. Mais, avant que d'entrer dans ce pays, il est bon de donner quelques renseignements sur la population qui l'habite : c'est d'après les auteurs qui ont fait les recherches les plus profondes, et ce que j'ai appris moi-même sur les lieux, que je vais parler.

La population de la chaîne du Liban s'élève à peine à quatre cent mille âmes. Trois races la composent, et sont bien distinctes : les Ansariés, qui habitent la partie septentrionale de la chaîne dans les environs de Tripoli, les Druses, et les Maronites, qui occupent toute la partie venant ensuite, et qui est de beaucoup la plus considérable.

Les Ansariés ne forment pas une population supérieure à soixante mille âmes ; ils ne sont ni mahométans ni chrétiens ; ce sont des idolâtres. Les uns professent le culte du soleil, d'autres celui du chien. Le christianisme n'a jamais pénétré qu'imparfaitement chez eux. Il en fut de même du mahométisme, qui se trouva cependant convenir davantage à leurs habitudes et à leurs goûts. Il en est résulté un mélange de toutes les religions, où les pratiques qui tiennent à leurs croyances anciennes sont unies à d'autres, consacrées par les religions plus récentes.

Du reste l'importance de ces peuples est minime; et, comme je ne les ai point observés

moi-même, je ne m'étendrai pas plus longuement sur leur compte.

Les Druses et les Maronites, quoique ayant des croyances différentes, ont des rapports de politique et des souvenirs communs, qui établissent entre eux quelque similitude. Ils sont unis d'intérêt, dépendent du même gouvernement, de la même administration; leurs mœurs sont également douces et hospitalières, et leur vie régulière et laborieuse.

Les Maronites viennent des bords de l'Oronte. A la fin du sixième siècle, un solitaire, nommé Maronne, s'acquit, par ses austérités et ses prédications, une grande autorité parmi les peuples au milieu desquels il vivait. Des querelles religieuses avaient déjà éclaté entre Rome et Constantinople. Maronne se déclara pour les doctrines de la première, et se trouva ainsi en opposition avec celles des Grecs, et en guerre avec le pouvoir de Constantinople. Opprimés et persécutés, lui et ses sectateurs se retirèrent dans les montagnes du Liban.

Les Druses tirent leur origine des mêmes lieux. Initiés à la croyance de l'islamisme, ils prirent part aux discussions qui eurent lieu à l'occasion de la légitimité du calife, dans l'ordre de la succession à cette dignité suprême. Plus tard, une multitude de sectes diverses se forma à la voix d'un grand nombre de prétendus apôtres.

Dans leurs idées confuses, mêlant aux nouveaux dogmes qu'elles adoptaient ceux auxquels elles avaient eu foi auparavant, ces sectes retournèrent alors, en partie, à la religion qu'elles avaient anciennement professée, et revinrent aux croyances de la métempsycose et d'une seconde vie six mille ans après la mort. L'anarchie civile qui régnait donna de la consistance à cette anarchie religieuse.

Un schisme nouveau éclata en Égypte à la voix du troisième calife Fatimite, qui voulut se faire reconnaître pour Dieu incarné. Il affranchit ses sectateurs de la prière et de tous les devoirs religieux imposés aux mahométans par le Coran. Un nommé Mohamed-ben-Ismaël prêcha cette doctrine, qui se répandit

dans diverses parties de l'Orient, et particulièrement en Syrie. La mort du calife et celle du prophète n'empêchèrent pas ces doctrines de se répandre. Les Druses, persécutés à cause de leur croyance, se réfugièrent dans les montagnes. Ils s'associèrent, dans l'intérêt de leur sûreté, aux Maronites, qui déjà y avaient cherché un asile, et les deux peuples vécurent constamment en bon accord.

Ils conservèrent l'un et l'autre leur indépendance pendant plusieurs siècles, repoussant les Turcs, qui à plusieurs reprises tentèrent sans succès de les soumettre. Enfin, Amurath III, fatigué des troubles qu'ils causaient dans cette province, et des embarras qu'ils lui suscitaient incessamment, donna l'ordre de les soumettre. Ibrahim, pacha du Caire, rassembla des forces considérables, marcha contre eux, s'empara de leur pays, et leur imposa tribut. Un chef de son choix, pris dans une des familles les plus distinguées du pays, leur fut donné; et cette autorité unique, en comprimant les factions, fit disparaître l'anarchie,

maintint l'ordre, et augmenta l'importance de ces peuples.

Fakhr-Eddyn, qui occupa ce poste suprême, ajouta beaucoup au pouvoir dont il était investi, par son adresse et l'appui qu'il trouva moyen de se créer à la cour du sultan. Il s'empara de la ville de Bayruth, qui était à sa convenance, en chassa l'aga, et se fit pardonner cette aggression, en augmentant le tribut qu'il payait au grand-seigneur. Il agit de même sur d'autres points, et agrandit son territoire des villes de Saïde, de Sour et de Balbek. Le nombre de ses ennemis s'étant accru, il prit, pour les calmer, le parti de s'éloigner, et remit l'autorité à son fils. Après une longue absence, pendant laquelle il séjourna à la cour de Médicis, il revint en Syrie, et rapporta de l'Italie le goût du luxe et des arts. Le sultan Amurath, jaloux de sa puissance et de sa renommée, chargea le pacha de Damas de le soumettre; celui-ci y parvint après une résistance de plusieurs années, et Fakhr-Eddyn, prisonnier du sultan, fut mis à mort.

Ses enfants lui succédèrent dans l'autorité qu'il avait exercée sur les Druses et les Maronites. Sa race s'étant éteinte, l'autorité fut déléguée par le sultan à une famille arabe illustre, que les uns font venir des environs de Bagdad, les autres des environs de Damas, et qui fut établie dans le Liban, et reçut l'investiture de ce pays. C'est la maison de Scheback, qui est devenue très-nombreuse, et compte aujourd'hui deux cent cinquante émirs. Les sultans ont toujours désigné depuis, à leur volonté, l'émir chargé de gouverner ces nations, parmi les membres de cette famille.

L'émir Beschir, chef actuel des Druses, les gouverne depuis près de quarante ans. Il était déjà grand-prince, quand l'armée française, après avoir conquis l'Égypte, se porta en Syrie. Il aurait infailliblement fait cause commune avec nous, si nos armes eussent triomphé à Saint-Jean d'Acre, et que le terrible Djezzar-Pacha eût succombé sous nos coups.

Il résulte de la situation dans laquelle se sont trouvés ces divers peuples, que les Maronites sont demeurés chrétiens et zélés catho-

liques. Divers priviléges ont été accordés au clergé de ce pays par la cour de Rome, et ont modifié sa discipline. Les prêtres sont mariés, l'office divin se dit en langue syriaque, et le patriarche, qui réside dans le Liban, est nommé par les évêques réunis, et confirmé par le pape qui lui envoie le pallium. Ses pouvoirs sont étendus, et le nombre des diocèses est de huit.

Les Druses, au milieu de la confusion de leurs idées religieuses, des incertitudes résultant des diverses croyances qui leur ont été enseignées, n'en ont adopté aucune d'une manière absolue, et semblent les pratiquer toutes. Ils vont à la mosquée, comme à l'église, suivant qu'ils se trouvent avec des chrétiens ou des musulmans. C'est ainsi qu'agit le plus grand nombre. On les divise cependant en deux classes: les instruits et les ignorants; ces derniers forment la masse. Les autres se livrent en secret à des pratiques, que l'on ne connaît qu'imparfaitement, et se réunissent en secret. Les initiations sont difficiles, rares, et accompagnées de grandes formalités. On

dit que, dans leurs assemblées, ils adorent une petite statue qui représente un veau, ce qui indiquerait une origine juive, ou plutôt égyptienne, en faisant remonter les traditions de leur idolâtrie jusqu'au culte du bœuf Apis. Ils ont un livre que peu de personnes ont possédé, et qui, assure-t-on, n'est rempli que d'un jargon mystique, et rappelle la prétendue incarnation, dix fois renouvelée, de la divinité. L'émir Beschir s'est converti au christianisme, et suit ce culte publiquement.

L'administration du pays est entre les mains des émirs et des cheicks. Le grand-prince lève l'impôt, qui est fixé d'après un usage ancien, et par suite d'un consentement général, à une somme déterminée par pied de mûrier ou par arpent de terre. Sur cette somme il paie le tribut qu'il doit au gouvernement; le reste lui appartient et forme la plus grande partie de ses revenus. Car la fortune propre de la famille de Scheback, qui primitivement était très-considérable, se trouve fort réduite aujourd'hui, par suite des partages que

l'accroissement de cette famille a nécessités.

L'émir Beschir réside à Deïr-el-Kamar, dans une vaste et belle habitation, située sur le versant occidental du Liban, et d'où l'on découvre la Méditerranée. La dignité de ce séjour est relevée par un nombreux entourage de l'émir. Il commande les forces de la contrée, et c'est par son ordre que la population prend les armes. En général tout se fait par lui, et il est l'intermédiaire nécessaire de l'exécution de toutes les dispositions du gouvernement. Il est craint et respecté, et passe pour juste et pour humain. Deux traits, que je vais raconter, feront connaître comment on peut acquérir ce renom parmi les Druses.

Il y a vingt ans que l'émir Beschir eut une discussion de pouvoir avec deux de ses neveux; il leur fit crever les yeux. Il y a peu d'années que deux de ses cousins conspirèrent contre lui : il déjoua leur complot, et ils promirent de se conduire à l'avenir avec fidélité, ajoutant que, s'ils manquaient à leurs promesses, ils consentaient à ce que l'émir leur fît arracher les yeux et couper la langue. Quelque temps

après, ils conspirèrent de nouveau. Leurs intrigues ayant été découvertes, ils furent arrêtés. L'émir Beschir leur demanda quel sort ils lui auraient réservé s'ils avaient réussi : ils répondirent qu'ils l'auraient fait mourir. Alors il leur dit qu'il se contentait de jouir des droits qu'ils lui avaient eux-mêmes donnés d'avance. A l'instant un fer rouge fut passé devant leurs yeux, et un rasoir leur coupa la langue. Un des deux est chrétien et l'autre mahométan. Le premier est entièrement aveuglé, et a perdu l'usage de la parole : l'autre a conservé la faculté de se conduire, et, sa langue ayant guéri et même un peu repoussé, il peut, quoique avec difficulté, parvenir à se faire comprendre. Partout cette manière d'agir serait de la justice sévère : ici cela s'appelle de la clémence.

J'aurais désiré faire connaissance avec l'émir Beschir, et je comptais passer par Deïr-el-Kamar pour le voir ; mais il était absent, et à la tête des milices qui avaient pris les armes à l'occasion des insurrections de Naplouse et de Jérusalem. L'attitude de ces troupes a

contribué puissamment à empêcher les insurrections de s'étendre, et à conserver la tranquillité dans la plus grande partie de la Syrie.

La nombreuse population du Liban, traitée avec justice par Méhémet-Ali, et maniée avec habileté, peut devenir une des bases les plus durables de sa puissance, parce que l'émir Beschir a trop de lumières pour ne pas craindre une réaction terrible en Syrie, contre les chrétiens, si le sultan, ou plutôt les Turcs de Constantinople, y rétablissaient leur autorité; il ne doit donc rien négliger pour l'empêcher.

Autrefois tous les membres de la famille de Scheback étaient unis et obéissaient fidèlement au chef que le sultan avait choisi. Mais depuis que Djezzar-Pacha, voulant affaiblir leur puissance, exalta l'ambition de ceux qui pouvaient prétendre à la dignité de grand-prince, et fomenta les mécontentements, la désunion s'est introduite parmi eux. De là ces conspirations qui amenèrent les actes de sévérité dont j'ai parlé plus haut.

Le 1[er] septembre, je me mis en route, pour me rendre dans le Liban, à Balbek et à Damas. Ma caravane était composée de vingt-trois chevaux, dont treize portaient nos bagages. J'étais muni de trois tentes, une pour moi, une autre pour mes compagnons de voyage, et la dernière pour mes gens, et de tous les ustensiles de campagne nécessaires. J'avais ajouté un certain nombre de domestiques arabes à mes domestiques français. Chaque jour nous campions auprès d'une fontaine dans un site choisi, et depuis ce moment, jus-

qu'à la fin de mon voyage, je ne cessai de mener un genre de vie qui me rappelait celui de mes belles années.

Mes compagnons de voyage étaient le comte de Brazza, dont la complaisance et le talent m'ont donné les nombreux et charmants dessins destinés à orner un jour cet ouvrage, et qui m'ont créé des souvenirs durables des lieux que nous avons parcourus ; un jeune Anglais, M. Burnn, que j'avais rencontré à Odessa, et qui avait désiré me suivre dans mon voyage ; M. Lorella, fils du consul d'Autriche à Bayruth, et un bon interprète. C'est avec cette agréable compagnie, et des moyens matériels complets, que j'entrai dans le mont Liban.

Nous suivîmes le littoral pendant une heure. Il est cultivé avec soin, très-fertile et magnifique à voir. Avant d'arriver à la rivière de Bayruth (anciennement le Magoras), nous passâmes par l'endroit où, suivant la tradition populaire, saint Georges fut vainqueur du dragon et l'immola. On montre sérieusement, sur un rocher, quelques points d'une

couleur rougeâtre, comme étant des taches produites par le sang du dragon.

Un beau vaisseau de guerre américain, *la Delaware*, était mouillé à peu de distance de l'embouchure de la rivière. Après l'avoir traversée, nous gravîmes les montagnes de la rive droite par des sentiers étroits et difficiles. Les grands obstacles que présentent ces communications font la force et la sûreté du Liban. En parcourant ce pays si âpre, je ne pouvais assez m'étonner de la beauté de la culture qui s'offre constamment aux yeux. Nulle part je n'en ai vu de meilleure. Les plus petits champs, resserrés entre deux rochers, comme ceux qui ont plus d'étendue, donnent l'idée de jardins parfaitement soignés. Le désir d'augmenter la culture décide souvent ces paysans laborieux à déchausser des massifs de pierres afin d'utiliser la terre qu'ils recouvrent. Là où une pente rapide exposerait la terre à être entraînée par les eaux, des murs ont été élevés pour la soutenir et la mettre dans une position horizontale; enfin tout ce que le travail le plus assidu, la prévoyance la plus éclairée et la

plus minutieuse peuvent demander, est fait avec exactitude. La culture des mûriers est ici la chose principale, et l'éducation des vers à soie la spéculation la plus profitable.

Etant partis assez tard de Bayruth, nous campâmes à quatre lieues de la ville, auprès du village de Doura, qui est habité par des Druses. Nous trouvâmes la population la plus douce, la plus obligeante et la plus hospitalière; tous les habitants avaient une physionomie bienveillante, et la justifiaient par leurs procédés et leurs attentions pour nous.

Le lendemain nous partîmes à la pointe du jour et nous allâmes déjeuner au couvent de Marmousset. La situation du monastère est pittoresque : d'un côté des escarpements profonds et des rochers à pic ; de l'autre un bois de sapins assez spacieux ; de tous côtés des champs en produit, des fontaines d'eau vive à différentes hauteurs. Quand nous nous présentâmes au couvent, pour le visiter et pour y réclamer une hospitalité momentanée, nous reçûmes d'abord un accueil froid et qui sem-

blait presque vouloir nous repousser. Sur dix voyageurs qui parcourent la Syrie, neuf sont Anglais, et on nous avait supposé de cette nation, dont l'esprit de prosélytisme ardent a inspiré aux moines le plus grand éloignement.

Nous étant fait reconnaître pour Français et pour catholiques, on nous reçut avec empressement, je dirai même avec des transports de joie. On fit de grands efforts pour nous fournir un repas, qui, assaisonné par un grand appétit, nous parut délicieux : sa frugalité nous donna cependant une idée de la règle austère que suivent ces bons religieux. Jamais il ne leur est permis de faire gras. Une partie de la nuit est employée en prières, et sept fois par vingt-quatre heures, ils se rendent à l'église. Sauf le peu de temps nécessaire au sommeil et à un seul repas, tout le reste du jour est consacré aux travaux des champs. C'est de leurs pieuses mains que ces moines cultivent la terre; leurs sueurs fertilisent ces champs, dont les produits sont employés en aumônes. Aucune trace de mollesse, pas

même de simple bien-être dans leurs cellules.

Ces moines ont les vertus et l'esprit de ceux de l'église primitive. Prier, travailler, souffrir, telle est leur existence : aussi sont-ils un objet de respect pour la population, qui les a adoptés pour ses guides spirituels, et pour exemple dans la vie temporelle. Leur influence est toute salutaire ; jamais ils ne l'ont employée que dans la ligne de leurs devoirs, et pour un intérêt légitime. Les mœurs douces de la population, la culture soignée de ces champs, la paix qui règne, et l'accord qui existe entre tous les habitants, sont en grande partie l'ouvrage de ces vertueux solitaires.

Ces couvents maronites sont au nombre de cinquante-neuf, et suivent tous la règle de Saint-Antoine, modifiée par diverses réformes. On les distingue en trois catégories.

La première se compose de trente-deux couvents appelés Libanès. Ils sont en partie consacrés à l'éducation de la jeunesse : les moines desservent trois paroisses, et ils ont huit hospices dans différents lieux, pour donner l'hospitalité à ceux de leur congrégation.

Ces hospices sont de fort petites maisons habitées chacune par un frère.

La deuxième catégorie consiste en quatre couvents, connus sous le nom d'Alépini : elle possède deux hospices.

La troisième compte seize couvents du nom de la congrégation d'Isaïe, et quatre hospices. Il y a en outre quatre couvents de moines érémites, qui suivent une règle encore plus rigoureuse : enfin quatorze couvents de femmes de diverses règles.

Pendant ce voyage dans le Liban, j'éprouvai d'une manière très-vive une sensation que je n'avais pas prévue, et dont je n'aurais pas deviné la puissance. Le bruit des cloches des monastères et des églises éclata tout à coup dans les airs, et vint retentir à mon oreille. Ce bruit, si souvent importun dans nos pays, a quelque chose de délicieux pour l'Européen qui l'entend dans ces montagnes. Ces sons argentins, qui s'élevaient vers le ciel et me rappelaient mon culte et ma patrie, ne pouvaient me trouver indifférent. Cet appel solennel fait à la prière agit sur tout être raisonnable et sensible, car il apporte avec lui le souvenir de ce que nous devons au créateur, et le

sentiment du besoin que nous avons chaque jour de ses bienfaits. Cette voix commune, dont le langage est uniforme dans toute la chrétienté ; qui parle si haut aux limites de la vie, à notre naissance et à notre mort; qui a établi des rapports intimes entre ceux qui habitent la brûlante Ibérie et les bords glacés de la Newa ; cette parole sonore comprise de tous, et qui partout exprime les mêmes pensées, les mêmes vœux, ne peut retentir loin de l'Europe sans faire éprouver au voyageur chrétien un frémissement involontaire et plein de charmes. Tout est exprimé par ses sons : croyance, souvenirs, patrie, espérance, enfin tout ce qui remplit le cœur de l'homme, tout ce qui l'élève au-dessus de lui-même, et le sépare momentanément de ces besoins vulgaires auxquels il est soumis. J'avais déjà ressenti à Constantinople une douce émotion en me rendant à l'église. L'homme a un besoin si grand de s'associer à ceux qui forment les mêmes vœux que lui ; son cœur craint si fort l'isolement ! Ce cœur, tel que Dieu l'a formé, est avide de donner, avide de recevoir, il veut

entrer en partage de biens communs. L'être isolé est condamné à des souffrances, qui ne devraient appartenir qu'aux seuls criminels. Le voyageur qui, au milieu des barbares, rencontre sa croyance et son culte, retrouve un but et un emploi pour ses affections ; il se croit au milieu des siens.

Après une marche longue et pénible j'arrivai au pied du pic, qui porte le nom de Sannin, à deux heures après midi. Il restait assez de temps pour le gravir et le mesurer. Nous exécutâmes donc cette ascension, et je trouvai, au moyen de la méthode thermométrique que j'avais déjà employée pour mesurer le mont Olympe, que la hauteur du Sannin est de deux mille cinq cent vingt-cinq mètres. Nous campâmes sur le plateau, qui est immédiatement au-dessous du pic. Là est la dernière source, à une hauteur de quinze cent dix-neuf mètres au-dessus du niveau de la mer ; sa température est de sept degrés. L'opération que je fis au sommet du Sannin, comme celle que j'avais faite à Broussa, confirme

l'opinion établie, que la chaleur diminue à peu près d'un degré centigrade par chaque cent toises d'élévation.

Le Sannin ne conserve point de neiges perpétuelles, il n'en reste que dans des crevasses et dans quelques lieux abrités des rayons du soleil. Une chose assez remarquable c'est à quel point les sensations sont relatives. Il est arrivé à tout le monde de plonger la main dans une eau d'une température plus froide que sept degrés sans en éprouver des ouffrance. En Syrie, avec l'habitude d'une température de trente degrés à l'ombre et de soixante ou soixante-dix au soleil, et les pores ouverts par cette chaleur constante, l'eau, à sept degrés de température, faisait éprouver à la main une sensation de douleur insupportable.

Du Sannin, nous vîmes le soleil se coucher dans la mer. Découvrir un immense horizon, d'une aussi grande hauteur, c'est un admirable spectacle ; il ne s'était jamais offert à ma vue, et je ne saurais en perdre le souvenir.

Le 3 septembre, nous partîmes pour nous rendre à Balbeck, et, après avoir traversé la chaîne du Liban, nous descendîmes son revers oriental. Ce côté de la chaîne est loin de ressembler à celui qui lui est opposé. C'est tout ce que l'on peut imaginer de plus triste, de plus brûlant, et de plus stérile; pas un ruisseau, pas une fontaine, pas une goutte d'eau; partout des montagnes âpres, d'une blancheur éclatante, qui réfléchissent les rayons d'un soleil dévorant. Nous passâmes au-dessus de Rachné, village situé au pied de la montagne, et qui dans ce pays désert a quelque importance. C'est la résidence d'un évêque, aussi pauvre que ceux de la primitive église.

C'est une chose digne de remarque que le contraste des deux versants de la même chaîne de montagnes. A l'occident, des sources, de la végétation, des habitants nombreux, une culture soignée, une apparence d'aisance sinon de richesse; à l'orient la stérilité et le néant. Quelques chênes verts seulement croissent dans la vallée, qui n'est qu'une espèce de ravin. Auprès d'une route qui la suit, j'aperçus des débris dont la vue m'étonna beaucoup : ce sont des scories de forges, qui prouvent qu'il y a eu là une fabrication de fer; mais en quel temps? Combien de siècles ont dû s'écouler pour apporter un si grand changement dans la nature du pays? Quels moyens avaient les hommes pour vivre dans cet endroit stérile? où était l'eau pour servir de moteur à l'usine? quel motif a fait choisir ce lieu pour point de fabrication? Le champ reste ouvert à toutes les hypothèses, pour les esprits qui voudront s'occuper de la solution de ce problème.

C'est à quelques lieues de là, sur le même versant du Liban, et dans la proximité de

Saïde, que se trouve une mine très-riche de charbon de terre, qui paraît d'une excellente qualité. Les agents de Méhémet-Ali en ont fait la découverte depuis peu, et vont s'occuper de son exploitation.

Le revers occidental du Liban paraît être composé à sa base de terrain de transition, de calcaires anciens, de grès à schiste, tandis que, sur le revers opposé, on ne voit que calcaires nouveaux, au milieu desquels se trouvent des agates.

En descendant de la montágne, nous aperçûmes Balbek, situé au-delà de la vallée, au pied de l'Anti-Liban. Ses ruines hautes, blanches et étendues, parlent de loin à l'imagination du voyageur. Cinq lieues nous restaient à faire pour y arriver. Nous nous reposâmes dans un village ruiné, nommé Tareita, qui se compose de misérables cabanes détruites ou qui s'écroulent. Un vaste cimetière prouve que ce lieu fut considérable autrefois : une femme y priait auprès des restes de son mari, qu'elle avait perdu depuis peu : elle lui avait

offert en sacrifice sa magnifique chevelure, qui, attachée à un pieu, flottait au gré du vent sur la tombe. Toute la nature semblait en harmonie avec cette triste scène. Trois arbres donnaient la seule verdure sur laquelle les yeux pussent se reposer : des hommes couverts de haillons, des femmes curieuses et importunes, une plaine sans culture, à l'exception de quelques champs de doura ; enfin l'image du désert, attristée encore par celle de la misère et de la dégradation humaine, poussées au plus haut degré, voila le spectacle que nous présenta ce lieu. C'était cependant le seul où nous pussions nous arrêter, parce que nous y trouvions un peu d'eau. Une mare, qui approvisionne ordinairement ce village, était à sec ; mais quelques cruches apportées d'un puits éloigné formaient la richesse des habitants. Ils nous en firent hommage, quoique ordinairement, dit-on, ils soient peu hospitaliers.

Les habitants de Tareita, et tous ceux qui en petit nombre vivent dans la vallée de la

Cœlé-Syrie, comprise entre les deux chaînes du Liban et de l'Anti-Liban, appartiennent à la nation des Métuâlis. Ce sont des musulmans schismatiques de la secte d'Ali, qui est nombreuse dans la Perse et dans le centre de l'Asie. Ses principes sont beaucoup moins rigoureux que ceux de la secte opposée, celle d'Omar, que suivent les Turcs. Les Métuâlis sont fort superstitieux, et se regardent comme souillés par le contact des étrangers. Ils sont en général livrés au brigandage, passent pour braves et pour entreprenants. Ils ont joué un rôle important dans les troubles et les guerres qui, à différentes époques, ont désolé la Syrie. Leur nom n'est pas connu depuis longtemps dans ce pays, et cependant on ignore d'où ils viennent. Leur nombre est fort réduit, par suite des guerres qu'ils ont soutenues, et de la misère extrême qu'ils éprouvent en général. Ils sont craints dans le pays, et les voyageurs les redoutent.

En quittant Tareita, nous nous dirigeâmes sur Balbek, dont les ruines nous servaient comme de phare. Une plaine immense était devant nous. Cette plaine, autrefois si riche, est inculte, et sans eau courante en été. La rivière principale, qui sort de l'Anti-Liban, et se rend à Saïde, entre dans la plaine au-dessous du lieu où nous nous trouvions; les ruisseaux qui coulent en hiver des deux côtés de la vallée, et réunissent leur cours

dans un même lit, étaient à sec. Ainsi nous marchions sans rencontrer aucun obstacle ni suivre aucune trace. Il y a une sorte de charme à voyager de cette manière : ces liens volontaires auxquels on se soumet en suivant une route; ces conditions de direction que nous acceptons comme des lois, disparaissent pour faire place à un sentiment d'indépendance et de liberté.

La Cœlé-Syrie est aujourd'hui la demeure accidentelle de peuples pasteurs qui viennent y vivre pendant une partie de l'année. Nous traversâmes une tribu de Bédouins, qui y était campée, et qui considère cette vallée comme son domaine.

C'est une chose singulière pour un Européen que l'état de la propriété en Orient; ces pays sont si vastes, ceux qui peuvent y prétendre si peu nombreux, et la constitution de la société est tellement différente de la nôtre, que l'unité, ce n'est ni l'individu ni la famille, c'est la tribu. Telle province, telle vallée, tel espace appartient à telle ou telle tribu; cha-

cune, à une époque déterminée, s'y établit avec ses troupeaux ; elle y campe et jouit des biens que la nature lui dispense. La saison passée, les ressources locales taries, elle lève ses tentes, va les planter ailleurs, et reprend la possession du pays qu'elle a abandonné l'année précédente. Partout elle trouve la patrie; car, pour elle, la patrie c'est la famille dont le développement a formé la tribu.

Celle qui est connue sous le nom d'Amamera occupe ces contrées ; nous la traversâmes et nous pûmes voir son bétail nombreux : elle est riche en moutons et en chevaux, qui sont d'une grande beauté. Ce camp, comme celui de tous les Bédouins, était misérable : quelques tentes, plus habituellement des portions de tentes, formaient les seuls abris de cette famille nomade ; des chiens énormes et obéissants faisaient sa sûreté. Sa population est de deux mille âmes ; elle se subdivise en plusieurs fractions, qui, suivant les besoins et les circonstances, se séparent ou se réunissent pour obéir aux exigences du pâturage.

Nous avions sur notre gauche, dans cette

marche, le mont Bécharre, qui domine Tripoli, et qui, à l'œil, semble plus élevé que le mont Sannin. Des neiges s'apercevaient près de son sommet, mais par petites places seulement, et dans des expositions qui diminuaient sur elle l'action des rayons du soleil. A droite et en arrière, nous pouvions voir le mont du Cheick, qui termine la chaîne de l'Anti-Liban; son élévation est à peu près la même que celle des deux autres. Ainsi, nous avions sous les yeux, à la fois, les trois pics supérieurs des deux chaînes du Liban et de l'Anti-Liban.

Nous arrivâmes fort tard à Balbek, et nous campâmes sur le bord d'un ruisseau délicieux et abondant, dont l'eau limpide est ombragée par de magnifiques noyers. Son doux murmure, au milieu du calme de ces nuits de Syrie, si tranquilles et si belles, où le firmament brille de tout son éclat, donnait au silence un charme extraordinaire. Nos tentes dressées, notre établissement de nuit terminé, et nos précautions prises contre les tigres, dont on nous

dit qu'il fallait prévoir la visite, nous nous livrâmes à un repos devenu nécessaire après une journée longue et fatigante; mais avec l'impatience d'être au lendemain, pour contempler et admirer à notre aise les beaux restes de l'antiquité que nous étions venus chercher.

Dès la pointe du jour nous étions levés et rendus au pied du temple. Cette masse est prodigieuse, et ce qui ajoute à l'étonnement qu'elle cause, c'est que les ornements les plus délicats, les ouvrages les plus finis, l'embellissent et la décorent.

Balbek est une des plus anciennes villes de l'Asie. De temps immémorial elle a possédé un temple dédié au soleil. Son nom l'indique, car Balbek veut dire, en syriaque, «ville du soleil», de même que le nom d'Héliopolis en grec, qui n'en est que la traduction, et qu'elle a aussi porté. La ville a toujours été petite, et n'a

jamais eu qu'une importance religieuse. On sait qu'une légion romaine y tenait garnison.

L'ancien temple ayant été sans doute détruit, ce fut sous le règne d'Antonin-le-Pieux que le nouveau fut élevé. Le style de l'architecture, d'un ordre corinthien très-pur, indiquerait l'époque de cette construction, si les inscriptions ne la déterminaient d'une manière précise. On croit retrouver à Rome des débris du temple de Balbeck, quand on contemple ce qui reste de celui d'Antonin et Faustine, qui existe encore près du Forum. Cette époque explique pourquoi les anciens historiens, et particulièrement Hérodote, n'ont pas parlé de ce temple, une des constructions les plus grandes, les plus majestueuses que nous ait laissées l'antiquité. Élevé peu de temps avant que le christianisme fût établi en Asie, le temple de Balbeck perdit bientôt son importance; une partie fut momentanément transformée en église; plus tard il devint une espèce de forteresse, employée comme poste de défense par ceux qui occupaient le pays; enfin, le temps en a fait une ruine.

Deux temples furent accolés l'un à l'autre ; leur réunion présente ce qu'on peut imaginer de plus vaste. Une entrée décorée de douze colonnes, une façade de plus de cinquante mètres, deux cours immenses, ornées de ce que l'architecture a de plus riche ; de nombreuses colonnes de cinquante-huit pieds de fût et de vingt-deux pieds de tour ; des ornements du travail le plus fin et le plus achevé, qui partout sont prodigués ; des matériaux d'une dimension si extraordinaire que beaucoup de pièces ont de cent jusqu'à cent cinquante mètres cubes, et qu'il y en a une, entre autres, qui a été préparée et détachée aux trois quarts dans la carrière où elle se trouve encore, dont la masse n'est pas moindre de quatre cent cinquante mètres cubes ; tout cela forme un ensemble dont la vue étonne d'abord ; mais l'étonnement fait bientôt place à une admiration qui permet à peine de comprendre l'exécution de pareils travaux (1).

(1) Pour donner une idée plus exacte de ce monument, j'emprunterai à Volney la description qu'il en a

Voilà ce qu'un empereur romain put créer avec facilité dans une petite ville obscure, à six cents lieues de sa capitale. Aujourd'hui, les

faite, et qui est tellement exacte et circonstanciée qu'elle ne laisse rien à désirer.

« Il faut supposer que l'on descend de l'intérieur de » la ville. Après avoir traversé les décombres et les hut- » tes dont elle est pleine, l'on arrive à un terrain vide, » qui fut une place; là, en face, s'offre, à l'ouest, une » grande masure formée de deux pavillons ornés de pi- » lastres, joints à leur angle du fond par un mur de cent » soixante pieds de longueur : cette façade domine le sol » par une espèce de terrasse, au bord de laquelle on dis- » tingue avec peine les bases de douze colonnes qui jadis » régnaient d'un pavillon à l'autre, et formaient le por- » tique. Le portail est obstrué de pierres entassées; mais, » si l'on en surmonte l'obstacle, l'on pénètre dans un ter- » rain vide, qui est une cour hexagone de cent quatre- » vingts pieds de diamètre. Cette cour est semée de fûts, » de colonnes brisées, de chapiteaux mutilés, de débris » de pilastres, d'entablements, de corniches, etc.; tout » autour règne un cordon d'édifices ruinés, qui présen- » tent à l'œil tous les ornements de la plus riche archi- » tecture. Au bout de cette cour, toujours en face, à » l'ouest, est une issue, qui jadis fut une porte, par où » l'on aperçoit une plus vaste perspective de ruines, dont » la magnificence sollicite la curiosité. Pour en jouir, il

efforts unis de tous les souverains de l'Europe ne suffiraient pas à de telles entreprises.

» faut monter une pente, qui fut l'escalier de cette issue, » et l'on se trouve à l'entrée d'une cour carrée, beau- » coup plus spacieuse que la première. Le premier » coup d'œil se porte naturellement au bout de cette » cour, où six énormes colonnes, saillant majestueuse- » ment sur l'horizon, forment un tableau vraiment pit- » toresque. Un objet non moins intéressant est une autre » file de colonnes qui règne à gauche, et s'annonce pour » le péristyle d'un temple ; mais, avant d'y passer, l'on » ne peut, sur les lieux, refuser des regards attentifs aux » édifices qui enferment cette cour à droite et à gauche. » Ils font une espèce de galerie distribuée par chambres, dont on compte sept sur chacune des grandes ailes ; » savoir deux en demi-cercle, et cinq en carré long. Le » fond de ces chambres conserve des frontons de niches » et de tabernacles, dont les soutiens sont détruits. Du » côté de la cour elles étaient ouvertes, et n'offraient » que quatre et six colonnes, toutes détruites. Il n'est pas » facile d'imaginer l'usage de ces appartements ; mais » l'on n'en admire pas moins la beauté de leurs pilastres » et la richesse de la frise de l'entablement. L'on ne peut » non plus s'empêcher de remarquer l'effet singulier qui » résulte du mélange des guirlandes, des feuillures des » chapiteaux, et des touffes d'herbes sauvages qui pen- » dent de toute part. En traversant la cour dans sa lon- » gueur, l'on trouve au milieu une petite esplanade

Diverses constructions modernes ont été faites sur ces ruines pour les rendre propres à

» carrée, où fut un pavillon dont il ne reste que les fon-
» dements. Enfin, l'on arrive au pied des six colonnes :
» c'est alors que l'on conçoit toute la hardiesse de leur
» élévation et la richesse de leur taille. Leur fût a vingt-
» un pieds huit pouces de circonférence, sur cinquante-
» huit de longueur; en sorte que la hauteur totale, y
» compris l'entablement, est de soixante-onze à soixante-
» douze pieds. L'on s'étonne d'abord de voir cette su-
» perbe ruine aussi solide et sans accompagnements;
» mais, en examinant le terrain avec attention, l'on re-
» connaît toute une suite de bases qui tracent un carré
» long de deux cent soixante-huit pieds sur cent quarante-
» six de large : l'on en conclut que ce fut là le péristyle
» d'un grand temple, objet premier et principal de toute
» cette construction. Il présentait à la grande cour, c'est-
» à-dire à l'orient, une face de dix colonnes sur dix-neuf
» de flanc (total cinquante-quatre). Son terrain était un
» carré long de plain-pied avec cette cour, mais plus étroit
» qu'elle; en sorte qu'il ne restait autour de la colonnade
» qu'une terrasse de vingt-sept pieds de large : l'esplanade
» qui en résulte domine la campagne du côté de l'ouest,
» par un mur escarpé d'environ trente pieds; à mesure
» que l'on se rapproche de la ville, l'escarpement diminue;
» en sorte que le sol des pavillons se trouve de niveau
» avec la dernière pente de la montagne : d'où il résulte
» que tout le terrain des cours a été rapporté. Tel fut le

la défense; mais il est facile de les reconnaître et de les écarter par la pensée. L'état du tem-

» premier état de cet édifice; mais, par la suite, on a » comblé le flanc du midi du grand temple, pour en bâ- » tir un plus petit, qui est celui dont le péristyle et la » cage en bois subsistent encore. Ce temple, situé plus » bas que l'autre de quelques pieds, présente un flanc » de treize colonnes sur huit de front (en tout trente- » huit). Elles sont également d'ordre corinthien, leur » fût a quinze pieds huit pouces de circonférence sur » quarante-quatre de hauteur. L'édifice qu'elles envi- » ronnent est un carré long, dont la face d'entrée, tour- » née à l'orient, se trouve hors de la ligne de l'aile » gauche et de la grande cour. L'on n'y peut arriver » qu'à travers des troncs de colonnes, des amas de » pierres, et même un mauvais mur dont on l'a mas- » quée. Lorsque l'on a surmonté ces obstacles, on se » trouve à la porte, et, de là, les yeux peuvent par- » courir une enceinte qui fut la demeure d'un dieu; » mais au lieu du spectacle imposant d'un peuple pro- » sterné, et d'une foule de prêtres offrant des sacrifices, » le ciel, ouvert par la chute de la voûte, ne laisse voir » qu'un chaos de décombres entassés sur la terre, et souillés » de poussière et d'herbes sauvages. Les murs, jadis » couverts de toutes les richesses de l'ordre corinthien, » n'offrent plus que des frontons de niches et de taber- » nacles dont presque tous les soutiens sont tombés. En- » tre ces niches règnent des pilastres cannelés, dont

ple est encore aujourd'hui tel à peu près que Volney l'a décrit; seulement, la pierre servant

» le chapiteau supporte un entablement plein de brè-
» ches; ce qui en reste conserve une riche frise de guir-
» landes soutenues d'espace en espace de têtes de satyre,
» de cheval, de taureau, etc. Sur cet entablement s'éle-
» vait jadis la voûte, dont la porte avait cinquante-sept
» pieds de large sur cent dix de longueur. Le mur qui
» la soutenait en a trente-un d'élévation sans aucune fe-
» nêtre. L'on ne peut se faire une idée des ornements de
» cette voûte que par l'inspection des débris répandus à
» terre; mais elle ne pouvait être plus riche que celle
» de la galerie du péristyle : les grandes parties qui en
» subsistent offrent des encadrements à losange, où sont
» représentées en relief les scènes de Jupiter assis sur
» son aigle, de Léda caressée par le cygne, de Diane
» portant l'arc et le croissant, et divers bustes qui pa-
» raissent être des figures d'empereurs et d'impératrices.
» Il serait trop long de rapporter tous les détails de cet
» étonnant édifice. Le tremblement de 1789 a causé la
» chute de plusieurs colonnes, il a aussi ébranlé les murs
» du petit temple. Mais la nature n'a pas été ici le seul
» agent de destruction : les Turcs y ont beaucoup contri-
» bué pour les colonnes. Leur motif est de s'emparer des
» axes de fer qui servent à joindre les deux ou trois piè-
» ces dont chaque fût est composé. Ces axes remplissent
» si bien leur objet, que plusieurs colonnes ne se sont pas
» déjointes dans leur chute : une entre autres a enfoncé

de clef à la voûte de la porte du petit temple, qui porte un aigle sculpté à sa surface, avait

» une pierre du mur du temple, plutôt que de se dislo-
» quer. Rien de si parfait que la coupe de ces pierres;
» elles ne sont jointes par aucun ciment, et cependant
» la lame d'un couteau n'entre pas dans leurs interstices.
» Après tant de siècles de construction, elles ont, pour
» la plupart, conservé la couleur blanche qu'elles avaient
» d'abord. Ce qui étonnera davantage, c'est l'énormité
» de quelques-unes dans tout le mur qui forme l'escar-
» pement. A l'ouest, la seconde assise est formée de
» pierres qui ont depuis vingt-huit jusqu'à trente-cinq
» pieds de longueur, sur environ neuf de hauteur. Par-
» dessus cette assise, à l'angle du nord-ouest, il y a trois
» pierres qui, à elles seules, occupent un espace de cent
» soixante-quinze pieds et demi, à savoir la première
» cinquante-huit pieds sept pouces, la deuxième cin-
» quante-huit pieds onze pouces, et la troisième cin-
» quante-huit pieds juste, sur une épaisseur commune de
» douze pieds. La nature de ces pierres est un granit
» blanc à grandes facettes luisantes comme le gypse; sa
» carrière règne sous toute la ville et dans la montagne
» adjacente: elle est ouverte en plusieurs lieux, entre
» autres, sur la droite, en arrivant à la ville. Il y est
» resté une pierre taillée sur trois faces, qui a soixante-
» neuf pieds deux pouces de long, sur douze pieds dix
» pouces de large, et treize pieds trois pouces d'épaisseur.
» Comment les anciens ont-ils manié de telles masses?

glissé entre les parois de celles qui l'avoisinent. A l'époque du voyage de Volney, cette pierre s'était abaissée de huit pouces; depuis elle a continué son mouvement, et, à présent, elle est descendue de plus de trois pieds; le moindre ébranlement nouveau en occasionnera la chute et celle de la voûte dont elle joint les parties.

Je visitai la ville, dont l'ancien établissement n'a pas été changé. On reconnaît encore les murs de son enceinte; ils forment un triangle isocèle sur un des flancs de la montagne qui, par sa pente régulière, présente un amphithéâtre; le sommet du triangle est placé à la partie la plus élevée.

On ne saurait rien imaginer de plus hideux et de plus sale que la réunion de baraques détruites ou en destruction qui couvrent cette

» C'est sans doute un problème de mécanique curieux à
» résoudre. Les habitants de Balbek l'expliquent com-
» modément, en supposant que cet édifice a été con-
» struit par les djénoûm, ou génies, sous les ordres du
» roi Salomon. »

surface; c'est l'indigence et la confusion au plus haut degré.

Balbek présente à la vue, sur une plus grande échelle, le même spectacle que le village de Tareita, dont j'ai parlé : ce sont des Metuâlis qui habitent l'un et l'autre.

La population de cette ville est cependant favorisée par la nature; elle a des terres fertiles, de l'eau en abondance, un climat sain; mais la misère la détruit rapidement. Il y a quelques années qu'elle comptait dix mille habitants, et aujourd'hui elle n'en a pas douze cents.

A l'entrée de la ville, du côté du grand temple, j'en vis un autre beaucoup plus petit, de construction romaine, du goût le plus pur et d'une époque qui semblerait un peu antérieure à celle du grand temple. Malgré le peu d'étendue de celui-ci il a, dans sa construction, un beau et imposant caractère; il est formé d'un double arc de triomphe avec quatre entrées, et rappelle le temple de Janus à Rome.

Je me rendis au fond du vallon, au point où

la petite rivière de Balbek sort de l'Anti-Liban. C'est une des plus belles sources que j'aie vues ; l'eau en est excellente et limpide, et elle est si abondante qu'elle a assez de force pour mettre immédiatement en mouvement les chétives usines nécessaires à la pauvre population de ce canton. Je trouvai que sa température, à l'endroit où elle sort de terre, était de quinze degrés centigrades.

La chaleur était dévorante, et nous comprenions qu'on eût choisi ce lieu pour élever un temple au soleil ; car il y règne impérieusement, et fait sentir sa puissance avec énergie.

La forme du temple de Balbek dément l'opinion de quelques antiquaires, que tous les temples consacrés au soleil étaient ronds, afin de rappeler le mouvement régulier et circulaire qu'il accomplit chaque jour. Le plan de celui que je viens de décrire est rectangulaire ; mais les faces sont orientées de manière que l'entrée donnait passage aux rayons du soleil, qui pénétraient dans le sanctuaire au

moment où l'astre paraissait à l'horizon. La divinité prenait ainsi chaque jour possession de sa demeure, à l'instant même où elle se montrait aux hommes.

Le 5 septembre, je partis pour Damas. La chaîne de l'Anti-Liban, que je devais traverser, s'abaisse beaucoup dans cette partie, et ne forme qu'un plateau élevé, sillonné par quelques ravins : elle s'élève ensuite, en s'approchant des bords de la mer, pour se terminer par le mont du Cheick. Le versant ouest, que je gravis, est couvert de terre qui pourrait être cultivée, si la population y suffisait; mais quelques villages pauvres se rencontrent seulement de distance en distance.

Nous descendîmes dans une vallée étroite,

arrosée par la Surgaya. Cette petite rivière, en entrant dans la Cœlé-Syrie, se joint à celle qui vient de Zathné, et leur réunion forme la rivière de Saïd, qui se rend à la mer. Ces eaux sont vives et bonnes : elles fertilisent l'étroit vallon qu'elles arrosent, et qui est bien cultivé. En général, dans ce pays, partout où il y a de l'eau, on voit une nature jeune, riche et féconde, qui ne demande qu'à produire. Je remontai la Surgaya jusqu'à sa source. A l'endroit où elle sort de la terre, ses eaux ont une température de douze degrés cinq dixièmes centigrades. A peu de distance on trouve un autre cours d'eau, dont la direction est opposée et la force non moins considérable; il se dirige du côté de Damas, et la Surgaya coule vers la Méditerranée.

J'avais donc traversé la crête de la chaîne; et le mouvement du terrain est si peu sensible, que je m'en aperçus seulement à la direction des eaux. Dès ce moment j'étais dans le bassin de l'Euphrate et du golfe Persique. Ces eaux s'y rendraient en effet, si elles n'étaient pas d'abord absorbées par les arrose-

ments auxquels on les emploie, et ensuite contenues dans le lac, peu encaissé, qui est au-dessous de Damas, et dont les eaux ne s'élèvent pas assez pour en sortir. Cette petite rivière se nomme la Barada; ses bords sont charmants, frais et bien cultivés.

Le versant oriental de l'Anti-Liban est incomparablement plus beau que l'autre. C'est une chose digne de remarque, que dans les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, les deux versants stériles se regardent, et que ceux fertiles soient des versants opposés : celui du Liban à l'ouest et celui de l'Anti-Liban à l'est. La Cœlé-Syrie est ainsi comprise et renfermée entre deux lignes de montagnes sèches et arides.

Nous campâmes sur un joli ruisseau, à peu de distance de Zubdam, que nous avions traversé. Ce village est superbe, le plus beau que j'aie vu en Syrie, et par le nombre de ses habitants, et par les signes de richesse et de bien-être qui s'y montrent : on n'y trouve

aucun des caractères de misère, qui sont la physionomie dominante de l'Orient.

Pendant toute cette journée nous avions marché sous la conduite d'un jeune homme, nommé Élyas, qui nous avait été donné pour guide à Sassayach, village misérable situé au haut de l'Anti-Liban, à deux heures de Balbek. C'était un Arabe chrétien, Grec uni, bien fait, d'une figure agréable, d'un caractère gai et bienveillant. Il avait cette insouciance apparente et cette philosophie pratique, apanage particulier des Orientaux; comme tous ceux de sa nation, s'occupant peu de l'avenir, se contentant de jouir du présent et des souvenirs du passé. Son imagination vive, réveillée sans cesse par les charmes d'un beau climat, savourait la vie et se créait une existence imaginaire, préférable à la réalité. Élyas montait une jument du plus grand prix, élevée par lui, et évidemment l'objet d'une affection très-vive de sa part. C'était un Arabe tel que les contes orientaux nous les représentent; fondant la séduction, qu'ils exercent, sur la simplicité et la candeur de leurs manières, la vé-

rité et l'innocence de leur caractère, et qui frappent l'imagination par l'enthousiasme naturel qu'ils ressentent si facilement pour tout ce qui a de la beauté, de la grandeur et de la magnanimité. Je me plus à causer fréquemment avec ce jeune homme. Constamment ses réponses avaient le cachet d'un jugement sain, d'une âme sensible et généreuse. Je lui demandai une fois s'il était marié : il me répondit que non : s'il avait une jolie maîtresse : il en convint; et, à la demande que je lui fis s'il la défendrait contre ceux qui voudraient la lui enlever, il s'écria, avec une énergie dont je n'oublierai jamais l'accent : « Contre dix, et » jusqu'à la mort, si elle m'est fidèle; pas un » moment, et pas contre un seul, si je pouvais » soupçonner sa loyauté. » Quelle belle et noble inspiration, quel sage instinct dans ce cœur primitif! Cette réponse si simple, si bien exprimée, m'enchanta et m'inspira un véritable intérêt pour Élyas.

Le lendemain 6, nous nous mîmes en route à la pointe du jour pour Damas. Nous marchâmes toujours dans la même vallée, en suivant le cours de ses eaux, qui vont arroser les admirables et délicieux jardins, qui environnent cette ville. La largeur de la vallée varie beaucoup : là où des rochers la resserrent, c'est une simple lisière de verdure, dont quelques arbres indiquent la direction et les contours; quand elle s'élargit, c'est la nature la plus riche et les plus beaux produits. Mais, dès que l'on s'élève au-dessus du niveau que

les eaux peuvent atteindre, on trouve la stérilité, et on ne voit plus que d'affreux rochers blancs ou une terre poudreuse, dont la physionomie ne change que pendant quelques mois de l'hiver et le commencement du printemps. A l'époque de mon passage rien n'indiquait la moindre végétation : c'était une nature morte et brûlée.

En approchant de Damas, et pour éviter un circuit inutile, on gravit une colline de rochers calcaires, d'une élévation médiocre. Une fois arrivé sur le plateau on voit Damas, à une fort petite distance, au pied des montagnes qui bordent la plaine à l'occident et au nord. Rien dans le monde ne peut être comparé au spectacle enchanteur qui s'offre alors. Après l'impression pénible causée par les rochers arides que l'on vient de franchir, et par cet horizon de mort que l'on n'a pas cessé d'avoir devant soi, on entre dans une sorte d'extase quand on découvre cette vaste oasis, qui apparaît tout à coup à l'entrée d'une plaine sans limite. La vue s'étend sur une surface de six à sept lieues de long et de

trois à quatre de large, couverte de la plus éclatante verdure, et, au milieu de cette plaine, la ville de Damas, dont l'aspect est embelli par un grand nombre de mosquées, de vastes bazars, de maisons de bains, d'autres édifices publics et de beaux palais de particuliers. Toute cette plaine verte ne se compose que de jardins, arrosés à profusion; les arbres, qui y ont été plantés, sont si nombreux qu'ils satisfont aux besoins de la population sous tous les rapports, sans que, grâce au climat, leur présence diminue en rien la bonté et les produits de la culture. Les arrosements sont si étendus, qu'ils absorbent la totalité des eaux de la Barada, grossie d'une seconde rivière qui vient s'y joindre, et qu'au-dessous de Damas son lit est toujours à sec, excepté, en hiver où les pluies augmentent beaucoup leur masse.

Au moment où nous entrâmes dans la ville, un mécontentement général s'y était manifesté : il avait pour cause l'ordre qu'avait donné Ibrahim-Pacha de désarmer la population.

C'était une sage précaution, car ce peuple de Damas s'est révolté fréquemment, et a été toujours difficile à gouverner. Le désarmement s'exécutait cependant avec succès, et ce n'était pas un faible résultat de la puissance d'opinion et de l'autorité qu'exerçait le nom de Méhémet-Ali.

Nous allâmes demander l'hospitalité aux religieux de l'ordre de Saint-Lazare et prendre notre logement dans leur modeste couvent.

Nous y reçûmes le meilleur accueil, et les pères Pousson et Teste, français de naissance, nous en firent les honneurs.

Je visitai Damas avec soin, sans y découvrir beaucoup de choses qui puissent être l'objet d'une curiosité particulière. La ville est belle, pour une ville turque; la population doit s'élever à peu près à cent mille âmes. Un recensement fait en dernier lieu, pour l'établissement de l'impôt de capitation nouvellement établi, porte à vingt-cinq mille le nombre des individus qui doivent le payer. Or, comme d'après les règles de l'assiette de cet impôt les mâles seuls, et même à un âge

encore tendre, en sont frappés, on ne peut pas supposer que la population entière dépasse cent mille âmes, si même elle atteint ce chiffre.

Les bazars sont beaux et d'une très-grande étendue; mais presque uniquement remplis de marchandises étrangères. C'est une chose extraordinaire à quel point l'industrie a disparu de cette ville, où autrefois elle était renommée. Aujourd'hui on n'y fabrique rien absolument que ce qui correspond aux premiers besoins, à ceux les plus urgents, de la population. Tout ce qui a un prix un peu élevé, tout ce qui exige un travail soigné, est tiré d'ailleurs, et cette ville n'est qu'une place d'échange entre les marchandises venant de Perse ou d'Arabie, et celles qui arrivent d'Europe.

Il y a à Damas une sorte de grandeur d'existence et de faste dans les familles turques, que l'on ne voit pas ailleurs. C'est là que l'on trouve les plus belles maisons de l'Orient; de grandes salles revêtues en marbre blanc, avec des jets d'eau, de belles cours bien

plantés, qui forment des espèces de jardins, y sont assez communes. Ce luxe s'est étendu à quelques riches négociants chrétiens. J'allai visiter plusieurs de ces palais : on m'y reçut avec les politesses d'usage : du café, des boissons fraîches, des confitures et du sorbet.

Ces maisons me rappelèrent celles qu'autrefois les beys possédaient au Caire, et que j'avais vues dans ma jeunesse.

La population de Damas a toujours été une des plus violentes et des plus fanatiques de l'Orient. La haine contre les chrétiens et les Francs ne connaît pas de bornes, et c'est une chose tout à fait nouvelle que de pouvoir circuler dans cette ville avec un habit européen. Cela ne s'était jamais vu avant l'époque actuelle ; mais Méhémet-Ali a le don de se faire respecter, craindre et obéir, et il accorde une protection spéciale aux Européens. dont il sait qu'il a besoin et qu'il emploie beaucoup. Par une disposition de police, qui existe aussi dans d'autres villes de l'Orient, mais qu'on y observe moins rigoureusement

qu'à Damas, la ville est divisée en quartiers, séparés par de grosses portes qui sont fermées tous les soirs, et dont les clefs demeurent, la nuit, entre les mains du gouverneur. Il en résulte que toute circulation dans la ville, pendant ce temps, est interdite aux habitants, qui sont ainsi comme parqués, et qui auraient beaucoup de difficulté à se réunir pour opérer une révolte soudaine.

Je trouvai à Damas un agent commercial français, qui est l'homme d'affaires de tous les Européens. Il est venu en Syrie en qualité de comptable de l'administration des haras, à l'époque à laquelle on envoya faire une acquisition considérable d'étalons. Il est resté dans ce pays, s'y est marié, et il est aimé et considéré. M. Baudin, c'est son nom, a le titre d'agent consulaire de France, avec de chétifs appointements. Rempli de zèle, d'intelligence, et de l'obligeance la plus parfaite, il est la providence des Européens que leurs affaires ou leur curiosité amènent dans ce pays.

Le gouverneur de la Syrie, qui réside à Damas, m'ayant fait complimenter, j'allai lui rendre visite. C'était alors Chérif-Pacha, compatriote et parent de Méhémet-Ali. Ce bon petit Turc, de mœurs douces, enjouées, et assez polies, me fit un obligeant accueil. Il m'offrit ses services, et me fit expédier tous les bouyourdis et les ordres que je lui demandai, pour faciliter mon voyage. Il m'assura que l'intérieur de la Syrie était rendu à la plus entière tranquillité, et que je pouvais la parcourir avec toute sécurité. Il me pro-

posa de me faire voir les troupes qui étaient à Damas, et qui se composaient de deux régiments. J'acceptai avec empressement : j'étais curieux de voir sous les armes ces troupes égyptiennes qui ont battu les Turcs, et dont on raconte en Europe, depuis quelques années, beaucoup de choses étonnantes. Ce que je voyais chaque jour ne correspondait pas trop à ce que j'avais entendu dire. J'avais été frappé de la mauvaise tenue de ces troupes, et de leur indiscipline, dont les habitants se plaignaient. Mais d'un autre côté j'avais remarqué dans l'expression de physionomie de ces hommes une confiance qui est l'indice du courage, et qui distingue le vrai soldat de l'homme qui n'en a que l'habit. Le lendemain donc, de grand matin, je me rendis sur le terrain de manœuvre, où se trouvaient deux bataillons du dixième régiment. Ces troupes me parurent avoir peu d'instruction, et ne justifièrent que médiocrement l'idée que je m'en étais formée. J'indiquerai ailleurs la cause de ce qui leur manque, et je parlerai en détail de l'armée égyptienne dont j'ai été à même d'é-

tudier les éléments. Dès aujourd'hui, elle est cependant très supérieure aux ennemis qu'elle a à combattre, et elle l'a prouvé. Je la crois capable de devenir une très-bonne armée, dans l'acception même reçue pour les troupes de l'Europe.

Chérif-Pacha vint assister à cette revue, quoiqu'il ne se mêle pas de ce qui a trait au militaire. Il gouverne et administre ; c'est à ce titre que les troupes lui sont subordonnées. Il était accompagné, comme il est d'usage, d'un grand nombre de bâtonniers à pied, qui le précédaient et l'entouraient dans sa marche. J'avais remarqué que, toutes les fois qu'il s'arrêtait, il plaçait sa main droite, le bras étendu sur la tête d'un de ses serviteurs : cette manière de se reposer me semblait devoir à la longue être une véritable fatigue. Je lui demandai pourquoi il s'imposait cette attitude ; il me répondit que « Méhémet-Ali agissait ainsi. » On voit que l'esprit de courtisannerie et d'imitation des grands est de tous les pays et de tous les temps.

Je trouvai plusieurs Européens employés

dans les troupes égyptiennes : M. de Toron, qui avait servi dans le troisième régiment de la garde royale ; MM. Boladin, ancien capitaine au soixante-quatrième régiment d'infanterie en France, et Chérubini, médecin du Pacha. Les deux premiers m'ont donné beaucoup de détails sur le régime de l'armée, et m'ont assuré, ce que d'autres m'avaient dit et ce qui m'a été répété depuis, que les Égyptiens avaient toutes les qualités premières qui font les excellents soldats : qu'il ne leur fallait que des officiers capables et une bonne législation militaire, pour devenir des troupes parfaite.

En effet, il paraît constant que l'Égyptien est sobre, bon marcheur, brave, susceptible d'enthousiasme et rempli d'amour-propre. Avec un peu de talent et de savoir-faire, il n'en faut pas davantage assurément pour tirer un grand parti du soldat. Une des causes qui avaient produit le relâchement existant alors dans la discipline, était une espèce d'aberration libérale dont je suis autorisé à croire qu'aujourd'hui on est guéri complétement.

Dans cet Orient, où le pouvoir absolu est entré dans les habitudes et dans les mœurs, où les formes ne sont rien, où la volonté du maître est tout, on avait imaginé d'établir un mode d'élection parmi les troupes, et on avait mis le soldat en opposition continuelle avec ses chefs, en lui donnant les moyens de lutter contre leur autorité. Ainsi les soldats rassemblés nommaient à l'emploi de caporal, lorsqu'il s'en trouvait un vacant; ils devaient naturellement choisir le soldat le moins sévère : les caporaux nommaient de même les sergents; et ces soldats, si habitués au bâton, qui est la peine correctionnelle qu'on applique aux citoyens, en étaient affranchis; ils ne pouvaient subir la plus légère punition pour faute contre la discipline, sans un jugement d'un divan, c'est-à-dire d'un tribunal organisé dans le régiment. Le colonel même ne pouvait pas les mettre en prison sans l'autorisation de ce conseil, dont le jugement devait être encore approuvé par Ibrahim-Pacha, qui se trouvait souvent à dix jours de distance du lieu du délit. Et encore le chef

qui voulait punir devait-il comparaître préalablement devant le tribunal, et prouver le délit, contradictoirement avec l'accusé. On est revenu à des idées plus raisonnables; mais on peut s'étonner que l'armée égyptienne ait résisté et survécu aux conséquences d'un système anarchique qui, partout ailleurs, aurait causé un bouleversement complet et une entière désorganisation.

Puisque je suis arrivé ici sur le terrain des opérations de l'armée égyptienne, je vais entreprendre d'en faire le récit. Les militaires ne liront pas sans intérêt un précis des événements de cette campagne de 1832. Elle fut conduite avec talent, et ce début prouve ce que l'on peut, à l'avenir, attendre de cette armée.

Quelques milliers de paysans égyptiens, mécontents de leur sort, avaient abandonné leurs villages, et s'étaient réfugiés en Syrie.

Abdallah, pacha d'Acre, gouvernait alors ce pays. Il avait de grandes obligations personnelles à Méhémet-Ali. Malgré ce puissant motif de reconnaissance, et les raisons qu'il avait de se maintenir dans de bons rapports avec lui, il n'hésita pas à se montrer contraire aux intérêts de son bienfaiteur, et à se déclarer son ennemi. Repoussant toutes ses réclamations, il recueillit dans sa province les paysans qui étaient venus y demander un asile. Cette émigration pouvait être contagieuse et produire de funestes effets en Égypte. Méhémet-Ali résolut de se venger et de faire la guerre à l'ingrat et déloyal Abdallah.

Une autre raison l'excitait encore à s'emparer de la Syrie. Cette province possède et produit précisément les choses qui manquent à l'Égypte, d'ailleurs si richement dotée par la providence. Elle a des bois, des mines de fer et des houilles; sa population est considérable et belliqueuse : cette province fait en outre un grand commerce de transit avec l'intérieur de l'Asie. Le départ et le retour annuel de la caravane de la Mecque lui donnent une impor-

tance, tout à la fois réelle et d'opinion. L'acquisition de tous ces avantages devait encourager Méhémet-Ali à poursuivre, les armes à la main, celui dont il avait à se plaindre.

Il donna l'ordre à Ibrahim-Pacha, son fils, de se mettre à la tête de l'armée et de passer le désert. Abdallah-Pacha n'avait que peu de forces à lui opposer ; en conséquence il n'essaya pas de défendre la Syrie. Toute la province se soumit : elle accueillit les troupes égyptiennes avec une sorte d'empressement, et Abdallah se retira dans Saint-Jean-d'Acre.

Ibrahim-Pacha vint mettre le siége devant la place. Son armée se composait de dix régiments d'infanterie, à quatre bataillons chacun; de huit régiments de cavalerie et de trois à quatre mille Bédouins, qui faisaient le service de ses avant-postes ; il avait une artillerie de campagne de soixante bouches à feu, et un équipage de siége suffisant. Ces forces réunies s'élevaient à trente-cinq ou quarante mille hommes. Une escadre de guerre, composée de cinq vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, sortit du port d'Alexandrie et se porta

sur les côtes de Syrie et devant Saint-Jean-d'Acre, pour concourir aux opérations de l'armée de terre.

Le siége fut conduit sans habileté ; et, malgré une grande consommation de munitions, la défense durait depuis près de cinq mois, lorsqu'une armée turque se rassembla, et se mit en marche pour venir au secours de la place.

On apprit que dix-huit à vingt mille Turcs, réguliers ou irréguliers, étaient arrivés sur les bords de l'Oronte, à Homs, l'ancienne Emesse, tandis qu'une nombreuse armée ottomane, venant de l'Anatolie, s'avançait sous les ordres du célèbre Hussein-Pacha, connu par la destruction des janissaires. En même temps, un corps détaché, sous les ordres d'Osman-Pacha, se portait sur Tripoli. Ibrahim réduisit les troupes qui étaient employées au siége, au nombre absolument nécessaire pour pouvoir le continuer. Il fit partir la masse de ses forces pour Balbek, sous les ordres d'Abbas-Pacha, tandis qu'à la tête d'un régiment d'infanterie, d'un de cavalerie, et de quelques

Bédouins, il se portait directement sur Tripoli. A la nouvelle de sa marche, les Turcs se disposèrent à la retraite : ils l'effectuèrent à son arrivée, après un léger engagement, et se retirèrent sur Homs, où ils rejoignirent le gros de leur armée. Ibrahim-Pacha les poursuivit jusqu'à Kossir, et de là, revenant sur Balbek, il rejoignit le corps d'armée, qui s'y était rendu directement.

Ibrahim-Pacha resta à Balbek en observation. Cette position défensive était bien choisie. Il couvrait ainsi le siége, à une grande distance et occupait la route directe et la plus courte, qui mène de Homs à Saint-Jean-d'Acre; il avait le double appui du Liban et de l'Anti-Liban, ce qui l'empêchait d'être facilement tourné; il ne pouvait être attaqué que de front, et il fallait nécessairement le battre pour pouvoir arriver à Saint-Jean-d'Acre. Si l'ennemi marchait à Damas, Ibrahim tombait sur son flanc droit; s'il marchait sur Tripoli, il tombait sur son flanc gauche. Dans toutes les hypothèses ce point de Balbek était donc parfaitement choisi pour attendre les événe-

ments. L'ennemi restant tranquille, Ibrahim-Pacha quitta Balbek de sa personne, et revint devant Acre, pour en presser le siége. Une fois la place enlevée, il réunit toutes ses forces, et entra en opérations contre les Turcs.

Un faible corps fut envoyé à Tripoli, sous les ordres de Hassan-bey-Monastirly. Ibrahim partit avec une partie de ses troupes, pour se porter à Damas, tandis que le reste conservait la position de Balbeck.

A peine la colonne égyptienne fut-elle arrivée devant Damas, qu'Ali-Pacha, qui y commandait, évacua cette ville, et se mit en marche pour Homs avec ses troupes. Damas soumise, Ibrahim-Pacha donna l'ordre de concentration à son armée, mit en mouvement les trois colonnes dont elle était composée, et les dirigea toutes sur Kossir, où la réunion s'opéra le 8 sefer (6 juillet) au soir. L'armée turque n'était point encore réunie. Hussein-Pacha, son commandant, se trouvait à Antioche, avec une partie des troupes. Trente à trente-cinq mille hommes seulement,

sous les ordres de Méhémet-Pacha, l'un des chefs de Nizzam, et favori du séraskier Cosrew, étaient campés en avant de Homs.

Le lendemain, toute l'armée égyptienne se mit en mouvement sur cette ville. Elle en était encore à quelque distance, à deux heures après-midi, lorsqu'elle prit son ordre de bataille, la gauche appuyée au lac, et la droite dans le désert. L'armée turque sortit de sa position, et s'ébranla pour l'attaquer. Elle eût mieux fait d'opérer son mouvement offensif dès la veille, et de venir prendre position à Kossir, à la tête du lac; elle aurait alors rendu plus difficile la réunion des colonnes égyptiennes, et aurait eu la chance de les combattre séparément.

L'armée égyptienne était forte de sept régiments d'infanterie, formant vingt-huit bataillons; six régiments de cavalerie, faisant vingt-quatre escadrons; sept batteries d'artillerie, et deux obusiers. Elle se forma sur trois lignes. La première ligne, déployée, était composée de douze bataillons; la deuxième, en co-

lonne, par bataillon, à distance de déploiement, était également composée de trois régiments; la réserve ou la troisième ligne, d'un régiment, en colonne, par bataillon, à distance de déploiement. Les six régiments de cavalerie furent placés aux ailes des trois lignes : trois batteries en première ligne, au centre et aux ailes; quatre batteries et les obusiers, en réserve, en arrière de la seconde ligne, et les bagages entre la deuxième et la troisième ligne. Voilà certes des dispositions premières, habiles, complètes, et qui ne laissent rin à désirer.

L'armée turque était formée sur deux lignes déployées; la cavalerie sur les ailes, l'artillerie répartie à raison d'une pièce par chaque bataillon. La comparaison de ces deux dispositions doit faire comprendre que l'issue de la bataille ne pouvait être autre que celle qui eut lieu.

Le régiment d'infanterie de la droite de la seconde ligne se porta à droite, et en avant, pour prendre, en se déployant, une position oblique avec la première ligne : un changement de direction du régiment de droite de

la première ligne, et un mouvement à droite, le mit en ligne avec lui, tandis qu'il était remplacé, dans son ancienne position, par le deuxième régiment de la seconde ligne. Ainsi la ligne nouvelle se trouvait brisée; elle se composait de cinq régiments et prenait en flanc la gauche de l'armée turque.

Les trois régiments de cavalerie, qui étaient à l'aile droite, sur trois lignes, se réunirent pour seconder, appuyer et couvrir le mouvement, et prendre à revers l'armée turque; tandis que le régiment de gauche de la deuxième ligne se portait à gauche avec la cavalerie, pour faire une démonstration et menacer l'ennemi qui était sur ce point, et le contenir. La plus grande partie de l'artillerie de réserve se porta à droite, pour soutenir le mouvement. La partie droite de la ligne brisée se porta en avant, tandis que le centre de la ligne commençait à attaquer par un mouvement en échelon à droite, par bataillon. L'ennemi, attaqué par son flanc gauche et par son centre, voulut faire un changement de front, en arrière; mais le désordre se mit chez

lui, et bientôt après il augmenta, ainsi que la peur, par l'ensemble des attaques. Alors il opéra sa retraite précipitamment, après avoir laissé deux mille morts sur le champ de bataille, et perdu trois mille prisonniers et douze pièces de canon. Le général de l'armée turque avait encore compliqué sa situation, enplaçant une portion considérable de ses troupes, toute la droite, dans une île formée par l'Oronte et un canal, ce qui empêcha qu'elle pût venir au secours de celles qui étaient battues. On voit que cette bataille fut peu disputée, mais que ce succès facile fut dû tout entier aux bonnes dispositions premières qui avaient été faites, et à la précision avec laquelle les mouvements furent exécutés.

Le lendemain, dix sefer (8 juillet), à la pointe du jour, l'armée égyptienne marcha sur Homs que l'armée turque avait évacué; mais celle-ci avait laissé en arrière quinze cents hommes et quatorze pièces de canon, qui tombèrent au pouvoir des Égyptiens. Les débris de l'armée turque se retirèrent sur Alep et se réunirent à un corps d'armée qui s'y trou-

vait, commandé par Hussein-Pacha. Une tentative de résistance semblait devoir être faite aux environs d'Alep; mais, à l'approche des Égyptiens, l'armée turque opéra sa retraite, évacua la ville, et se dirigea sur Beylan, en marchant sur deux colonnes; celle de droite passant par Kliss, et celle de gauche par Antioche.

L'armée égyptienne prit possession d'Alep; elle était alors en proie aux atteintes du choléra. Elle s'y reposa, répara son matériel, et se mit en état de continuer la campagne. Pendant le séjour qu'elle y fit des partis furent envoyés jusqu'aux sources de l'Euphrate, pour éclairer toutes ces montagnes, et observer les débouchés qu'elles présentent. Enfin elle partit d'Alep pour joindre l'armée turque, que l'on savait être campée en avant du village de Beylan. Des troupes irrégulières furent dirigées par Antioche, afin d'éclairer et de balayer cette route; l'armée prit sa direction par Klifs et arriva en présence de l'armée tur-

que le deux rebi-el-awel (29 juillet), à trois heures après midi.

Le chemin qu'elle avait suivi arrive au pied d'une chaîne de montagnes; il la franchit ensuite, pour redescendre et conduire au village de Beylan, qui est au commencement du versant nord. L'armée turque était placée sur le versant du midi, et couverte par des redoutes construites à la hâte. La position qu'elle avait prise était peu au-dessous du point de partage des eaux, et elle appuyait sa gauche à la route de Beylan, qui était celle qu'elle devait suivre pour se retirer. Cette route était commandée en arrière par des hauteurs; et, du point d'arrivée de l'armée égyptienne, on pouvait s'y rendre, et s'en emparer. Ibrahim-Pacha plaça en face de l'armée turque une partie de ses forces, pour la contenir et la menacer; tandis que l'autre partie gravissait la montagne de droite, et tournait la position. Aussitôt que ce mouvement fut exécuté, il ordonna l'attaque. Les Turcs, menacés sur leur front et sur leur point de retraite, se mirent en marche pour se replier.

Les troupes de gauche se retirèrent par la route de Beylan; mais, obligées de défiler sous le feu de quatre bataillons égyptiens, elles éprouvèrent de grandes pertes, et finirent par se mettre en déroute. Tout le reste de l'armée, privé de chemin, fut obligé de faire sa retraite par les montagnes, et les hommes dispersés se dirigèrent sur Alexandrette. Cette attaque, bien conçue, fut bien exécutée; mais ce qui mérite particulièrement des louanges à Ibrahim-Pacha, c'est qu'il attaqua le jour même de son arrivée, quoique la journée fût déjà avancée. L'armée turque n'était pas toute rassemblée; s'il eût remis l'action au lendemain, il est probable qu'il aurait eu à combattre les troupes qui se trouvaient à Bayas et à Alexandrette.

Les Turcs, en se retirant, abandonnèrent sur le champ de bataille vingt-cinq pièces de canon à l'ennemi. Le lendemain, l'armée égyptienne occupa Alexandrette sans résistance, et y trouva quatorze pièces de canon et des magasins de vivres immenses. La cavalerie ayant fait une pointe sur Bayas ramena dix-

neuf cents prisonniers. C'est à peu de distance du champ de bataille d'Issus, où Alexandre battit l'armée des Perses, que cette action se passa. La conséquence de cette victoire fut pour l'armée égyptienne l'occupation d'Adana et de Tarsous. Les Turcs se retirèrent sur le mont Taurus et occupèrent ses défilés.

Mahmoud, informé des revers successifs qu'avait éprouvés son armée, se disposa à faire un grand effort, pour arrêter enfin les progrès d'un ennemi dont de nouveaux succès semblaient devoir menacer l'existence même de son trône. Le commandement en chef fut retiré à Hussein-Pacha et donné à Reschid-Pacha, grand-visir. Celui-ci était déjà célèbre par ses victoires en Albanie et en Bosnie, et la pacification de ces provinces. Doué des vertus primitives, qui brillent quelquefois d'un grand éclat dans une civilisation peu avancée, son caractère était noble et élevé, et son nom populaire. L'armée qui lui fut confiée dépassait cinquante mille hommes, munis d'une

nombreuse artillerie. La majeure partie de ces forces se composait de troupes régulières ; mais le nouveau général était peu au fait des grandes combinaisons de la guerre.

L'armée égyptienne se réunit à Adana, s'y reposa, et y séjourna jusqu'au treize octobre (17 djemar-el-awel). Pendant ce temps Alep était occupée et des corps légers en observaient les avenues. Une brigade, aux ordres d'Ibrahim-Pacha, général de division, composée de deux régiments d'infanterie, et réunie à un corps de cavalerie irrégulière, alla prendre position à Orfa, afin de couvrir la route de Sivas et d'Erzerum, par le Diarbekir, et d'occuper aussi Marasch, afin d'être informé de ce qui passait dans toute cette partie du Taurus. En même temps la communication principale et la plus habituelle, entre l'armée et l'Égypte, fut établie par mer.

L'armée remise de ses fatigues et en état de rentrer en campagne, une avant-garde, composée de troupes régulières et irrégulières, se

mit en mouvement le dix-huit djemar-el-awel (14 octobre), pour reconnaître les défilés du Taurus. Elle marcha sur deux colonnes. La principale se porta sur Nemroud, tandis que les troupes irrégulières marchèrent sur Tscheskan, pour tourner la position. Ces dispositions suffirent pour faire évacuer ces défilés aux Turcs, qui se retirèrent sur Erékli, qu'ils évacuèrent ensuite, et l'avant-garde égyptienne prit possession d'Érékli, le 22 octobre, s'y rassembla, et y resta jusqu'au dix-huit djemar-el-aker (11 novembre). Elle se mit en marche le lendemain, pourvue de vivres et de fourrages pour six jours, en se dirigeant sur Koniéh, par la route directe; tandis qu'un corps irrégulier se portait sur cette ville, par Karaman. Le mouvement de l'armée s'opéra en marchant sur cinq colonnes parallèles; au centre était celle de l'artillerie, à droite et à gauche deux colonnes d'infanterie et extérieurement deux colonnes de cavalerie. Toutes ces troupes étaient placées à la distance nécessaire pour se déployer sur deux lignes.

Le 17 novembre au matin, l'armée partit

de Karkan. En approchant de Keniéh elle apprit que l'ennemi avait évacué cette ville pendant la nuit. Un corps de cavalerie et douze pièces de canon marchèrent rapidement en avant, pour en prendre possession. Le 18, quatre régiments de cavalerie, les Bédouins et douze pièces de canon furent envoyés à la poursuite de l'ennemi sur la route d'Akeher. Après un engagement sans importance, cette troupe rentra avec quelques prisonniers. L'armée égyptienne s'installa à Koniéh, où elle avait trouvé un matériel d'artillerie considérable et des vivres en grande quantité.

Le dix-sept rejeb (9 décembre), Ibrahim-Pacha donna l'ordre à une brigade de cavalerie, réunie à quelques bataillons d'infanterie, et à une batterie qui se trouvait à Erékli, de partir sous les ordres de Mahmoud-bey, pour se rendre à Kaisariéh, afin de couvrir la droite de l'armée et de tenir en échec le corps d'Osman-Pacha, qui se concentrait à Sivas, et menaçait de couper sa ligne d'opération.

Jusqu'au 19 décembre l'armée sortit plusieurs fois de Koniéh, pour prendre son ordre de bataille sur le terrain où elle devait combattre, et qui avait été étudié avec soin. Le 18 décembre, les Arnautes vinrent attaquer Silé, village situé à deux heures, à l'ouest de Koniéh. Ce village était occupé par deux mille Égyptiens, qui s'y étaient retranchés et l'avaient crénelé. Ibrahim-Pacha se porta sur ce point, avec quatre bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie et cinq cents cavaliers irréguliers : il battit les Arnautes, et leur prit cinq pièces de canon, cinq cents hommes et huit drapeaux.

Le 19 au matin, on apprit que toute l'armée turque avait quitté Akeher et que son avant-garde occupait un kan sur la route de Ladick, à trois heures de Koniéh. L'armée égyptienne reçut aussitôt l'ordre de se préparer à prendre les armes. Ibrahim-Pacha partit au moment même avec un régiment d'infanterie, trois de cavalerie, et trois batteries. Il trouva les Turcs retranchés dans le kan. Après une légère fusillade, la garnison

se rendit à discrétion. Elle était forte de quinze cents hommes. Le soir même, au moment où Ibrahim-Pacha rentrait à Koniéh, cinq à six cents Arnautes vinrent se rendre et demander à prendre du service dans l'armée égyptienne.

Le 20 décembre, on apprit que l'armée turque, commandée par le grand-visir, était partie de Ladick, qui n'est distant de Koniéh que de huit heures, et s'avançait. On donna les ordres pour se préparer à la bataille du lendemain. La force de l'armée turque était triple de celle de l'armée égyptienne. Celle-ci ne se composait que de cinq régiments d'infanterie, formant vingt bataillons, et quatre régiments de cavalerie de seize escadrons, de six batteries, formant trente-six pièces de canon, et de Bédouins et troupes irrégulières.

Le 21 au matin, les reconnaissances annoncèrent que le grand-visir avait bivouaqué avec son armée au kan, qui deux jours aupa-

ravant avait été enlevé par Ibrahim : à onze heures et demie les rapports furent faits, que l'ennemi approchait. Aussitôt l'armée prit les armes, se rendit sur le terrain qui avait été reconnu et choisi, et prit son ordre de bataille, ainsi qu'il avait été déterminé d'avance, et de la manière suivante :

La première ligne, composée de deux régiments, et formant huit bataillons déployés.

La deuxième, également composée de huit bataillons, en colonne par bataillon, à distance de déploiement. Les deux bataillons, de droite et de gauche de cette seconde ligne, furent formés en carrés, et portés à quelque distance et un peu en avant, pour couvrir les ailes de cette ligne et celles de la première.

Au centre on plaça en réserve, et en troisième ligne, le régiment de la garde, formé en colonne par bataillon, et, à sa droite et sa gauche, les deux brigades de cavalerie, formées en colonne. Trois batteries furent mises

au centre et aux ailes de la première ligne, trois autres batteries en réserve.

Ces dispositions venaient d'être exécutées, au milieu d'un brouillard épais, lorsqu'une éclaircie fit voir toute l'armée turque à environ dix-huit cents toises, formée sur quatre lignes; la première déployée, et les trois autres en masse. En arrière, à droite et à gauche, il y avait des masses de cavalerie. La droite de l'armée turque était appuyée aux montagnes de Silé, et la gauche aux marais de Koniéh. L'armée égyptienne, par la direction de ses lignes, refusait sa gauche, par deux raisons. Si l'ennemi se déployait perpendiculairement à la route, la gauche égyptienne, étant hors d'atteinte, devenait disponible en partie, pour soutenir l'attaque qui devait être faite à droite; si, au contraire, il prenait une position parallèle, ses ailes n'étaient plus appuyées aux hauteurs de Silé et au marais, et elles se trouvaient toutes les deux également en l'air. Il y avait un motif de plus, pour que l'armée égyptienne attaquât par sa droite: c'est que de ce côté le terrain, qu'elle

avait devant elle était praticable et facile pour toutes les armes; de manière qu'après avoir culbuté la gauche de l'ennemi, elle pouvait le poursuivre et se porter jusque sur la route de Ladick, tandis qu'à la gauche égyptienne le champ de bataille était restreint, et finissait par offrir aux Turcs, qui auraient été battus à leur droite, une hauteur qui devait leur donner le moyen de se rallier, et de pousser de nouvelles attaques.

L'arme turque s'avançait en assez bon ordre; mais le brouillard l'empêchait de régler la position à prendre, en raison de celle de l'armée qu'elle avait à combattre. Elle se déploya perpendiculairement à la route, sans calculer l'espace qu'elle devait occuper, de manière qu'il se trouva un grand vide entre la gauche de son infanterie et sa cavalerie.

L'armée turque, toujours enveloppée par un brouillard épais, arriva jusqu'à trois cents toises de l'armée égyptienne. Là elle fit son feu, qui fit connaître la position qu'elle avait prise. Son artillerie était disposée sur

toute la ligne, à raison de deux pièces par bataillon. Une éclaircie ayant permis de voir l'ennemi, Ibrahim-Pacha remarqua l'espace vide, dont je viens de parler, qui séparait la cavalerie de la gauche, de son infanterie; il se décida à y pénétrer, en disposant à cet effet de sa réserve, et de presque toute sa cavalerie.

Plusieurs mouvements successifs amenèrent ces troupes sur le terrain, où elle devait prendre l'ennemi en flanc. La cavalerie turque, culbutée par la cavalerie égyptienne, ou se rendit ou s'enfuit. Le grand-visir, voulant la rallier, tomba entre les mains des Bédouins de l'escorte d'Ibrahim-Pacha, qui le firent prisonnier. L'infanterie turque prise en flanc, attaquée tout à la fois par l'infanterie de la garde et la cavalerie, mit bas les armes.

Pendant ce temps la droite des Turcs s'était avancée et enveloppait la gauche de l'armée égyptienne; mais, comme elle avait dû parcourir un grand espace, la gauche et le centre de l'armée turque étaient déjà détruits, avant que l'engagement à la droite fût devenu

sérieux. La gauche égyptienne, renforcée d'une partie de l'artillerie de réserve, tint bon et résista à plusieurs attaques. Le bataillon, qui avait été formé en carré, fit feu de trois de ses faces, et repoussa constamment l'ennemi. Un corps de cavalerie turque, de deux mille cinq cents hommes, qui était au centre, en réserve, voulut tenter une dernière chance de fortune; il s'approcha de l'armée égyptienne, parlementa, et, se précipitant sur elle, la traversa, en passant dans les intervalles. Les troupes égyptiennes firent des feux obliques, puis des feux en arrière par le troisième rang, et cette cavalerie entra dans Koniéh, qu'elle pilla. Bientôt la nouvelle de la prise du grand-visir et de la défaite de la gauche se répandit dans la partie de l'armée turque qui combattait encore, et elle se retira précipitamment.

Voilà quelle fut la bataille de Koniéh, qui aurait pu décider non seulement du sort de l'empire ottoman, mais encore de tout l'Orient. L'effet moral en fut immense dans toute la péninsule de l'Asie. Il ne resta pas dix sol-

dats turcs ensemble ; tout se débanda et se dispersa. Les peuples mécontents voyaient des libérateurs dans les Égyptiens, dont la bonne discipline présentait un contraste frappant avec la conduite des troupes du grand-seigneur: les musulmans reconnaissaient en eux les vengeurs du ciel pour les infractions faites à la loi du Coran; dans Méhémet-Ali le protecteur de l'islamisme opprimé. Un mouvement d'opinion universel se déclarait. Il n'y avait plus de combat à livrer, plus de guerre à faire, il ne restait plus qu'à marcher de triomphe en triomphe et à prendre possession du pays.

Si, le lendemain de la bataille, Ibrahim-Pacha eût marché sur Constantinople, il serait arrivé facilement, vers le 3 ou 4 janvier, en face de cette ville. A cette époque le corps auxiliaire russe n'était point encore arrivé. L'apparition des Egyptiens à Scutari opérait une révolution à Constantinople, le gouvernement turc s'écroulait, et le sultan se trouvait enseveli sous ses débris, ou destiné à servir d'instrument au pouvoir d'Ibrahim, comme Chach-Tamas à Thamas-Kouli-Kan ; le fana-

tisme musulman se réveillait, tous les Osmanlis, obéissant à la voix d'Ibrahim, prenaient les armes, et une entreprise de la part de la Russie, sur Constantinople, devenait d'un succès difficile, surtout si une escadre française et anglaise fût arrivée à son appui et son aide.

Alors peut-être s'élevait un nouvel empire musulman, dont la base, placée en Égypte, le mettait, par son éloignement, à l'abri des dangers extérieurs, et le garantissait des révolutions qu'amène ordinairement l'esprit turbulent des Turcs. La nation arabe faisait sa force, et il se trouvait, à son début, jouir d'une gloire éclatante et fixer les regards du monde. Cet empire naissait déjà associé aux institutions militaires de l'Europe, qui l'avaient fait triompher; son administration, forte et régulière, rendait à la Turquie d'Europe une partie de sa prépondérance : le temps eût fait le reste. Dans tous les cas il y avait du répit, les combinaisons de la politique reprenaient leur puissance. Mais on a suivi une marche différente; on a cru pouvoir conserver un état qu'un souffle suffit pour renverser, et

on s'est donné une tâche peut-être impossible à remplir.

Au reste, ce qui était alors facile, probable, je dirai plus, certain pour Ibrahim, est devenu inexécutable aujourd'hui. Les circonstances favorables ont disparu : des difficultés insurmontables, ont surgi, comme d'elles-mêmes, de toutes parts. La politique doit chercher une base nouvelle; les combinaisons que le hasard avait amenées ne peuvent plus renaître.

L'armée égyptienne resta à Koniéh jusqu'au 29 chaban (20 janvier), jour où elle se mit en marche pour le Bosphore. Le 1er février, elle était à Kutahiéh, où l'intervention des puissances de l'Europe l'arrêta. Des négociations s'ouvrirent. Une division russe arriva dans le Bosphore et campa sur la côte d'Asie. Dès-lors, le trône du sultan fut en sûreté contre Méhémet-Ali, et contre les Musulmans de Constantinople. Le traité de Rustaich mit fin à cette guerre.

La participation des puissances à ce traité a

donné une position fixe à Méhémet-Ali; elle lui a fait prendre place dans le droit public de l'Europe, où il est compris comme grand feudataire de l'empire ottoman. A présent il est en possession d'un pouvoir permanent, reconnu, que le sultan n'a plus le droit de lui ôter, et il en assure la conservation par la puissance réelle qu'il a créée et qu'il augmente chaque jour; appui plus solide que la bienveillance qu'on prétend lui porter à Constantinople.

Ibrahim-Pacha traita avec égard, générosité et respect le grand-visir; il lui fit rendre tout ce que les Bédouins, qui l'avaient fait prisonnier, lui avaient enlevé. La renommée publiait la marche victorieuse des Égyptiens. De tous côtés les soumissions arrivaient au vainqueur; des bords de la mer Noire, comme de ceux de la mer Blanche, des députations venaient reconnaître son pouvoir, et la disposition des esprits lui était tellement favorable, que l'arrivée de quelques Bédouins, à Magnésie, suffit pour faire renvoyer de

Smyrne le musselim qui gouvernait cette ville importante, dont les relations avec Constantinople sont si intimes et si fréquentes; une autorité nouvelle s'établit d'elle-même au nom de Méhémet-Ali.

Cette campagne de 1832 fait grand honneur à Ibrahim. Je pense que tous les militaires éclairés reconnaîtront, avec moi, qu'elle ne peut être l'objet d'aucune critique fondée; qu'elle fut conduite avec une sage méthode, avec beaucoup de prudence, et une grande énergie quand les circonstances la rendirent nécessaire; et que, si on peut reprocher à Ibrahim d'avoir, dans les trois batailles qu'il a livrées, disposé dès le commencement du combat de ses secondes lignes et de ses réserves, l'excuse s'en trouve dans la connaissance qu'il avait de la mauvaise qualité des troupes qu'il avait devant lui.

Nul doute qu'Ibrahim-Pacha ne soit né avec l'instinct et le génie de la guerre ; mais il doit se féliciter aussi d'avoir été bien secondé et

d'avoir eu près de lui un homme d'une haute capacité, qui entend merveilleusement le mouvement des troupes. Soliman-Pacha, qui a rempli les fonctions de son chef d'état-major, sort de nos rangs; il s'est formé dans nos armées, à notre grande époque, et, quoiqu'il n'y ait occupé que des grades d'officier subalterne, la nature l'a pourvu de si grandes facultés qu'il y a appris la grande guerre, comme s'il avait servi dans les grades les plus élevés. Une chose diminue cependant la gloire de l'armée égyptienne, c'est l'absence complète de talent chez les chefs ennemis, et la grande médiocrité des troupes qu'elle a combattues. Ce sont ces combinaisons qui donnent aux généraux habiles les moyens d'obtenir de grands succès. Supposez des talents égaux, des troupes d'une valeur semblable, et les avantages seront balancés, ou la victoire sans résultat. Si un des deux généraux doit nécessairement être vainqueur, celui qui est battu a prévu d'avance l'infidélité de la fortune, et il y a pourvu. Mais quand tous les talents et la valeur sont d'un seul côté, les

résultats semblent gigantesques. On ne peut deviner toute leur importance, et ils augmentent à chaque occasion nouvelle ; car l'opinion qui s'établit double la force des uns, et décuple la faiblesse des autres. Sans doute il fut commode pour Ibrahim d'avoir à faire à des gens qui ne manœuvrent pas, qui attendent qu'on vienne les chercher ou qui attaquent sans art et sans combinaison. Mais on peut dire que l'armée égyptienne était aussi de nouvelle formation, et l'on doit ajouter que son chef a agi, exécuté ses marches et disposé ses colonnes avec le même esprit de combinaison et de prévoyance, qu'il aurait dû le faire s'il avait eu d'autres ennemis à combattre. Le succès qu'il a obtenu lui était donc doublement assuré.

DOCUMENTS HISTORIQUES

RELATIFS A

L'HISTOIRE POLITIQUE DE LA TURQUIE

EN 1807.

DOCUMENTS HISTORIQUES

RELATIFS A

L'HISTOIRE POLITIQUE DE LA TURQUIE

EN 1807.

Voici les pièces que j'ai annoncées à la fin du chapitre qui a trait à mon séjour en Turquie : elles sont rapportées selon leur ordre chronologique.

Varsovie, le 29 janvier 1807.

AU GÉNÉRAL EN CHEF MARMONT.

Sa majesté part cette nuit, général, pour rejoindre l'avant-garde de son armée. Un courrier, parti de Constantinople le 2 janvier, arrive à Varsovie. Le 30 décembre, la Porte avait déclaré solennellement la guerre à la Russie, et le 29 leur ambassadeur était parti avec cinq ou six cents personnes, Grecs et autres, attachées à la Russie. Il règne à Constantinople un grand enthousisame pour cette guerre.

L'armée du général Michelson, forte de trente mille

hommes, avait dix mille hommes à Bucharest. Les Turcs avaient quinze mille hommes. Il y a eu quelques escarmouches de peu d'importance. Vingt régiments de janissaires sont partis de Constantinople; on annonce que vingt autres sont partis d'Asie pour passer en Europe. Déjà près de soixante mille hommes étaient réunis à Razof; Passewan-Oglou en a vingt mille. Le courrier dit que, dans toute la Turquie, on déploie la meilleure volonté. Vous connaissez, Général, les Turcs de l'Asie; mais ceux d'Europe sont meilleurs; ils sont plus accoutumés au genre de guerre européen, et ils ont souvent eu des succès. Il est possible que l'armée de Michelson arrive au Danube; mais le passera-t-elle? on ne doit pas le croire.

L'intention de l'empereur, Général, est que vous envoyiez cinq officiers du génie et autant de l'artillerie à Constantinople. Vous écrirez au pacha de Bosnie, à celui de Scutari, afin qu'ils vous envoient des firmans. Envoyez des officiers d'état-major aux pachas de Bosnie et de Bucharest. Aidez-les de tous vos moyens, comme conseils, approvisionnements et munitions dont vous pourrez disposer. Il serait possible que la Porte demandât un corps de troupes, et ce corps ne peut avoir qu'un objet, celui de garnir le Danube. L'empereur n'est pas très-éloigné de vous envoyer avec vingt-cinq mille hommes sur Widdin, et alors vous rentreriez dans le système de la grande armée, puisque vous en feriez l'extrême droite; et vingt-cinq mille Français, qui soutiendraient soixante mille Turcs, obligeraient les Russes, non pas à laisser trente

mille hommes comme ils l'ont fait, mais à y envoyer une armée du double, ce qui ferait une grande diversion pour la grande armée de l'empereur ; mais tout cela n'est qu'hypothétique. Ce que vous pouvez faire dans le moment, Général, c'est d'envoyer vingt ou trente officiers, si les pachas vous les demandent ; mais ne donnez point de troupes, à moins que ce ne soient quelques détachements, jusqu'à six lieues des frontières, pour favoriser quelques expéditions.

Sa Majesté me charge de vous dire que vous pouvez compter sur les Turcs comme sur des véritables alliés, et vous êtes autorisé à leur fournir ce que vous pourrez en cartouches, poudre, canons, etc., s'ils vous le demandent.

Un ambassadeur de Perse et un de Constantinople se rendent à Varsovie, et, quand vous recevrez cette lettre, ils seront déjà arrivés à Vienne. Ces deux grands empires sont de cœur attachés à la France, parce que la France seule peut les soutenir contre les entreprises des Russes.

Dans cette grande circonstance, les Anglais hésitent et paraissent vouloir rester en paix avec la Porte. Cette dernière puissance s'est servie pour cela de la menace de transporter quarante mille hommes jusqu'aux portes d'Ispahan, et nos relations sont telles avec la Perse que nous pourrions nous porter sur l'Indus. Ce qui était chimérique autrefois deviendrait assez simple dans ce moment, où l'empereur reçoit fréquemment des lettres des sultans : non des lettres d'emphase et trompeuses, mais

dans ce véritable style de crainte contre la puissance des Russes, et portant une grande confiance dans la protection de l'empire français.

Vous devez publier que vous n'attendez que les firmans de la Porte, pour passer sur le Danube et marcher à la rencontre des Russes. Il est très-utile que cela se redise dans le pays.

Envoyez des officiers au général Sébastiani pour correspondre avec lui. L'éloignement de la Dalmatie à Varsovie est tel que vous devez beaucoup prendre sur vous, bien entendu que les détachements français ne s'éloigneraient jamais à plus de deux lieues au-delà des frontières.

L'empereur a ordonné au général Andréossi d'envoyer à Widdin un officier de son ambassade pour servir de correspondance intermédiaire avec Constantinople; mais cela n'empêche pas que vous aurez à envoyer de votre côté.

Il est bon que des officiers français parcourent les différentes provinces de la Turquie. Ils feront connaître tout le bien que l'empereur veut au grand-seigneur; cela servira à exalter les têtes, et vous en obtiendrez des renseignements utiles et que vous nous transmettrez.

En deux mots, Général, l'empereur est aujourd'hui ami sincère de la Turquie et ne désire que lui faire du bien: conduisez-vous donc en conséquence. L'empereur regarde comme l'événement le plus heureux dans notre position, celui de la déclaration de guerre des Turcs à la Russie; car déjà des recrues destinées pour l'armée qui nous est op-

posée ont été envoyées à celle de Michelson. Le Bosphore est aujourd'hui fermé; l'escadre de Corfou, par cela seul, cesse d'être redoutable.

Le major général,

Maréchal comte BERTHIER.

Ambassade de France près la Sublime-Porte.
Constantinople, le 31 mars.

MON GÉNÉRAL,

La Porte consent au passage des troupes, et j'en ai rendu compte au ministre des relations extérieures, depuis quinze jours: la seule différence qu'il y aura dans l'arrangement de cette affaire, c'est que la Sublime-Porte désire que la demande du passage des troupes lui soit faite par sa Majesté, et qu'elle craint trop l'opinion de ses peuples pour la faire elle-même. Du reste, des ordres ont été donnés pour la formation des magasins de vivres, et j'ai mis tant de soins et de célérité dans cette négociation, que ma réponse pour le ministre est partie trois jours après l'ar-

rivée du courrier qui m'avait été expédié pour cet objet. Si les pouvoirs nécessaires pour cette stipulation m'avaient été envoyés, tout serait déjà terminé. J'ai mandé au ministre qu'il pouvait m'envoyer un traité rédigé sur cette affaire, et que j'espérais qu'il ne souffrirait auune difficulté. Le gouvernement ottoman se trouve aujourd'hui dans une position à désirer plus que jamais votre appui sur le Danube. La prise de l'île de Ténédos par les Russes, et les mouvements des Serviens, qui paraissent vouloir se joindre à l'armée de Michelson, donnent à la Porte les plus vives inquiétudes. Je viens d'expédier un courrier à M. le prince de Bénévent, pour lui faire connaître la position actuelle de cet empire et le besoin qu'il a d'être secouru promptement. Au reste ici tout est arrangé pour votre entrée, et tout dépend maintenant de notre cour, dont j'attends les ordres avec impatience.

Je vous enverrai Leclerc aussitôt que j'aurai reçu les pouvoirs nécessaires pour terminer l'affaire de l'entrée de vos troupes. Les pachas de Bosnie et de Scutari ont reçu ordre de vous seconder de tous leurs moyens, et même de se réunir à vous, pour combattre les Monténégrins et Cattaro.

J'ai été fort content de votre docteur Drogman : il s'est conduit avec esprit et intelligence.

Je suis, etc.

Horace Sébastiani.

Finkenstein, le 5 avril 1807.

AU GÉNÉRAL MARMONT COMMANDANT L'ARMÉE DE DALMATIE.

Je m'empresse de vous faire connaître, Général, qu'une dépêche du 3 mars, de Constantinople, arrive à l'instant. L'empereur reçoit la nouvelle officielle que les Anglais ont été obligés d'évacuer le Bosphore, et qu'en six jours de temps cinq cents pièces de canon ont été mises en batterie devant le sérail. Un grand nombre de troupes s'est porté au détroit que les Anglais ont repassé; mais une escadre turque, supérieure en nombre, s'est mise à leur poursuite; ce qui est une mauvaise opération que le général Sébastiani ni le grand-seigneur même n'ont pu empêcher, tant est grande l'effervescence du peuple à Constantinople. Dans cette situation des choses, le sultan a demandé cinq cents canonniers français. Le général Sébastiani a dû vous écrire, et le firman doit vous être arrivé. L'ordre de l'empereur, Général, est que sur-le-champ vous fassiez partir tout ce qui vous reste d'officiers d'artillerie et d'officiers du génie, avec un corps de six cents hommes d'artillerie, sapeurs et ouvriers, bien complets, pour se rendre à Constantinople. Une partie de ce corps pourrait partir de Raguse.

Par votre dernier état de situation vous avez quatre

compagnies d'artillerie du deuxième régiment, une du huitième régiment, deux compagnies de sapeurs, ainsi que cinquante ouvriers.

L'intention de Sa Majesté est que, sur ces cinquante ouvriers, vous en fassiez partir vingt-cinq: que vous fassiez partir les deux compagnies de sapeurs, qui feront environ cent soixante-dix hommes. Vous ferez partir de Raguse une compagnie du deuxième régiment complétée à cent vingt hommes, en choisissant dans l'infanterie des hommes beaux et forts. Vous ferez partir une compagnie d'artillerie de la Dalmatie que vous ferez également compléter à cent vingt hommes, de la même manière que ci-dessus. Vous ferez partir deux compagnies d'artillerie italienne que vous ferez compléter chacune à cent hommes par les troupes italiennes, en choisissant des hommes forts et beaux. Ces quatre compagnies formeront donc quatre cent quarante hommes qui, joints aux cent soixante-dix sapeurs ou ouvriers, feront les six cents demandés par le grand-seigneur.

Vous y joindrez une douzaine d'officiers d'artillerie et de génie, français et italiens, ayant soin que, parmi les officiers d'ouvriers, il y en ait un habile, et de bons artificiers. Vous ferez armer de bons fusils et vous ferez bien équiper tous ces hommes. Vous ferez partir avec eux pour trois mois de solde et plus, si vous avez de l'argent. Vous ferez donner à chaque homme trois paires de souliers: il est à désirer que les ouvriers emportent avec eux les outils les plus précieux qu'on ne trouverait pas à Constantinople. Les officiers du génie et d'artillerie auront l'attention d'em-

porter autant qu'ils pourront les livres qui pourraient leur être utiles suivant les circonstances.

Vous ferez connaître à la Porte que, si elle veut d'autres troupes, vous lui en enverrez sur sa demande directe. Effectivement, Général, l'empereur vous autorise à envoyer jusqu'à la concurrence de quatre à cinq mille hommes, ainsi qu'à les mettre en mouvement et à les faire passer sans ordre ultérieur de Sa Majesté. Mais cependant pour cela il faut que vous ayez réquisition fort en règle signée du général Sébastiani, et que le pacha, sur le territoire duquel vous ferez passer ces troupes, ait un firman bien en règle de la Porte.

Il vous restera en Dalmatie ainsi qu'à Raguse assez d'artillerie. Vous ferez compléter les compagnies qui vous resteront à cent vingt hommes, en prenant des hommes dans l'infanterie. Je donne d'ailleurs des ordres pour que le vice-roi d'Italie fasse passer sur-le-champ en Dalmatie douze officiers d'artillerie et douze officiers du génie. Ainsi n'épargnez pas les officiers du génie et d'artillerie pour les envoyer à Constantinople, où il ne saurait trop y en avoir. Avec la direction de nos officiers tous les soldats français sont artilleurs.

Si vous avez de l'argent, Général, l'empereur ordonne que vous fassiez passer par les troupes que vous envoyez à Constantinople deux cent mille francs en or, au général Sébastiani, qui seront employés aux besoins des troupes, l'intention de Sa Majesté n'étant point qu'elles soient en aucune manière à charge à la Porte. Si vous n'avez pas

d'argent faites-le moi connaître afin que je prenne des mesures en conséquence. L'intention de l'empereur est, Général, que tout ce que je viens de vous ordonner parte vingt-quatre heures après la réception de cet ordre.

Vous pouvez envoyer trois à quatre officiers d'état-major si vous en avez que vous croyiez pouvoir être utiles dans ce pays. Si vous aviez un bon général de brigade qui désirerait aller à Constantinople, envoyez-le avec les six cents hommes.

J'observe que, sur le dernier état de situation de votre armée, vous avez plus d'officiers d'artillerie, du génie et d'état-major qu'il ne vous en faut. Vous pouvez donc envoyer, si vous le jugez convenable, tout ce qui n'est point strictement nécessaire.

Le major général,

Maréchal comte Berthier.

Constantinople, le 8 mai 1807.

Mon général,

Il y a cinq jours que je suis de retour des Dardanelles. J'ai trouvé ici les lettres que vous avez eu la bonté de remettre pour moi aux officiers, qui y sont arrivés successivement.

Jusqu'à présent j'ai été en Turquie, comme n'y étant pas; aussi isolé aux Dardanelles de tout être pensant, qu'au sommet du Prolog; je n'ai rien vu, presque rien eu à observer. Je vais m'occuper de recueillir les renseignements que vous me demandez ; je verrai Constantinople et le Bosphore, et, lorsque le courrier que vous a expédié l'ambassadeur après le départ de l'escadre anglaise, sera de retour et m'aura apporté vos derniers ordres, je me mettrai en route pour retourner en Dalmatie.

L'offre qu'on avait faite à la Porte d'envoyer un corps d'armée sur le Niester, pour combattre les Russes, n'a point été acceptée. Le grand-seigneur y aurait probablement consenti, si le passage de ce corps à travers les états ottomans eût pu s'exécuter avec assez de rapidité pour ne pas donner des inquiétudes à ses peuples. Le bruit de sa marche s'étant répandu de toutes parts, l'imagination en a grossi le nombre, la malveillance l'a peint comme dangereux. On a fait craindre au grand-seigneur que ses propres

amis ne voulussent l'opprimer, quand ils seraient au cœur de ses états. Peut-être même les janissaires, qui se sont opposés l'année dernière, avec tant d'obstination, à l'organisation de l'armée régulière, ont-ils redouté que ces troupes ne fussent employées contre eux-mêmes. Les soupçons se sont éveillés de toutes parts; et comme l'intention de l'empereur est de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, de rétablir sa puissance, et qu'il faut éviter au milieu de la guerre de l'affaiblir par des divisions intestines, l'ambassadeur s'est empressé de déclarer que c'était à titre de service que la France offrait ce secours; que l'empereur croyait en cela faire un sacrifice à ses alliés; qu'il y serait toujours disposé quand ils le désireraient, mais que ses troupes n'entreraient chez eux que quand ils le demanderaient eux-mêmes avec instance.

M. Bontemps part demain pour la Perse, avec une lettre de l'empereur. Je ne sais trop comment on emploiera tous les officiers d'artillerie qu'on nous annonce. On se trouve, pour ainsi dire, déjà embarrassé de ceux qui sont ici. Ils ne peuvent servir à l'instruction des canonniers turcs, qui se prétendent plus habiles que nous.

Je vous prie, mon général, etc.

Leclerc,
Chef de bataillon (1).

(1) Un des officiers d'artillerie que j'avais envoyés à Constantinople, et qui était attaché à mon état-major particulier.

Constantinople, 4 juin 1807.

Mon général,

Le colonel Sorbier m'a remis la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire.

Je ne vous ai pas écrit par le courrier que vous a expédié le général parce que je me trouvais en course dans le canal de la mer Noire, et que la lettre du général étant sa réponse à une dépêche de vous, elle fut expédiée avant mon retour.

Le général vous instruit de la révolution qui vient de s'opérer; je craindrais de vous fatiguer par la répétition du même récit; le secrétaire du colonel Sorbier vous donnera de vive voix le détail que vous pouvez désirer.

Ce grand événement paraît avoir été uniquement le résultat de la haine profonde qu'ont eue dans tous les temps les janissaires, pour les troupes du Nizam-Dgedyt, qu'ils croyaient destinées à les remplacer dans l'état. L'insurrection a été dirigée par le corps redoutable des ulémas, qui ne pouvaient pardonner à Sultan Sélim des innovations dangereuses pour eux-mêmes. Rien ne peut faire soupçonner l'action d'une influence étrangère ; on a frappé également tous ceux qui avaient eu part à la confiance intime du prince détrôné, soient qu'ils fussent partisans des Français ou des Russes.

La sentence de déposition de Sultan Sélim porte sur

trois points, sa stérilité, l'interruption du pèlerinage de la Mecque, la création d'un nouveau corps de troupes, et de plusieurs impôts.

Le prince qui le remplace est âgé de vingt-huit ans : comme il en a passé dix-huit dans sa prison, rien ne peut faire juger de son caractère personnel, et du changement qui doit en résulter dans les affaires politiques. Il passe en général pour zélé musulman et pour avoir sucé avec le lait une haine irréconciliable pour les Russes, au milieu des calamités dont ils frappèrent le règne de son père, Sultan Abdul-Hamid. S'il se déterminait à suivre de bonne foi l'alliance de son prédécesseur avec la France, on ne peut douter qu'il ne pût agir d'une manière plus puissante contre l'ennemi commun, parce que, jouissant d'une popularité qui manquait à Sultan Sélim, il pourrait déployer des moyens bien plus grands. Le passage même d'une armée française qui présentait, sous le dernier règne, des difficultés qui ne pouvaient s'apprécier qu'ici, en aurait beaucoup moins sous celui-ci, puisque Sultan Mustapha étant dans ce moment l'idole des janissaires, on ne pourrait leur faire craindre qu'il voulût faire servir contre eux une armée destinée à combattre les Russes, et à reconquérir la partie de ses états envahie par eux dans les dernières guerres. Le contre-ordre donné aux canonniers était une mesure nécessitée par les circonstances ; il n'y a rien à en inférer pour ou contre les événements à venir.

C'est lundi prochain que se fera le couronnement du nouvel empereur; jusque-là il sera difficile de rien préjuger

sur le nouveau système que les ulémas, qui le dirigent en ce moment, feront adopter à la Sublime-Porte.

MM. Sorbier et Haxo sont ici jusqu'à ce que le système politique de la Porte soit fixé, et qu'on sache s'ils peuvent y être utiles. Trois officiers d'artillerie sont maintenant aux Dardanelles, et il en reste deux ici.

L'armée du grand-visir marche à grandes journées vers le Danube ; Boutin mande qu'elle part régulièrement à quatre heures du matin, et fait depuis quatre jusqu'à cinq lieues par jour, quand on marche dans la plaine.

Je suis, etc.

LECLERC,
Chef de bataillon.

Constantinople, le 2 juin 1807.

A S. E. MONSIEUR LE GÉNÉRAL EN CHEF MARMONT.

Excellence.

Si l'apparition de l'escadre anglaise devant Constantinople a produit une grande sensation en Europe, le détrônement du sultan Sélim en causera certainement une plus grande, attendu les importantes conséquences qui vont en résulter. Quoique les gazettes et les rapports officiels ne manquent pas de vous donner une relation détaillée des changements survenus, je prends la liberté de

vous transmettre encore la mienne. Elle ne vous sera pas désagréable, je l'espère, vu que j'ai été le témoin oculaire de l'événement, et même un peu initié à ce qui s'est passé derrière le rideau. Je commence donc par vous en exposer les principaux motifs, savoir :

1° La formation de divers corps de troupes réglées, à la manière européenne; tel a été le premier et le principal brandon de la révolution qui a éclaté.

Le fanatisme religieux, qui règne dans le corps des janissaires, joint à la jalousie d'en voir placer d'autres avant eux, dans les bonnes grâces du souverain; comme aussi la crainte de perdre leur influence dans l'état, et peut-être celle de leur destruction totale, exaspéra leurs esprits et les poussa à la révolte.

2° Le sultan, qui après sept ans de règne n'a pas eu d'enfants, doit descendre du trône; la loi et la religion le prescrivent.

Le sultan Sélim, à l'époque où il était encore enfermé dans le sérail, fut empoisonné par ordre de la sultane Validé, mère du sultan actuel (Mustapha), afin que son fils montât sur le trône à la mort de son père Abdul-Hamid. Bien que Sélim se fût aperçu sur-le-champ du poison qu'on lui avait donné, et qu'il eût promptement recouru aux antidotes les plus efficaces, l'effet, cependant, en fut tel qu'il détruisit en lui toute faculté prolifique. Il monta donc sur le trône avec la funeste certitude de ne pas avoir d'enfants, et par suite de courir le risque d'être déposé après sept ans de règne.

La mère de Sélim, instruite de l'impuissance physique de son fils, et doublement intéressée à le maintenir sur le trône et à s'y maintenir elle-même, imagina, nouvelle Messaline, de confier les rênes de l'empire à son amant, Jussuf-Aga-Validi-Kiajassi. Celui-ci, d'après des insinuations venues du dehors, proposa d'organiser un corps de troupes réglées, sur lesquelles on pût compter en cas de sédition de la part des janissaires. On leur construisit dans ce but de somptueuses casernes; on les paya et nourrit magnifiquement, et on les répandit par quartiers dans les environs de la capitale.

L'ambition effrénée de la Validé, et les détestables suggestions de son perfide *Séjan*, forcèrent le sultan à accepter un divan composé de douze membres, avec voix active, dont la décision réglait la marche du gouvernement. Le président de ce conseil était Jussuf-Aga, et tous ensemble ils trafiquaient des intérêts publics et privés.

La Russie commença à corrompre l'âme vile et vénale du nouveau Séjan, et elle n'eut pas beaucoup de peine à se faire des serviteurs dévoués de tous les membres du divan. Le divan, ainsi gagné, ferma les yeux, et prêta même secrètement la main aux révoltés de la Romélie. Sous le prétexte de les apaiser, il augmenta le nombre des soldats du Nizzam-Gedyd (c'est-à-dire du nouveau réglement), il accrut les impositions, permit aux Russes et aux Anglais l'extraction des denrées de première nécessité, affama la capitale, émancipa la moitié presque des Grecs; en un mot, il rendit, en quelque sorte, l'envoyé de Russie à Constanti-

nople le véritable souverain de la capitale et de la Turquie entière ; de façon qu'au moyen de son or et de la vénalité du divan, la Russie gagna plus sur les Turcs, que si ceux-ci eussent perdu vingt batailles.

La mort de la Validé, qui est arrivée il y a dix-huit mois, permit à quelques Turcs d'un haut rang de faire comprendre au sultan que l'empire était sur le bord de l'abîme, et que, sans un prompt remède, il n'y avait plus moyen de le sauver ; que la France seule pouvait lui offrir un secours puissant, et que pour cela il n'y avait pas de temps à perdre.

Sélim ouvrit les yeux et comprit sa position critique. Il exila sur-le-champ Jussuf-Aga, déposa quelques-uns de ses ministres, offrit le pardon aux rebelles de la Romélie, et augmenta le corps du Nizzam-Gedyd. En voyant de tels changements, la Russie prévit aussitôt que, sans l'intervention de l'Angleterre, Sélim était prêt à se jeter entre les bras de Napoléon. Ils firent donc de concert tous les efforts possibles pour empêcher une telle alliance.

Les victoires des Français contre l'Autriche avaient réveillé chez les Turcs leur ancienne estime, leur ancienne amitié ; la défaite des Prussiens acheva de déterminer le sultan à être tout Français, et sourd aux menaces des ministres anglo-russes. De ce moment, ces puissances, prévoyant l'inutilité de leurs efforts, tramèrent la perte du sultan, espérant par là détruire son étroite alliance avec la France et trouver un ami dans son successeur.

Ils ordonnèrent à leurs émissaires et à leurs ministres à

gages d'aigrir autant qu'ils le pourraient les janissaires contre les soldats du nouveau réglement, et de discréditer en même temps le sultan, en le dépeignant comme un *infidèle.* Cette manœuvre eut un tel succès que, sans l'apparition de la flotte anglaise, la révolte aurait éclaté plus tôt. On en était si certain que l'on alla jusqu'à en fixer l'époque d'avance.

Je reçois une gazette allemande intitulée : *Le royaume des morts.* Au mois de février, on y lisait l'article suivant : « Un professeur d'astronomie à Londres a observé dans les » astres la révolte des janissaires de Constantinople et la » mort du souverain. Qu'il se sauve ; s'il peut ! » Je portai la gazette à l'ambassadeur de France, afin qu'il avertît le sultan. Il se moqua de moi et du journaliste, en me recommandant le plus rigoureux silence. L'époque de la révolte était fixée pour la fin de la lune d'avril. J'attendis avec impatience l'événement, qui ne s'est que trop réalisé.

Je me réserve dans une autre lettre de vous donner des détails ultérieurs. Pour le moment, je me contenterai de vous dire que Mustapha semble ne pas vouloir se détacher de la France, en dépit des ressorts que font jouer les agents anglo-russes restés à Péra. Je crois qu'ils se repentiront d'avoir fait détrôner le sultan Sélim, et que l'extrême joie qu'ils ont fait paraître à l'occasion de ce changement, se changera en deuil profond. Sous le nouveau sultan, les Turcs ne sont plus divisés, et leur enthousiasme pour Mustapha les fera agir d'une manière plus énergique ; d'ailleurs les Anglo-Russes ont perdu dans les grands per-

sonnages, qui ont été massacrés par les janissaires, leurs principaux soutiens. On compte 200,000,000 de piastres trouvées dans le trésor de ces victimes.

J'ai l'honneur, etc.

VERNAZZA. (1)

Constantinople, 5 juin 1807.

A S. E. MONSIEUR LE GÉNÉRAL EN CHEF MARMONT.

Excellence.

Vous aurez vu par ma précédente lettre quels furent les principaux motifs du détrônement de l'infortuné Sultan-Sélim. Je vais maintenant vous donner les détails de cette catastrophe, certainement unique dans les fastes ottomans, et modèle de révolution parmi celles qui ont eu lieu jusqu'ici.

Après l'apparition de la flotte anglaise, le sultan, obligé de veiller en personne aux travaux des batteries, eut l'occasion de voir journellement le général Sébastiani, de s'aboucher avec lui, de le prendre en grande affection, et de lui donner des témoignages de bienveillance, fort naturels aux yeux d'un Européen, mais qui ne le sont pas autant à

(1) M. Vernazza était un drogman de la république de Raguse, que cet état tenait alors à Constantinople, pour y acquérir l'instruction nécessaire à ses fonctions.

ceux des Turcs fanatiques, qui regardent tout Franc, quel qu'il soit, comme un *Ghiaour* (un infidèle).

Dans l'intérieur du sérail se trouvait une colonne d'un seul bloc de marbre blanc, d'une hauteur considérable et d'une grande beauté, qu'aucun voyageur n'avait vue ni décrite. Sélim, pour faire plaisir au général Sébastiani, en permit l'entrée, non seulement à lui, mais à tous les Français, voulant qu'ils la vissent, qu'ils en copiassent les inscriptions et qu'ils la dessinassent. Cette complaisance ne manqua pas de servir de mèche incendiaire aux ennemis de la France, et à irriter les janissaires.

Il existait dans les bibliothèques turques divers parchemins et manuscrits gréco-latins; Sélim en fit présent au général Sébastiani: nouvelles clameurs de la part des Turcs. On croit que, parmi les manuscrits dont je viens de parler, se trouve celui de Tite-Live, tant regretté par les savants.

Le dernier vendredi de mai, Sélim voulut se rendre à la mosquée, escorté, non plus par les janissaires seuls, mais par moitié de ceux-ci, et par moitié des troupes du Nizzam-Gedyd. Cette démarche mit le comble à la mesure. La mine était prête à éclater, il ne manquait plus qu'une petite étincelle.

Et cette étincelle fut bien vite trouvée.

Il y avait un corps de janissaires, d'environ trois mille hommes, campé à Buyukdéré, et auprès des châteaux qui défendent l'embouchure de la mer Noire. Les ministres, vendus à l'Angleterre et à la Russie, conseillèrent au sultan de profiter de l'absence de l'armée pour les forcer à

devenir *troupes réglées.* A cet effet, on expédia Mahmoud-Effendi, ex-ambassadeur à Londres, et véritable Anglais dans l'âme, muni d'un firman, et des nouveaux uniformes pour la troupe. Arrivé à Buyukdéré, il intima aux janissaires l'ordre de se conformer aux volontés du souverain, et de se transformer en troupes réglées. Ceux-ci, indignés d'une telle proposition, se mutinèrent, et finirent par se décider à massacrer l'envoyé du sultan. Un des chefs s'avança, et dit à Mahmoud : « Au nom de Dieu, et pour Dieu, » j'immole, non Mahmoud le musulman, mais Mahmoud » l'Anglais » ; et, lui ayant déchargé son fusil dans la poitrine, il l'étendit mort. Cette nouvelle étant parvenue au sultan, il dépêcha aussitôt le Bostangi-Bachi, avec beaucoup d'argent et l'ordre de dire aux révoltés qu'ils avaient très-bien agi en mettant à mort le perfide Mahmoud, qui s'était permis une telle démarche sans y être autorisé. Cette imprudente condescendance de Sélim, jointe à la scélératesse du Bostangi-Bachi qui, au lieu de répandre l'argent, le mit dans sa poche, et laissa la révolte se propager parmi tous les trois mille janissaires, porta le dernier coup à l'infortuné sultan.

De retour de sa mission, le Bostangi-Bachi rapporta à Sélim que tout s'était calmé, et qu'il n'y avait plus rien à craindre. Sécurité fatale !

A deux heures de la nuit, cette troupe de révoltés, qui s'était grossie dans sa marche, arriva à Tophana, c'est-à-dire au quartier principal des canonniers. On fit venir le commandant, et, au moyen de belles paroles, ils se ren-

dirent maîtres des batteries, et voulurent que trois régiments des canonniers marchassent avec eux ; cela fait, ils se portèrent sur les batteries du sérail, s'en emparèrent, et retournèrent à Tophana.

C'était le jour de la Fête-Dieu, et je me rendais de grand matin à Constantinople. Voyant s'enfuir tout le monde dans la grande rue de Péra je m'arrête, et j'aperçois un détachement de rebelles, qui, arrivés aux quatre rues, s'arrêtent, désarment et licencient les soldats de garde, et crient à haute voix : « Que tous les Francs et Rayas n'aient « aucune crainte et fassent leurs affaires comme à l'ordi- « naire : nous respecterons leurs femmes, leurs enfants et « leurs biens ; nous engageons au contraire tous les vrais « Musulmans à se joindre à nous. » Encouragé par ces paroles, je me rendis sur-le-champ à Tophana : là je trouvai un camp de quinze mille hommes tous armés, tranquillement assis par terre et fumant la pipe. Ils avaient planté en terre leurs enseignes au milieu de la place, et à côté d'elles étaient leurs marmites, la chose pour eux la plus sacrée. Ils choisirent pendant ce temps-là pour chef un chaudronnier de Constantinople, qui, avant d'accepter cette charge, voulut que tous les janissaires prêtassent le serment suivant :

1° De respecter les personnes et les propriétés de tout Franc, Raya ou Turc, quel qu'il fût, sous peine d'être mis à mort ;

2° De ne faire aucune démarche qui n'eût été auparavant approuvée par le Muphti et par les gens de loi ;

3° De se rendre tous à l'At-Meidan, et là, réunis en assemblée générale, de former les demandes à présenter à la Porte.

Un sabre nu fut placé à terre, tous passèrent dessus: c'est ainsi qu'ils prêtèrent serment.

Cela fait, ils se mirent en marche pour l'At-Meidan, observant un ordre et un silence merveilleux. Un janissaire, tourmenté peut-être par la soif (il faisait une chaleur à en mourir), prit trois cerises à la corbeille d'un fruitier, et comme celui-ci s'en plaignit de manière à être entendu par les autres janissaires, on arrêta aussitôt le délinquant, et il fut massacré. Ils firent subir la même punition, dans le jour même, à deux autres janissaires; à l'un pour avoir dérobé une couple de pains, et au second pour avoir pris une paire de chaussure.

Arrivés à l'At-Meidan, ils firent venir le Muphti et les deux Cadileskieri, et ils installèrent là le tribunal. Les juges interrogés sur la peine que méritaient les douze membres composant le divan, et organisateurs du corps du Nizzam-Gédyd, répondirent que, d'après l'Alcoran, ils méritaient la mort pour avoir introduit parmi les Musulmans des coutumes des *infidèles*, et négligé les janissaires, vrais défenseurs de la loi et du prophète. En vertu de cette sentence, ils dépêchèrent une députation à la Porte, réclamant les douze dont je viens de parler. Sélim, effrayé des entreprises des rebelles, et espérant peut-être se maintenir encore sur le trône, commença par faire trancher la tête au Bostangi-Bachi, et la leur envoya; après celle-ci, il en-

voya encore celles de deux autres de ses ministres ; mais ce sacrifice ne produisit aucun effet en sa faveur. Quatre autres ministres tombèrent ce jour-là entre les mains des révoltés, ils furent hachés en mille morceaux. La fureur des Janissaires contre ces réformateurs était si grande, qu'ils allèrent jusqu'à boire de leur sang. Deux des proscrits, voyant que leur perte était inévitable, hasardèrent de se présenter devant le rassemblement tumultueux ; ils alléguèrent, pour se disculper, qu'ils avaient été contraints par le sultan d'accepter leurs charges, qu'ils ne les avaient exercées que contre leur gré. Qui le croirait? cela suffit pour les sauver, et ils sont tous deux aujourd'hui de nouveau en charge. *Leur mort n'était pas écrite.*

Vendredi, à la pointe du jour, la troupe commença à demander un autre sultan : la loi se trouvant d'accord avec leurs désirs, le Muphti proclama le Fetva, ou décret sacré, et on décida qu'une députation composée du Muphti, du Janissaire-Aga et des Cadileskieri, porterait à Sélim la volonté du peuple, qu'il descendît du trône. Cependant celui-ci, informé de la députation qui devait se rendre auprès de lui, une heure avant qu'elle n'arrivât, alla ouvrir les portes de la prison à son neveu Mustapha, et l'ayant pris par la main le conduisit dans la salle du trône et l'y fit monter; il lui adressa un discours fort pathétique, l'avertissant de ne se fier à aucun ministre, de ne pas faire de paix avec ses ennemis, de conserver l'amitié de Napoléon, et enfin lui souhaita un règne plus heureux que le sien. Ayant fini de parler, il se fit apporter une tasse de

sorbet, dans laquelle il avait fait mettre du poison ; mais au moment où il allait le boire, Sultan Mustapha lui arracha la tasse des mains, la jeta par terre, *en jurant que jamais il ne ferait attenter à ses jours*, et disant qu'il voulait au contraire qu'il vécut pour être son ami. Après cet entretien, Sélim se rendit de lui-même àsa prison ; et lorsque la députation arriva au sérail, elle demeura fort stupéfaite de trouver sur le trône le nouveau sultan.

La nouvelle que Mustapha IV était leur souverain, étant parvenue aux janissaires, ils voulurent d'abord le voir aller à la mosquée ; puis, sans causer le moindre désordre, chacun d'eux retourna chez soi, et c'est ainsi que se termina cette révolution de trente-six heures.

Le sultan fit proclamer hier que, d'après les sages avis qu'il avait reçus de son oncle Sélim, il était décidé à continuer la guerre contre les Russes et les Anglais, et qu'en conséquence tous les janissaires se tinssent prêts à marcher. La joie, qui brillait sur le visage des ennemis de la France, pendant le soulèvement, est tout à fait évanouie, et fait place à la crainte de voir le sultan déployer des mesures plus énergiques que son prédécesseur. La France, au contraire, débarrassée de tant de ministres ses ennemis déclarés, peut espérer de se voir plus efficacement secondée.

Le corps du Nizzam-Gédyd est détruit ; mais on croit que le corps d'artillerie sera porté à quarante mille hommes.

Je suis etc.,

VERNAZZA.

Tilsit, le 8 juillet 1807.

AU GENÉRAL EN CHEF MARMONT.

Je vous expédie un courrier, Général, pour vous faire connaître que la paix est faite entre la France et la Russie, et que cette dernière puissance va remettre en notre pouvoir Cattaro. Vous devez en conséquence faire vos dispositions pour prendre possession de cette place, aussitôt que les ordres seront parvenus. Vous ne devez pas, Général, attaquer les Monténégrins, mais au contraire tâcher d'avoir avec eux des intelligences et de les ramener à nous, pour les ranger sous la protection de l'empereur ; mais vous sentez que cette démarche doit être faite avec toute la dextérité convenable.

Aussitôt que le mois d'août sera passé, c'est-à-dire les chaleurs, les ordres sont envoyés pour que les troisièmes bataillons des régiments de votre armée complètent ceux que vous avez en Dalmatie, de manière à porter chaque compagnie à cent quarante hommes et chaque bataillon à douze cent soixante.

Raguse doit définitivement rester réunie à la Damaltie. Vous devez donc faire continuer les fortifications et les mettre dans le meilleur état.

Occupez-vous essentiellement à obtenir des renseignements soit par des officiers que vous enverrez, soit de

toute autre manière, que vous enverrez directement à l'empereur pour lui faire connaître par des officiers sûrs;

1° Géographiquement et administrativement ce que vous pourrez obtenir sur la Bosnie, la Macédoine, la Thrace, l'Albanie et la Grèce;

2o Quelle population turque, quelle population grecque, quelles ressources ces pays offriraient en habillements, vivres, argent, pour une puissance européenne qui posséderait ce pays; enfin, quel revenu on pourrait tirer de suite au moment de l'occupation, car les rêves des améliorations sont sans base.

Le second mémoire sera une mémoire militaire. Si deux armées européennes entraient à la fois, une par Cattaro et la Damaltie, dans la Bosnie, l'autre par Corfou dans la Grèce, quelle devrait être la force de toute arme, pour être sûr de la réussite? Quelle espèce d'arme est la plus avantageuse? Comment passerait l'artillerie? Comment pourrait-on la remonter? Comment se recruterait-on? quel serait le meilleur temps pour agir? Tout ceci, général, ne doit être regardé que comme calcul hypothétique. Tous ces rapports doivent être envoyés par des hommes de confiance qui puissent arriver à bon port.

La Russie a accepté la médiation de la France pour faire sa paix avec la Porte. Tenez-vous toujours dans la meilleure amitié avec le pacha de Bosnie, auquel vous ferez part de ce qui se passe; mais néanmoins vous resterez dans une situation plus froide et plus circonspecte que ci-devant.

Envoyez des officiers, faites tout ce qui sera possible pour bien connaître le pays.

Le major-général, prince de Neufchâtel,

Maréchal comte BERTHIER.

TABLE SOMMAIRE

DU SECOND VOLUME.

ASIE-MINEURE. — SYRIE.

FIN DE LA TABLE ET DU DEUXIÈME VOLUME.

